



HAL
open science

Orbae, un monde de papier. La construction littéraire d'un imaginaire géographique dans l'œuvre de François Place

Julien Bellin

► **To cite this version:**

Julien Bellin. Orbae, un monde de papier. La construction littéraire d'un imaginaire géographique dans l'œuvre de François Place. Littératures. 2022. dumas-03898764

HAL Id: dumas-03898764

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-03898764>

Submitted on 14 Dec 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Université d'Artois

Année universitaire 2021-2022

MÉMOIRE

présenté en vue d'obtenir le **Master**
Mention : « Master 2 Littératures de Jeunesse »



Orbae, un monde de papier

La construction littéraire d'un imaginaire géographique dans l'œuvre de François Place

Julien BELLIN



Directrices de mémoire : Mme Anne Besson & Mme Éléonore Hamaide-Jager

Date de soutenance : le 7 octobre 2022

Remerciements

Ce mémoire de littérature est l'aboutissement d'une aventure qui n'aurait jamais pu aboutir sans le soutien de bien des personnes. La place manque pour toutes les énumérer, mais je souhaite, toutefois, exprimer ma gratitude envers quelques-unes d'entre elles.

Tout d'abord, un grand merci à François Place pour avoir inventé ce monde de papier qui, bien au-delà de ce strict travail de recherche, donne à voir la beauté de notre monde et défend la part de rêve de la géographie. Les heures que j'ai passées à explorer tous ces pays imaginaires furent un des plus étonnants voyages qu'il m'ait été donné d'entreprendre.

Merci ensuite à mes deux co-directrices de mémoire, Mme Anne Besson et Mme Éléonore Hamaide-Jager, pour m'avoir accueilli dans ce Master de littérature, m'avoir fait découvrir des auteurs et des œuvres dont j'ignorais à peu près tout l'année dernière et m'avoir accompagné avec beaucoup de bienveillance tout au long de cette année.

Merci enfin à Anne-Sophie, mon épouse, pour me soutenir indéfectiblement dans toutes mes entreprises, et à ma merveilleuse fille Camille qui a accepté, avec patience, de partager un peu son papa avec ce mémoire durant quelques mois.

Et un ultime merci pour mon père qui m'a toujours encouragé dans mes projets : il aura lu le début de ce mémoire, mais le temps lui a manqué pour en lire la fin, puisqu'il a rejoint à son tour la montagne bleue des îles Indigo. Mais les innombrables chemins qui parcourent le monde d'Orbae lui auraient certainement démanqué les jambes... Ces quelques pages sont dédiées à sa mémoire.

Résumé

François Place, auteur et illustrateur passionné par les cartes, les explorateurs et les voyages, a construit à travers deux ouvrages, l'*Atlas des géographes d'Orbae* et le *Secret d'Orbae*, un monde imaginaire riche, complexe et original : Orbae. Il accorde, dans ces œuvres, une attention particulière aux paysages, aux itinéraires, à la diversité naturelle et culturelle des vingt-six pays qu'il imagine, en imbriquant atlas, encyclopédie et alphabet. L'objet de ce mémoire est d'interroger la façon dont il parvient à donner forme à ce monde fictif : quels outils littéraires et artistiques choisit-il d'utiliser ? Le monde de papier que le lecteur découvre au fil des pages possède une cohérence et une profondeur qui le distinguent d'autres espaces fictionnels qui existent dans les littératures de l'imaginaire. La diversité des espaces représentés, l'articulation globale des trajectoires individuelles, la relation entre le texte et les illustrations, l'appareil cartographique et l'ample culture géographique de l'auteur façonnent un univers à la fois vraisemblable et fantastique. Car la construction du monde d'Orbae a exigé un travail minutieux, à travers des descriptions riches, une toponymie originale et des cartes signifiantes. Sa géographie occupe une place centrale à travers les récits de François Place, car l'espace y interagit avec les personnages, par sa distance, son pittoresque, ses dangers, ses contraintes, ses ressources et sa plasticité. Enfin, ce monde imaginaire fait écho au monde réel, par un jeu de correspondance subtil, teinté de nostalgie, d'émerveillement et d'inquiétude. De cartes en cartes, François Place construit une géographie sensible et poétique qui résonne avec des thèmes contemporains bien réels. Car le monde d'Orbae, c'est aussi le nôtre : un monde d'avant, un monde possible, voire, peut-être, un monde souhaitable.

Mots-clés : François Place, Orbae, monde imaginaire, géographie, atlas, cartes, paysages.

Abstract

François Place, author and illustrator passionate about maps, explorers and travel, has built through two works, the *Atlas of Geographers of Orbae* and the *Secret of Orbae*, a rich, complex and original imaginary world: Orbae. He pays particular attention to the landscapes, routes, natural and cultural diversity of the twenty-six countries he imagines, by interweaving atlas, encyclopedia and alphabet. The purpose of this work is to question the way he manages to give shape to this fictional world: what literary and artistic tools does he choose to use? The “paper world” that the reader discovers over the pages has a coherence and depth that distinguishes it from other fictional spaces that exist in fantasy literature. The diversity of the spaces represented, the overall articulation of the individual trajectories, the relationship between the text and the illustrations, the cartographic device and the wide geographical culture of the author shape a universe that is both plausible and fantastic. Because the construction of Orbae required meticulous work, through descriptions, original toponymy and varied maps. Its geography occupies a central place through the stories of François Place, because space interacts there with the characters, by its distance, its picturesqueness, its dangers, its constraints, its resources and its plasticity. Finally, this imaginary world echoes the real world, through a subtle game of correspondence, tinged with nostalgia, wonder and concern. From map to map, François Place builds a sensitive and poetic geography that resonates with very real contemporary themes. Because the world of Orbae is also ours: a world before, a possible world and even, perhaps, a desirable world.

Keywords: François Place, Orbae, imaginary world, geography, atlas, maps, landscapes.

Table des matières

Remerciements	2
Résumé.....	3
Abstract	4
Table des matières.....	5
Introduction	7
I. Orbae, un monde à inventer : les caractéristiques géographiques d'un monde de papier	24
I.1. Décrire un monde imaginaire : une profusion d'informations pour donner chair aux pays d'Orbae.....	24
I.1.1. <i>Le souci du détail au service du réalisme géographique.....</i>	<i>24</i>
I.1.2. <i>Une géographie sensible des paysages imaginaires d'Orbae.....</i>	<i>29</i>
I.1.3. <i>Des descriptions différenciées des 26 pays d'Orbae</i>	<i>32</i>
I.2. Nommer un monde imaginaire : une toponymie à la fois signifiante et poétique des lieux d'Orbae	37
I.2.1. <i>L'invention des noms de lieux.....</i>	<i>38</i>
I.2.2. <i>L'anthroponymie au service de la géographie.....</i>	<i>40</i>
I.2.3. <i>L'invention des toponymes comme exercice ludique.....</i>	<i>41</i>
I.2.4. <i>Une toponymie subtile et incomplète.....</i>	<i>44</i>
I.3. Dessiner un monde imaginaire : paysages et miniatures pour donner à voir la diversité d'Orbae.....	45
I.3.1. <i>La plume et le pinceau : un écrivain illustrateur et un illustrateur écrivain.....</i>	<i>45</i>
I.3.2. <i>Les paysages d'Orbae.....</i>	<i>46</i>
I.3.3. <i>Les miniatures, au service d'une ambition encyclopédique</i>	<i>50</i>
I.3.4. <i>Les caractères originaux des illustrations géographiques d'Orbae.....</i>	<i>52</i>
I.4. Cartographier un monde imaginaire : des cartes pour mettre en ordre les pays d'Orbae	54
I.4.1. <i>Des cartes omniprésentes sous des formes variées.....</i>	<i>54</i>
I.4.2. <i>L'alphabet cartographique d'Orbae : des cartes-lettres à l'échelle du pays.....</i>	<i>56</i>
I.4.3. <i>Planisphères et cartes non-alphabétiques d'Orbae : une cartographie scientifique.....</i>	<i>60</i>
I.4.4. <i>Les cartes d'Orbae, outils de localisation ou œuvres d'art ?.....</i>	<i>64</i>
II. Orbae, un monde à explorer : les usages de cet espace imaginaire dans l'œuvre de François Place	66
II.1. Un monde parcouru	66
II.1.1. <i>Des personnages mobiles dans un monde immense.....</i>	<i>66</i>
II.1.2. <i>Les personnages-voyageurs : des identités multiples mais une même fièvre de l'errance.....</i>	<i>70</i>
II.1.3. <i>Une expertise géographique partageable : le rôle des guides dans le monde d'Orbae.....</i>	<i>71</i>
II.1.4. <i>Une grande diversité de moyens de locomotion.....</i>	<i>72</i>
II.1.5. <i>La distance comme épreuve : affronter l'espace pour changer.....</i>	<i>74</i>
II.1.6. <i>L'omniprésence du thème du voyage dans l'œuvre de François Place.....</i>	<i>77</i>
II.2. Orbae, un espace vécu.....	80

II.2.1. <i>Des personnages qui ressentent l'espace</i>	80
II.2.2. <i>Des espaces attractifs</i>	81
II.2.3. <i>Des espaces répulsifs : la détestation comme rapport à l'espace</i>	83
II.2.4. <i>Les espaces aliénés dans le monde Orbae</i>	85
II.2.5. <i>La mémoire des lieux : le monde comme souvenir</i>	87
II.3. <i>La plasticité de l'univers fictionnel d'Orbae : des espaces vivants et mouvants</i>	90
II.3.1. <i>Un monde qui change</i>	90
II.3.2. <i>Des espaces confrontés à des menaces écologiques</i>	91
II.3.3. <i>... et culturelles</i>	92
II.3.4. <i>L'évolution du monde d'Orbae dans le temps : une géographie inscrite dans l'histoire</i>	95
III. Orbae ou « la nostalgie du pays possible » : enjeux et significations du monde imaginaire de François Place	98
III.1. <i>Une fascination pour les cartes qui traverse toute l'œuvre de François Place</i>	98
III.1.1. <i>Cartographe l'ensemble du réel : une ambition démesurée ?</i>	98
III.1.2. <i>La genèse des cartes : outils et méthodes des cartographes d'Orbae</i>	101
III.1.3. <i>L'indépassable finitude des cartes, misères de grand Seigneur ?</i>	104
III.1.4. <i>Les pouvoirs de la cartographie</i>	108
III.1.5. <i>La Carte-Mère : matrice et miroir du monde d'Orbae</i>	112
III.2. <i>Un jeu de correspondance subtil entre monde réel et monde fictif : Orbae, miroir enchanté de notre monde ?</i>	116
III.2.1. <i>Personnages réels et personnages imaginaires dans le monde d'Orbae</i>	116
III.2.2. <i>Évènements réels et évènements imaginaires dans le monde d'Orbae</i>	118
III.2.3. <i>Lieux réels et lieux imaginaires dans le monde d'Orbae</i>	120
III.2.4. <i>Un jeu de références culturelles à notre monde enchâssé dans l'univers d'Orbae</i>	122
III.2.5. <i>Un important travail de documentation en amont pour alimenter ce jeu de correspondances</i>	123
III.2.6. <i>Mais le maintien d'un décalage permanent entre réel et imaginaire</i>	126
III.3. <i>Orbae, ou la nostalgie d'une beauté enfuie</i>	127
III.3.1. <i>Une beauté fugace et fragile</i>	127
III.3.2. <i>Une géographie du regret</i>	129
III.3.3. <i>Une géographie réparatrice</i>	130
III.3.4. <i>Une écriture consolatoire</i>	132
III.4. <i>Le monde selon François Place : un projet littéraire au service d'une réflexion géographique</i>	134
III.4.1. <i>Une géographie des marges et des frontières</i>	134
III.4.2. <i>Un éloge de la différence</i>	137
III.4.3. <i>Une ode à la beauté du monde</i>	140
III.4.4. <i>Un message à la fois écologique et cosmopolite</i>	142
Conclusion	147

Introduction

Il était une fois une carte... Ainsi pourraient débiter toutes les histoires de François Place, auteur-illustrateur, faiseur de livres et faiseur de mondes. À dix-sept ans, il trace un dessin qui préfigure la suite de son œuvre : *l'Homme-Carte*¹. On y observe un corps immense, allongé sur une carte d'état-major qui mélange lieux réels et imaginaires. Son visage est constitué de courbes de niveaux, de la trame de la végétation et de quelques accidents du relief². Une évocation prémonitoire—François Bon y devine le visage du géant Antala³—de l'œuvre de François Place : humanité et cartographie sont intimement mêlées, l'espace n'est pas qu'une étendue. Dans une interview réalisée à l'occasion de la sortie de *La Douane volante* (2010), il observe : « Il y a presque toujours une carte dans mes histoires. Une carte, ça raconte⁴ ». L'héroïne du *Voyage de Ziyara* s'en fait l'écho, à son tour, au crépuscule de son existence :

Je pousse la porte de la chambre des merveilles. Je dessine de mes doigts hésitants une carte invisible et secrète, ici deux lacs, ce sont des yeux, là une forêt, ce sont des cheveux. J'embrasse le sourire de mon amour parti au pays de la montagne bleue : Cornélius...⁵

Tous les livres de François Place mettent ainsi en scène des héros aux prises avec l'immensité, le mystère ou la beauté du monde. Non content de mettre en mots et en images les aventures de héros parcourant et explorant le monde, il crée des lieux qui n'existent pas dans le monde réel, imaginant des passages dissimulés qui les relient à nous⁶. À partir de la deuxième moitié des années 1990, son imagination le conduit à créer de toute pièce un monde immense et cohérent : « Orbae ». Cet ambitieux assemblage de lieux hétéroclites constitue l'aboutissement de ses travaux antérieurs, tout autant que le vivier de ses travaux postérieurs. Sans en donner une vision exhaustive et scientifiquement ordonnée, il en dessine assez nettement les spécificités par petites touches, en utilisant vignettes, paysages, anecdotes, contes ou romans, page après page. C'est ce « monde de papier » que ce mémoire se propose d'explorer, de comprendre et d'interroger.

(A) Genèse du projet de recherche : à la confluence de la géographie et de la littérature

¹ Image reproduite dans François Bon, *François Place, illustrateur*, Paris, Casterman, 2000 (réed.), p. 33.

² Voir l'annexe n°1.

³ Il s'agit du protecteur du héros de l'album *Les derniers Géants*.

⁴ Cité dans S. Martin, « François Place : archéologie et cartographie dans et par le racontage », *Carnet de recherche : la littérature à l'école*, 2014.

⁵ F. Place, *Le Secret d'Orbae : le voyage de Ziyara*, Paris, Casterman, 2011, p. 181.

⁶ Passage représenté par une crevasse verticale dans *Les deniers Géants* (p. 33) ou par la charrette de l'Ankou dans *La douane volante*.

Dans *La Promesse de l'aube*, Romain Gary écrit que les récits que sa mère lui faisaient de la France ont bercé son enfance en Russie puis en Pologne :

Jusqu'à ce jour, il m'arrive d'attendre la France, ce pays intéressant, dont j'ai tellement entendu parler, que je n'ai pas connu et que je ne connaîtrai jamais – car la France que ma mère évoquait dans ses descriptions lyriques et inspirées depuis ma plus tendre enfance avait fini par devenir pour moi un mythe fabuleux, entièrement à l'abri de la réalité, une sorte de chef-d'œuvre poétique, qu'aucune expérience humaine ne pouvait atteindre ni révéler⁷.

Une fois installé en France, il confronte le discours maternel à la réalité qu'il observe et constate, douloureusement, l'écart. Mais Romain Gary conserve dans un coin de son esprit, tout au long de sa vie, le souvenir de ce pays imaginaire où « tous les hommes étaient libres et égaux, [...] où Victor Hugo avait été Président de la République [...] et où on trouvait du beurre et du sucre dans chaque magasin. »⁸ Dans un sens, ce pays qui n'existe pas a bien plus guidé sa vie que la France réelle. De fait, les pays imaginaires peuvent quelquefois jouer un rôle majeur dans nos existences. En outre, de nombreux écrivains vont plus loin et construisent dans leurs œuvres des mondes riches et complexes, dotés d'une histoire et d'une géographie propre. Il me semble que le goût de construire, dessiner et décrire des espaces imaginaires dit quelque chose de notre rapport au monde et à la littérature.

Les romanciers recherchent un « effet de réel » maximal pour parvenir à embarquer leurs lecteurs dans leur propre histoire, et c'est bien le propre de la littérature de l'imaginaire de reposer sur une suspension consentie de l'incrédulité⁹ du lecteur. Je souhaite prendre au sérieux cette recherche de vraisemblance spatiale des écrivains. Il y a dans cette relation dialectique entre le texte et l'espace quelque chose de significatif sur le rapport que nous avons avec notre monde. Car, comme le souligne Bertrand Pleven : « les fictions, quand bien même elles semblent nous transporter dans les limbes de mondes lointains, fantasmés, parallèles, cristallisent et révèlent mais aussi agissent et sont des vectrices de certaines lignes de force de nos imaginaires sociaux de l'espace »¹⁰.

Le croisement de la géographie et de la littérature ne va pas de soi à première vue. Pourtant, « il y a longtemps déjà que géographes et littéraires se courtisent »¹¹ constatent deux géographes canadiens, Mario Bédard et Christiane Lahaie. André Ferré, auteur d'une thèse sur *la Géographie de Marcel Proust*, fut

⁷ Romain Gary, *La Promesse de l'aube*, Paris, Gallimard, coll. Folio, 1980, pp. 43-44.

⁸ *Ibid.*, pp. 44-45.

⁹ Il s'agit d'une opération mentale qui consiste à accepter de vivre une fiction comme s'il s'agissait de la réalité pour mieux ressentir ce que pourrait être cette situation. L'expression apparaît sous la plume de Samuel Coleridge en 1817 : *willing suspension of disbelief*.

¹⁰ Citation extraite d'une émission radiophonique : Q. Lafay (prod.), « La géographie, cœur et moteur de la fantasy », *France Culture*, Géographie à la carte, émission du jeudi 30 décembre 2021.

¹¹ M. Bédard et C. Lahaie. « Géographie et littérature : entre le topos et la chôra. » *Cahiers de géographie du Québec*, volume 52, numéro 147, décembre 2008, p. 391.

sans doute le premier en France à avoir essayé de donner à la géographie littéraire ses contours et ses méthodes¹². Henri Desbois et Philippe Gervais-Lambony constatent à leur tour que « bien des écrivains font œuvre de géographie »¹³. Toute l'œuvre de Louis Poirier/Julien Gracq témoigne de cette imbrication, notamment *Le Rivage des Syrtes*¹⁴ ou *Un balcon en forêt*¹⁵. Marc Brosseau soutient ainsi en 1992 une thèse de géographie, conduite sous la direction de Paul Claval, intitulée « Des romans-géographes : le roman et la connaissance géographique des lieux ». Il y analyse quelques exemples particuliers (tirés des œuvres de Süskind, Dos Passos, Tournier et Gracq), pour mettre en lumière différentes façons de concevoir et d'écrire les lieux. La littérature permet en outre d'éclairer notre rapport à certains territoires, comme l'illustre la thèse de Jean-Michel Turc sur la représentation de la Provence dans l'œuvre de Frédéric Mistral¹⁶. Ainsi que le constate Michel Collot, « on assiste à une convergence remarquable entre les deux disciplines, les géographes trouvant dans la littérature la meilleure expression de la relation concrète, affective et symbolique qui unit l'homme aux lieux, et les littéraires se montrant de leurs côtés de plus en plus attentifs à l'espace où se déploie l'écriture »¹⁷.

La littérature de la jeunesse et de l'enfance constitue un champ d'études intéressant à ce sujet. Les auteurs manifestent souvent une attention marquée à l'espace où se déroule l'histoire, ainsi que l'illustrent la thèse d'Aurélié Gille Comte-Sponville¹⁸ ou celle de Christophe Meunier¹⁹. Voilà pourquoi il m'a paru intéressant de centrer ce mémoire sur l'œuvre de François Place, et plus spécifiquement sur les ouvrages dans lesquels il décrit, dessine et construit le monde imaginaire d'Orbae.

(B) Présentation du corpus

B-1 L'œuvre de François Place : un foisonnement d'albums, de romans et d'illustrations

François Place est né en 1957 à Ezanville²⁰. Après un bac littéraire, il fait des études de communication visuelle à l'école Estienne²¹ (1974-1977). Il travaille pendant quelques années comme illustrateur

¹² André Ferré, *Géographie de Marcel Proust*, Paris, éditions du Sagittaire, 1939.

¹³ H. Desbois et P. Gervais-Lambony, *Des lieux que nous avons connus... Deux essais sur la géographie, l'humain et la littérature*, Paris, Presses Universitaires de Paris Nanterre, 2017, p. 9.

¹⁴ Ouvrage publié en 1951, récompensé du prix Goncourt la même année.

¹⁵ Ouvrage publié en 1958.

¹⁶ J.-M. Turc, *Territoire, identité et littérature : l'exemple de la Provence de Frédéric Mistral dans Calendal (1867)*, soutenue en 2012 sous la direction de Michelle Masson.

¹⁷ M. Collot, « Tendances actuelles de la géographie littéraire ». *Histoire de la recherche contemporaine*, Tome X, n°1, 2021, pp. 37-43.

¹⁸ Aurélié Gille Comte-Sponville, *Modernité et archaïsme des lieux dans les romans d'enquête et d'aventure pour la jeunesse pendant les Trente Glorieuses en France*, sous la direction de Francis Marcoin, 2016.

¹⁹ Christophe Meunier, *L'espace dans les livres pour enfants*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2016.

²⁰ Les informations à l'origine de cette courte biographie sont issues du site internet de l'auteur : <https://www.francois-place.fr/biographie/>

²¹ Il s'agit de la dénomination courante de l'École supérieure des arts et industries graphiques (ESAIG). Elle a longtemps été celle des métiers du livre : typographie, dorure, gravure et impression. Des auteurs aussi variés que Siné, Cabu, Catherine Meurisse ou Marion Montaigne y ont étudié.

indépendant pour des studios de graphisme et de publicité. Il commence à illustrer des livres en 1984 avec *les Deux Nigands* de la comtesse de Ségur dans la Bibliothèque Rose, puis continue avec *Katitzi la petite Tsigane*. En 1985, il rencontre l'éditeur de Gallimard Jeunesse, qui remarque ses dessins d'adolescent et l'invite à travailler comme illustrateur, une collaboration qui marque le point de départ d'une œuvre aussi prolifique qu'hétéroclite.

Il illustre d'abord des ouvrages destinés à la jeunesse sur le thème des voyages et de la découverte du monde, en dessinant par exemple pour la série « Découvertes du monde » : il publie ainsi *Le Livre des Navigateurs*²², puis *Le Livre des Explorateurs*²³ et enfin *Le Livre des Marchands*²⁴. C'est une découverte : « Il y avait tout. Le petit format d'abord. Je me suis dit : c'est vraiment pour moi. Et puis dessiner des chameaux, des bateaux, des paysages très loin...²⁵ ». Les titres parlent d'eux-mêmes : pour François Place l'écriture et le dessin sont d'abord des voyages. Balayant l'histoire depuis les Grandes Découvertes jusqu'aux conquêtes coloniales du XIX^e siècle, il poursuit un travail de documentation considérable. Il plonge avec délice dans la riche iconographie amassée au cours des siècles : récits, gravures, croquis des naturalistes et cartes le fascinent. Il a illustré aussi plusieurs récits, comme *Siam*²⁶, *La légende du jardin japonais*²⁷ ou *La chèvre de monsieur Seguin*²⁸. Il a ensuite mis sa plume au service d'écrivains comme Michaël Morpurgo pour son livre *Le royaume de Kensuke*²⁹ ou, plus récemment, Timothée de Fombelle pour *Tobie Lolness*³⁰.

François Place écrit autant qu'il dessine : son œuvre en tant qu'auteur-illustrateur est aussi vaste que celle en tant que seul illustrateur. Son album *Les Derniers Géants*³¹ a reçu un accueil public et critique très favorable, multipliant les récompenses³². Il multiplie les albums dans les années qui suivent : il publie ainsi les trois tomes successifs de *l'Atlas des géographes d'Orbae : Du pays des Amazones aux îles Indigo*³³ en 1996, puis *Du pays de Jade à l'île Quinookta*³⁴, et enfin *De la Rivière Rouge au pays des Zizotls* en 2000. Un coffret qui rassemble l'intégralité des textes et des illustrations est finalement édité en 2015. Il varie les thèmes et les histoires, en évoquant la Préhistoire et le monde animal avec *Grand Ours*³⁵, un Orient fantasmé dans *Le*

²² *Le Livre des Navigateurs*, Paris, Gallimard Jeunesse, 1988.

²³ *Le Livre des Explorateurs*, Paris, Gallimard Jeunesse, 1988.

²⁴ *Le Livre des Marchands*, Paris, Gallimard Jeunesse, 1990.

²⁵ François Bon, *François Place, illustrateur*, Paris, Casterman, 2000 (rééd.), p. 31.

²⁶ Daniel Conrod, *Siam*, Paris, Rue du Monde, 2002.

²⁷ Arnauld Pontier, *La légende du jardin japonais, petits contes de sagesse*, Paris, Albin Michel, 2003.

²⁸ Alphonse Daudet, *La chèvre de Monsieur Seguin*, Paris, Gallimard Jeunesse, 2005.

²⁹ Michaël Morpurgo, *Le royaume de Kensuke*, Paris, Gallimard Jeunesse, 2001.

³⁰ Timothée de Fombelle, *Tobie Lolness*, Paris, Gallimard Jeunesse, 2006.

³¹ F. Place, *Les Derniers Géants*, Paris, Casterman, 1992, réédité en 2006.

³² L'ouvrage a reçu par exemple le Prix du livre de jeunesse de la société des gens de lettres en 1992, le Prix sordère de l'album pour la jeunesse en 1993, le Prix des critiques belges de l'album pour la jeunesse en 1993, le Prix lire au collège en 1993, le Prix Hungry Mind Revue (USA) en 1994 ou encore le Prix Rattenfänger de la ville de Hameln (Allemagne) en 1995.

³³ F. Place, *Du pays des Amazones aux îles Indigo*, Paris, Casterman-Gallimard, 1996.

³⁴ F. Place, *Du pays de Jade à l'île Quinookta*, Paris, Casterman-Gallimard, 1998.

³⁵ F. Place, *Grand Ours*, Paris, Casterman, les albums Duculot, 2005.

*Roi des trois Orient*³⁶, une Afrique précoloniale dans *Le Prince bégayant*³⁷, la condition féminine dans la France en guerre aux Temps Modernes avec *La Fille des batailles*³⁸ ou en proposant dans *Le Marquis de la Baleine*³⁹ une inclassable comédie tragique dans un royaume imaginaire autour de la chasse au cétacé. Son dernier ouvrage, ultime preuve de son éclectisme culturel, spatial et temporel, s'intitule *Rois et Reines de Babel*⁴⁰ : l'auteur transforme désormais l'hypotexte biblique pour aboutir à une fable féministe et mélancolique à la fois personnelle et contemporaine.

Enfin, ultime facette de son œuvre, François Place a publié, plus tardivement, plusieurs romans, dont il dessine généralement la couverture. D'abord *La Douane volante*⁴¹ en 2010, un roman qui se situe à la frontière du fantastique et de la dystopie, dans la mesure où le héros se retrouve involontairement transporté dans un pays imaginaire oppressant dont il est impossible de s'échapper. L'année suivante, il propose un objet littéraire hybride et original : *Le Secret d'Orba*⁴², sous la forme d'un coffret qui renferme deux romans complémentaires (*Le Voyage de Cornelius* et *Le Voyage de Ziyara*) et un porte-folio composé de dix-huit illustrations des paysages traversés par les protagonistes. Il écrit un autre roman en 2014, *Angel, l'Indien Blanc*⁴³, récit à mi-chemin du réalisme et du fantastique qui emmène le lecteur dans les terres australes au XVIII^e siècle. Son dernier roman, *La Reine sous la neige*⁴⁴, tragi-comédie romantique située dans l'Angleterre contemporaine, tranche partiellement avec ses œuvres précédentes, mais témoigne encore de l'originalité de son écriture. Enfin, il a écrit un récit plus proche de l'autobiographie en 2017 : *La 2^e, la nuit*⁴⁵, dans lequel il revient sur ses souvenirs d'enfance dans une écriture charnelle et mélancolique.

Parallèlement, François Place poursuit l'écriture d'une série consacrée aux aventures maritimes d'une jeune héroïne, Lou Pilouface⁴⁶. Dans ces petits romans teintés d'humour et de fantastique, il narre le parcours mouvementé d'un équipage confronté à une succession de mystères et de défis (neuf volumes à ce jour).

À l'issue de cette brève présentation générale, on ne peut que constater l'immense variété de ses productions. Maniant aussi bien la plume que le pinceau, il fait preuve d'une imagination foisonnante dans ses récits et ses dessins. Il alterne travaux solitaires et collaborations artistiques, souvent poursuivies

³⁶ F. Place, *Le Roi des trois Orient*, Paris, Rue du Monde, 2006.

³⁷ F. Place, *Le prince bégayant*, Paris, Gallimard Jeunesse, 2006.

³⁸ F. Place, *La fille des batailles*, Paris, Casterman, 2007.

³⁹ F. Place, *Le Marquis de la Baleine*, Paris, Gallimard Jeunesse, 2018.

⁴⁰ F. Place, *Rois et Reines de Babel*, Gallimard Jeunesse, 2020.

⁴¹ F. Place, *La douane volante*, Paris, Gallimard Jeunesse, 2010.

⁴² F. Place, *Le secret d'Orba*, Paris, Casterman, 2011 (coffret : deux romans et un porte-folio).

⁴³ F. Place, *Angel, l'Indien blanc*, Paris, Casterman, 2014.

⁴⁴ F. Place, *La reine sous la neige*, Paris, Gallimard Jeunesse, 2019.

⁴⁵ F. Place, *La 2^e, la nuit*, éditions du Sonneur, coll. ce que la vie signifie pour moi, 2017.

⁴⁶ Le 1^{er} tome paru est : *Lou Pilouface 1, Passagère clandestine*, Paris, Gallimard Jeunesse, 2014. La dernière parution de la série est : *Lou Pilouface 9, la guerre des pédalos*, Paris, Gallimard Jeunesse, 2018.

sur une assez longue durée, comme avec Michaël Morpurgo ou, plus récemment, Timothée de Fombelle⁴⁷. Il reconnaît lui-même que ses écrits lui ressemblent :

« Ce sont des vagabondages dans les « ailleurs », les lointains, les confins, ou bien de courtes incursions dans des récits plus contemporains. Certains sont graves, d'autres penchent vers le merveilleux ou le fantastique, d'autres encore ont le ton joyeux des aventures racontées aux plus petits⁴⁸ ».

Ses livres ont une audience internationale et sont traduits en de nombreuses langues : son roman *Angel, l'Indien blanc* vient, par exemple, d'être traduit en coréen⁴⁹. Parmi ce foisonnement, j'ai choisi de centrer mon mémoire sur deux ensembles particuliers, tous deux réédités récemment sous la forme de coffret, qui constituent mon corpus primaire.

B-2 Le corpus primaire du mémoire

J'étudie dans ce mémoire plus en profondeur les ouvrages dont l'histoire se déroule explicitement dans le monde inventé par François Place, Orbae. Il s'agit d'une œuvre inclassable, difficile à résumer, qui raconte des histoires provenant d'un ensemble de pays imaginaires, cartographiés, explorés et inventoriés, à la manière d'un atlas des temps anciens, doté d'une iconographie abondante (26 cartes, 92 illustrations en pleine page et près de 260 vignettes au total). 26 pays sont évoqués au total, comme les lettres de l'alphabet, une métaphore que l'auteur file tout au long des textes et des illustrations. La carte de tous ces pays a la forme d'une lettre de l'alphabet, du A (le pays des Amazones) jusqu'au Z (le pays des Zizotls). Une histoire originale illustre chacun des pays évoqués, sous une forme très variée : conte, récit d'expédition, autobiographie imaginaire... Dans un sens, *L'Atlas* est aussi un exercice de style, comme le reconnaît l'auteur : « [il] a été pour moi une expérience passionnante d'atelier d'écriture et de dessin, avec ses vingt-six pistes différentes, ses vingt-six façons d'aborder un récit. Soit à la troisième personne, soit à la première personne, soit sous forme d'essai, soit sous forme de dialogues⁵⁰ ». On y rencontre des habitants aux mœurs diverses, des coutumes et des rites étranges, des animaux et des plantes rares. Les illustrations peuvent se classer en trois catégories : des cartes, à l'échelle du pays ou du monde (planisphère sur une double page), de grandes illustrations au format de la page, souvent des paysages, et enfin de petites vignettes qui sont proposées en conclusion de chaque lettre/chapitre et qui constituent

⁴⁷ Dans un entretien réalisé par Télérama le 2 décembre 2020, François Place explique le plaisir qu'il éprouve à entrer dans l'arbre-monde où vit le héros, Tobie Lolness : « il y a de la place pour illustrer [ce roman] ». Il souligne ainsi qu'illustrer un livre débute d'abord par « un grand plaisir de lecture ».

https://www.youtube.com/watch?v=XyAU_aAXmrv&ab_channel=Telarama

⁴⁸ Texte extrait de la présentation de l'auteur sur son internet : <https://www.francois-place.fr/>

⁴⁹ Parution en 2019 : <https://www.francois-place.fr/parution-d-angel-lindien-blanc-en-coreen/>

⁵⁰ Brigitte Andrieux et Annick Lorant-Jolly, « Entretien avec François Place », *La Revue des Livres pour Enfants*, n°254, septembre 2010, p. 108.

autant de gros plans sur des aspects pittoresques du pays. L'ensemble constitue une œuvre hybride qui ressemble à une vaste encyclopédie géographique, picturale, sociale et culturelle d'un monde imaginaire.

J'ai découvert cette œuvre récemment, mais j'ai été frappé par son inventivité, sa profondeur et la richesse de ses détails. *L'Atlas des géographes d'Orbae* a reçu de nombreux prix, dont le Prix Spécial Sorcières en 2001⁵¹, le prix Hungry Mind Revue (USA) en 1994 ou encore le Prix Rattenfänger de la ville de Hameln (Allemagne) en 1995. La reconnaissance critique est aussi tout à fait positive, et pas seulement en France. Outre-Manche, l'écrivain britannique Philipp Pullman⁵², autre fastueux faiseur de monde, écrit ainsi dans une rubrique de critique littéraire intitulée « Plus que réel » que cet ouvrage est « une série de paysages d'une prodigieuse inventivité d'images exquises » et « qu'il s'agit du triomphe de l'imagination et du talent : une des plus extraordinaires œuvres que je n'ai jamais vues⁵³ ».

Le monde d'Orbae est extrêmement détaillé, au point que l'on peut avancer qu'il constitue l'élément central de ce volumineux livre de 420 pages. Il est le fil directeur de tous les récits, par-delà le foisonnement des personnages⁵⁴. L'effet de réel obtenu par l'auteur est saisissant, que ce soit par la multitude de personnages dotés de caractéristiques propres, par l'évocation d'une myriade de faits culturels ou par la mise en images d'habits fantaisistes, d'animaux fabuleux ou de plantes étonnantes. Feuilletter ces pages, c'est voyager dans un monde immense, complexe, luxuriant et dont maints lieux ne sont qu'à peine évoqués, ce qui renforce l'effet de profondeur. Ainsi dans le chapitre consacré au fleuve Wallawa, l'auteur dessine un colossal monstre des marais échoué sur une berge ainsi qu'un marchand de sommeil, sans les avoir évoqués dans le récit principal qui raconte l'installation d'une horloge dans la ville par Maître Jacob. Après avoir fermé le livre, le lecteur ne peut que constater que les textes qu'il a lus et les illustrations qu'il a regardées ne suffisent pas à épuiser la richesse du monde d'Orbae : il ne pourra en connaître qu'une parcelle. François Bon écrit ainsi : « Le récit ne sera qu'une incursion jamais totalisante, dans une profusion réelle complexe, qui tiendra son épaisseur secrète, hors de nous⁵⁵ ». Ce procédé était déjà théorisé par J.R.R. Tolkien, qui écrivait dans une lettre au sujet de la Terre du Milieu :

J'ai moi-même des doutes au sujet de l'entreprise [d'écrire *Le Silmarillion*]. Une partie de l'attraction du *Seigneur des Anneaux* est, je pense, due aux aperçus d'une histoire plus large à l'arrière-plan ; une attraction comme celle d'observer au loin une île que l'on ne visite pas, ou de voir les tours d'une cité

⁵¹ La liste des prix est assez longue : le tome 1 reçoit ainsi le Prix de la ville de Limoges (1997), le Prix Album jeunesse de France Télévision (1997), le Prix du livre jeunesse du salon du livre de géographie de Saint-Dié-des-Vosges (1997), le Prix Non-Fiction de la Foire Internationale du livre de jeunesse de Bologne (1998).

⁵² Auteur, entre autres, de la trilogie *À la croisée des mondes*, un succès public et critique qui a marqué l'imaginaire collectif.

⁵³ *The Guardian*, mardi 28 mars 2000. Traduction personnelle.

<https://www.theguardian.com/education/2000/mar/28/educationalbooks.booksforchildrenandteenagers>

⁵⁴ La plupart d'entre eux n'apparaissent d'ailleurs qu'à l'intérieur d'un seul chapitre, à l'exception d'une poignée d'autres qui reviennent à plusieurs reprises dans le récit.

⁵⁵ François Bon, *François Place, illustrateur*, Paris, Casterman, 2000 (rééd.), p. 61.

lointaine miroitant dans une brume ensoleillée. Y aller serait détruire la magie, à moins que de nouvelles perspectives ne soient ensuite révélées⁵⁶.

Quelques années après la parution, François Place entreprend de retourner à Orbae. Il faut dire qu'il a accumulé un matériel considérable durant les six années qu'il a consacrées à son *Atlas*. Il reste une multitude de lieux à explorer, de personnages à suivre, de mythes à raconter et de mystères à résoudre... La richesse du monde qu'il a imaginé lui offre de nombreuses pistes à explorer dans de nouveaux livres. Il reconnaît ainsi que : « Toute proportion gardée, *L'Atlas* est construit comme un ensemble arborescent et surtout avec des croisements de pistes. Ce qui me permet aujourd'hui aussi d'en imaginer des prolongements⁵⁷ ». Voilà pourquoi il se lance dans l'écriture du *Secret d'Orbae*, œuvre hybride composée de deux romans et d'un carnet de dessins, qu'il a pensé dès le début comme un tout.

Les romans reprennent le point de vue de deux personnages qui apparaissent dans *l'Atlas* : Cornelius et Ziyara. Le premier est le personnage principal du chapitre consacré aux îles Indigo (lettre I) : dans une auberge, il observe un tableau montrant une montagne bleue et entend parler d'un étrange tissu, la « toile à nuages », capable de prendre la lumière du jour. Décidé à en savoir plus, il part sur la piste des deux, sans que le lecteur en sache plus, le chapitre se conclut par ces mots : « Et c'est ainsi que Cornélius, l'austère marchand qui ne s'était jamais soucié du bleu des lointains, se retrouva un jour sur les routes, à la recherche des îles Indigo⁵⁸ ». Le point final semble laisser, volontairement, le lecteur sur sa faim. Comme Shéhérazade, François Place garde la suite de l'histoire pour une autre nuit.

Le *Voyage de Cornélius* raconte donc la suite de ses aventures, qui le conduisent à travers plusieurs pays/lettres de l'alphabet d'Orbae jusqu'à la montagne bleue, le point du I des îles Indigo. Le second roman, intitulée *Le Voyage de Ziyara*, reprend le personnage principal du chapitre consacré au Golfe de Candaâ. Formidable navigatrice, devenue amiral de la Flotte des Épices avant de connaître une brutale déchéance, elle arpente les mers comme Cornélius arpente les terres. Elle aussi parviendra à l'île d'Orbae puis deviendra cartographe au sein du palais des Cartes. Les deux personnages se rencontrent et tombent amoureux : après une succession d'épreuves, ils trouvent la paix et le bonheur. Récits initiatiques autant qu'émerveillements géographiques, les romans proposent deux points de vue différents sur ce monde imaginaire, masculin et féminin, terrestre et maritime, inquisiteur et contemplatif. Ils permettent à François Place d'approfondir des pays décrits dans *l'Atlas*, comme le désert des Pierreux ou le pays de Jade. Les descriptions y sont moins développées que dans les chapitres de *l'Atlas*, ce qui a conduit l'auteur

⁵⁶ J. R. R. Tolkien, cité dans *Le livre des contes perdus*, Paris, Christian Bourgeois éditeur, 1995, p. 11. La lettre date du 20 septembre 1963.

⁵⁷ Brigitte Andrieux et Annick Lorant-Jolly, « Entretien avec François Place », *La Revue des Livres pour Enfants*, n°254, septembre 2010, p. 108.

⁵⁸ F. Place, *Atlas des géographes d'Orbae*, Tome I, Paris, Casterman, 2015, p. 135.

à rajouter au *Secret d'Orbae* dix-huit illustrations qui permettent de visualiser les espaces traversés par Cornelius et Ziyara. On y voit de petites figures humaines évoluant dans d'immenses paysages, foisonnant de détails et riches de mille couleurs. Les héros apparaissent dans certaines, comme « Les Jardins des terres Intérieures d'Orbae⁵⁹ », mais d'autres illustrations les laissent de côté, comme celle « La charge des bois-de-masque⁶⁰ ». Ce coffret, assez original dans sa conception, permet d'articuler étroitement textes et dessins, ces derniers donnant une véracité à l'histoire en lui offrant un arrière-plan pittoresque : « ils l'ancrent dans des réalités d'architecture, de paysages, etc.⁶¹ ». L'ensemble approfondit et enrichit le monde d'Orbae, en permettant à l'auteur d'imaginer de nouveaux espaces, absents de *l'Atlas des géographes d'Orbae*, comme le village idyllique de Vinh Gao, le temple du Vieil Endormi ou l'hôtel du moineau intrépide au pays des Troglodytes, ainsi que de nouveaux aspects de la faune et la flore, tels les éléphants-poulpes ou les monstrueux dragons de Komodo.

Annick Lorant-Jolly compare ainsi cette œuvre à « une sorte de Comédie humaine⁶² », plaçant l'auteur dans l'héritage de Balzac, qui entendait décrire la totalité du réel à travers un ensemble de plus de quatre-vingt-dix ouvrages. Comme Balzac, François Place crée des personnages que l'on retrouve dans des récits différents au fil des pages. Comme lui, il multiplie les descriptions et se plaît dans une posture d'observateur omniscient. Le résultat du travail de son imagination est tout aussi pléthorique : il imagine des dizaines de personnages, de lieux, d'objets, d'animaux, de plantes, de traditions et de phénomènes, tous plus exotiques et déconcertants les uns que les autres. Mais à la différence de Balzac, qui ancre son œuvre dans le réel afin de bâtir une « histoire naturelle de la société » destinée aux générations futures, François Place construit un monde purement fictionnel. Toutefois, la profusion de détails est telle que la frontière entre le réel et l'imaginaire est brouillée. Où commence la réalité lorsque l'imaginaire l'imité si bien ? Surtout, François Place est un artiste aux multiples talents : il complète ses récits par des cartes et des illustrations qui donnent à voir sa vision d'Orbae, illustrant, complétant et dépassant (quelquefois) le texte. Le positionnement de cette œuvre à la croisée des genres la rend malaisée à définir : album, atlas, pseudo-encyclopédie, récit de voyages, conte philosophique ? Les œuvres de François Place consacrées à Orbae sont tout cela à la fois – non pas successivement mais simultanément.

⁵⁹ On y aperçoit le blond Cornélius, accompagné de Ziyara, toucher le bas-relief fossilisé d'un immense animal mort depuis longtemps, dans un jardin luxuriant.

⁶⁰ Un immense troupeau de puissants cervidés coiffés de masques étranges traverse le paysage, tandis qu'une masse indistincte de chasseurs en abat quelques-uns en arrière-plan.

⁶¹ Brigitte Andrieux et Annick Lorant-Jolly, « Entretien avec François Place », *La Revue des Livres pour Enfants*, n°254, septembre 2010, p. 109.

⁶² *Ibid.*, p. 108.

Ce corpus offre, il me semble, le double avantage de la cohérence et de la richesse. Susceptible d'alimenter la réflexion de ce mémoire sans l'enfourer sous une masse excessive d'informations, il constituera mon champ de réflexion privilégié.

B-3 Le corpus secondaire du mémoire

Après avoir lu, plus tardivement, les autres œuvres de François Place, il me paraît logique de ne pas les inclure dans mon corpus primaire car il n'y est pas question du monde d'Orbae. Cependant on peut identifier une multitude de correspondances, de préludes ou d'échos dans les autres albums ou romans de François Place. Par exemple, le chemin traversé par la Grande Ambassade dans *Le Roi des Trois Orient* ressemble étrangement à l'itinérance de Cornélius. Dans un autre album, François Place évoque le roi Nemrod X « le Hardi » qui, soucieux de poursuivre le chantier de la tour de Babel au plus haut des cieux, fait appel à d'audacieux « maçons volants », capables de défier l'apesanteur à l'aide de leur longue natte munie d'un grappin à son extrémité qu'ils utilisent comme un lasso. L'auteur des *Rois et Reines de Babel* ne précise pas l'origine de ces personnages, qui jouent un rôle important dans la trame du récit⁶³, mais le lecteur peut reconnaître la même corporation à laquelle appartient Iskadâr, le héros du chapitre consacré à la cité du Vertige dans *l'Atlas des géographes d'Orbae* : « suspendu par sa natte, le cou bien droit, les pieds en appui contre le mur, Iskadâr travaillait avec les gestes amples et sûrs de l'artisan concentré sur la perfection de son ouvrage⁶⁴ ».

Voilà pourquoi il me semble intéressant de recourir ponctuellement à l'ensemble de l'œuvre de François Place, en fonction des liens qu'il me sera possible d'établir entre ces textes et ces illustrations et le monde d'Orbae. J'indique le détail des romans et des albums utilisés au sein de ce corpus secondaire dans la bibliographie.

(C) Les caractéristiques spécifiques de l'œuvre de François Place

C-1 Une œuvre aux destinataires multiples

François Place a commencé sa carrière en illustrant des livres destinés aux enfants (Bibliothèque Rose). Il continue à écrire pour ce lectorat, mais ses livres sont aussi destinés aux adolescents et aux adultes : son public est transgénérationnel. Le premier album qu'il a réalisé en tant qu'auteur et illustrateur, *Les Derniers Géants*, est à ce titre exemplaire. Le récit commence par une expédition scientifique envoyée sur les traces d'hypothétiques géants vivant aux confins du monde, se poursuit par la rencontre avec des êtres d'une radicale altérité, tant par leur taille, leur apparence, ou leur mode de communication, et s'achève

⁶³ Le roi, jaloux de leur adresse, essaie de les égarer et chute _ une chute qui annonce celle de la tour de Babel.

⁶⁴ F. Place, *Atlas des géographes d'Orbae*, Paris, Casterman, 2015, tome II, p. 134.

par leur mort tragique, fruit du choc entre modernité et mode de vie ancestral. Si l'album s'adresse avant tout aux enfants, il n'adopte pas un ton enfantin ni n'évacue la question du Mal. Le sujet est grave autant que joyeux, et la polysémie du texte et des images justifie la pluie de récompenses qui s'est abattue sur l'album⁶⁵. La découverte de la tête décapitée du Géant Antala constitue l'acmé poignant de l'album :

Je vis s'avancer vers moi [...] la belle et noble tête du Géant Antala, juchée sur un char que tiraient trois paires de bœufs. Soudain, je n'entendis plus rien de tout ce brouhaha, un silence vertigineux de révolte, d'horreur et de douleur m'enveloppa.⁶⁶

François Place propose donc un projet exigeant, mais non inaccessible, à ses jeunes lecteurs. Que ce soit dans le style, le choix des mots ou le sens du texte, l'auteur ne choisit pas entre écrire pour des enfants ou des adultes : l'album, comme une grande partie de son œuvre, s'affranchit naturellement des frontières générationnelles. Là aussi, il s'émancipe des étiquettes du marketing jeunesse pour s'adresser « à l'adulte en devenir chez l'enfant »⁶⁷ et à « la part d'enfance qui reste chez l'adulte ».

C-2 Une constante dans l'œuvre de François Place : un intérêt précoce et durable pour les cartes

« On m'a dit qu'il y avait des gens qui ne s'intéressaient pas aux cartes, il m'est difficile de le croire⁶⁸ », confiait R.L. Stevenson. Cette fascination pour les cartes imprègne d'autant plus le monde de l'enfance, comme le rapporte Charles Marlow, le narrateur du roman *Au cœur des ténèbres*, porte-parole de son auteur Joseph Conrad :

Quand j'étais petit garçon, j'avais une passion pour les cartes. Je passais des heures à regarder l'Amérique du Sud, ou l'Afrique, ou l'Australie, et je me perdais dans toute la gloire de l'exploration. En ce temps-là il restait beaucoup d'espaces blancs sur la terre, et quand j'en voyais un d'aspect assez prometteur sur la carte (mais ils le sont tous), je mettais le doigt dessus et je disais : Quand je serai grand j'irai là.⁶⁹

De même, j'ai l'impression, à chaque fois que j'achève la lecture d'un ouvrage de François Place, qu'il met par écrit, consciemment ou pas, une fascination teintée d'émerveillement et d'inquiétude pour les cartes. Illusion d'un lecteur qui trouve l'écho de ses propres interrogations dans le livre qu'il lit, ou constat objectif à l'issue d'une lecture au long cours de l'œuvre de l'auteur ?

⁶⁵ Totem Album du Salon du livre de jeunesse de Montreuil (1992), Prix Sorcières, Prix Lire au collège (1993), etc.

⁶⁶ F. Place, *Les derniers Géants*, op. cit., p. 74.

⁶⁷ Citation extraite de la présentation de l'auteur disponible sur le site du festival « Étonnants Voyageurs » : <https://www.etonnants-voyageurs.com/PLACE-Francois.html>

⁶⁸ Cité dans C. Jacob, *L'empire des cartes. Approche théorique de la cartographie à travers l'histoire*. Paris, Albin Michel, 1992.

⁶⁹ Cité dans M. André, « Ce que nous enseignent les cartes du monde », *Books*, octobre 2012.

Les exemples de cette inclinaison cartographique abondent dans ses ouvrages. Ainsi Ortélius, explorateur envoyé au centre d'une île circulaire pour en percer les secrets, est-il banni d'Orbae pour avoir osé dessiner sur la grande carte du pays (la carte-Mère) un oiseau disgracieux. Accusé de sacrilège, il se défend en montrant à tous le même oiseau, bien réel, qu'il a ramené de son expédition. Son auditoire constate, stupéfait, que le gribouillage hâtif réalisé sur la carte correspond à la réalité. La relation traditionnelle entre la carte et le territoire est ainsi inversée, puisque la réalité cartographique préexiste à la réalité physique. Est-ce à dire que c'est la carte qui crée le monde ? Face au scepticisme de son auditoire, Ortélius déclare :

Au fil des siècles, les [femmes] cartographes ont déplacé les fleuves ou les montagnes, elles ont multiplié les animaux étranges au gré de leur fantaisie, elles ont inventé de nouvelles contrées, des mondes possibles, des mondes rêvés, de quoi monter des milliers d'expéditions, qui à leur tour sont venues nourrir la carte de leurs découvertes, de leurs merveilles, de leurs histoires.⁷⁰

Quant au héros de la *Douane volante*, Gwen le Tousseux, il se retrouve dans un monde inconnu, à la fois familier et inquiétant, suite à sa rencontre avec l'Ankou. Déterminé à fuir ce pays pour retrouver sa Bretagne natale, il multiplie les tentatives et les échecs. Mais c'est grâce à la possession d'une carte exhaustive des Douze Provinces, confiée par Jorn, un personnage ambigu mais détenteur de bien des connaissances, qu'il réussit à trouver l'échappatoire qui le ramène chez lui. Ici aussi, la carte est salvatrice.

Ce n'est donc pas un hasard si les travaux de François Place ont intéressé les géographes depuis longtemps. Son *Atlas* a ainsi obtenu le prix Amerigo Vespucci décerné par festival de géographie de Saint-Dié en 1997 tandis que *La douane volante* obtenait en 2011 le grand prix de l'imaginaire décerné par le salon des Étonnants Voyageurs de Saint-Malo (catégorie roman francophone jeunesse). L'article publié par S. Dardaillon et C. Meunier, « Des cartes du réel aux cartes de l'imaginaire. *Les Atlas des géographes d'Orbae* de François Place⁷¹ », constitue un exemple récent de cet intérêt. François Place souligne lui-même le lien entretenu entre son œuvre et l'espace :

Mais j'étais entré dans ce monde comme dans un grenier, et j'ai gardé ce goût et cet émerveillement pour la géographie en chambre. De cela, je ne me sens pas quitte, et ma musette déborde encore de vagabondages entre récits et gravures. Je suis fasciné par l'Empire des Cartes et pense avec envie aux dessinateurs qui s'efforçaient de donner un visage à la terre quand elle avait encore une face cachée et des pans de ciel étoilé inconnus.⁷²

⁷⁰ F. Place, *Atlas des géographes d'Orbae*, Tome II, Paris, Casterman, 2015, p. 35.

⁷¹ S. Dardaillon et C. Meunier, « Des cartes du réel aux cartes de l'imaginaire. *Les Atlas des géographes d'Orbae* de François Place », in V. Alary & N. Chabrol-Gagne (éd.). *Le Parti pris de l'album. De la suite dans les images*, Clermont-Ferrand : PUBP (coll. « Littératures »), 2011, pp. 185-193.

⁷² François Place, lettre écrite en janvier 1993. Cité dans François Bon, *François Place, illustrateur*, Paris, Casterman, 2000 (rééd.), p. 34.

De ce goût pour la géographie témoignent les innombrables voyages, initiatiques, diplomatiques ou commerciaux, effectués par ses héros. Tous les personnages principaux de *l'Atlas des géographes d'Orbae* et du *Secret d'Orbae* voyagent sur d'inégales distances. Le lecteur, chemin faisant, suit leurs pas et découvre le monde à travers leurs yeux. Il accomplit, dans un sens, de « voyages de papier », ceux que l'on fait au fil des pages.

Ce sont rarement les plus décevants, comme en témoigne la vogue des carnets de voyage virtuels : en 2014, Olivier Hodasava publie par exemple *Éclats d'Amérique - Chronique d'un voyage virtuel*, dans lequel il narre un road-trip virtuel aux États-Unis⁷³. Dans *Les derniers Géants*, l'auteur écrit : « Le soir, je restais des heures allongé sur le pont à contempler les étoiles, bercé par le choc répété des vagues sur l'étrave empanachée d'écume. Je rêvais de mondes perdus, d'îles oubliées, de terres inconnues⁷⁴ ». Parle-t-il d'Archibald Leopold Ruthmore, le héros de l'album, ou bien de lui ? Un peu des deux sans doute.

Ces voyages sont accompagnés d'illustrations, à la fois variées et cohérentes, qui marquent un style caractéristique : vastes espaces dans lesquels apparaissent de minces silhouettes humaines, usages de techniques humides (eau, aquarelle, encre), profusion de détails. Ces images offrent au monde d'Orbae un supplément de vie, dont sont dépourvus d'autres mondes imaginaires. Mais il ne s'agit pas que de simples transcriptions visuelles des descriptions de l'auteur : au cours de son dialogue avec François Bon, François Place déclare en effet : « Quand tu es dans les images, tu es dans les paysages. Il y a cette légende du peintre chinois, qui peint son tableau et puis entre dans l'image⁷⁵ ».

Ce faisant, il fait écho aux interrogations que soulevaient déjà Tolkien dans une nouvelle, *Feuille, de Niggle*, parue en 1945. L'auteur y raconte l'histoire d'un homme très affairé, Niggle, qui peint le tableau d'un arbre, y ajoutant peu à peu une infinité de détails :

Il avait commencé par une feuille prise dans le vent, mais il devint un arbre ; et l'arbre crût, poussant d'innombrables branches et lançant les plus extraordinaires racines. D'étranges oiseaux vinrent s'installer sur les ramilles, et il fallut s'en occuper. Puis, tout autour de l'Arbre, et derrière, à travers les trouées des feuilles et des branches, commença de se développer un paysage ; il y eut des aperçus d'une forêt gagnant du terrain et de montagnes couronnées de neige⁷⁶.

⁷³ Olivier Hodasava, *Éclats d'Amérique - Chronique d'un voyage virtuel*. Paris, Inculte, 2014. Voyageur de chambre, Olivier Hodasava a arpenté pendant de long mois les cinquante états américains pour le besoin de son livre, depuis son seul écran Google Street View.

⁷⁴ F. Place, *Les derniers Géants*, op. cit., p. 14.

⁷⁵ François Bon, *François Place, illustrateur*, Paris, Casterman, 2000 (réed.), p. 20.

⁷⁶ J. R. R. Tolkien, *Faërie et autres textes*, Paris, Christian Bourgeois, 2003, p. 158.

Incapable de l'achever, Niggle doit se résoudre à partir pour un long voyage. Après moult pérégrinations, il arrive dans un pays et tombe nez à nez sur le paysage qu'il a peint :

Devant lui se dressait l'Arbre, son Arbre, achevé. Si l'on pouvait dire cela d'un Arbre vivant, dont les feuilles s'ouvraient, dont les branches croissantes se courbaient dans le vent que Niggle avait si souvent ressenti ou deviné et qu'il avait si souvent échoué à rendre⁷⁷.

Ode à la puissance créative de l'imagination et aveu de l'angoisse de l'artiste face à une œuvre dont l'ampleur empêche l'achèvement, cette nouvelle partage avec les récits d'Orbae une fascination commune pour les images—les arbres notamment, que l'on retrouve fréquemment sous le pinceau de François Place⁷⁸.

Orbae me semble donc un monde imaginaire intéressant à étudier, par sa complexité, sa richesse ainsi que par la multitude de pistes d'analyse qu'il offre. Son inventeur n'est pas avare de détails à son sujet, proposant au fil de ses œuvres des cartes, des descriptions, des images ainsi qu'un vaste arrière-plan historique, légendaire et culturel. On peut sans doute qualifier Orbae d'« univers étendu », au sens où il l'étend sur des œuvres et des supports différents (romans, contes, images...), tout en en conservant le monopole. Orbae s'apparente ainsi à ce que Francis Valéry qualifie d'« univers globalisant⁷⁹ », c'est-à-dire un monde dont l'auteur originel développe lui-même les ramifications au fil de ses œuvres.

(D) Interrogations initiales et problématique du mémoire

Les univers étendus sont devenus un véritable phénomène culturel depuis quelques décennies, de la terre du Milieu à Star Wars, en passant par le Mythe de Cthulhu et Westeros. Celui d'Orbae se distingue par un ensemble de caractéristiques : sa dimension cartographique, le jeu d'évocations avec notre propre monde, la présence diffuse d'éléments surnaturels, la richesse de sa faune et de sa flore, la présence de vastes paysages... La construction littéraire de ce monde par François Place sera le fil directeur de ce mémoire : quels procédés utilise-t-il ? Quelles sont ses sources d'inspiration ? Comment articule-t-il ses textes et ses illustrations ? Comment s'efforce-t-il de lui donner l'épaisseur et la consistance du réel ?

Marcel Proust évoque dans son œuvre l'ambition de découvrir un espace à travers une multitude de points de vue différents et convergents : « Le seul véritable voyage, le seul bain de Jouvence, ce ne serait pas d'aller vers de nouveaux paysages, mais d'avoir d'autres yeux, de voir l'univers avec les yeux d'un autre,

⁷⁷ *Ibid.*, p. 176.

⁷⁸ Voir par exemple les pages-paysages qu'il imagine pour l'île de Selva, véritable île-arbre, l'île de Quinootka ou la montagne d'Esmeralda. François Place reprendra ce thème ultérieurement, en mettant ses pinceaux au service de l'œuvre de Timothée de Fombelle, *Tobie Lolness*, qui se déroule dans un grand chêne, véritable arbre-monde. Voir aussi l'annexe 2.

⁷⁹ Francis Valéry, *De H.P. Lovecraft à J.R.R. Tolkien*, Paris, éditions Actu SF et Maison d'Ailleurs, 2014, p. 78.

de cent autres, de voir les cent univers que chacun d'eux voit, que chacun d'eux est⁸⁰ ». Or, la construction alphabétique des pays d'Orbae, et le jeu autour de la signification symbolique des lettres, sont des éléments qui distinguent fortement Orbae d'autres mondes fictionnels. Mais comment ces excursions littéraires successives dans vingt-six pays différents, véritable kaléidoscope géographique, participent-elles à une appréhension originale d'Orbae ?

Orbae est en outre un monde habité : quelles relations ces personnages imaginaires entretiennent-ils avec les espaces qu'ils habitent, qu'ils parcourent et qu'ils exploitent ? Dans quelle mesure l'histoire des sociétés d'Orbae participe-t-elle à son élaboration ?

Face à la masse de détails imaginés par François Place, on peut se demander pourquoi se donner autant de peine pour inventer des lieux qui n'existent pas. Bien sûr, il existe une dimension ludique dans cette créativité omnipotente qu'il ne faut pas négliger. L'auteur éprouve sans doute de la satisfaction, tout comme le lecteur, à donner vie à d'extraordinaires endroits. Mais le monde d'Orbae peut-il se réduire à un aimable divertissement littéraire, entre poésie et érudition ? Créer un monde, c'est sans doute aussi parler de soi. François Place écrit ainsi : « L'imaginaire, dès qu'on l'ancre un peu, nous parle de l'intérieur de nous-mêmes⁸¹ ».

Il ne suffit pas d'inventer un monde dans son imagination pour lui donner corps : il importe aussi d'en partager avec les lecteurs sa propre vision personnelle. Comment François Place nous entraîne-t-il dans ce monde, en variant les échelles et les points de vue ? Orbae est aussi une construction poétique, philosophique et, peut-être, écologique⁸². Dans quelle mesure peut-on assimiler cet ensemble structuré de personnages, de lieux et de récits à une œuvre d'art globale ?

Par ailleurs, François Place n'est pas le seul, loin s'en faut, à donner naissance à un monde de papier. Les romans de *fantasy*, par exemple, sont coutumiers du fait, au point que la carte du monde imaginaire placée en début d'ouvrage fait désormais partie des *topoi* du genre. D'autres auteurs d'œuvres destinés à la jeunesse ont imaginé de tels mondes, comme Pierre Bottero dans sa trilogie intitulée *La Quête d'Evilan* : Gwendalavir. Quelles différences existent entre Orbae et ces autres mondes de papier ? Quels sont ses caractères spécifiques ? Est-il réellement original ?

Enfin, Orbae fonctionne comme un vaste miroir géographique, en renvoyant au lecteur l'image de ce que notre monde n'est plus. Mais que peut nous apprendre ce monde fictionnel sur nous-mêmes ? Orbae

⁸⁰ Marcel Proust, *La Prisonnière*, Paris, NRF, 1923, p. 62.

⁸¹ Danielle Dubois-Marcoïn, « François Place, ou l'exigence d'une œuvre », *La Revue des Livres pour Enfants*, n°254, septembre 2010, p. 87.

⁸² Dans la mesure où plusieurs récits questionnent la relation entre les hommes et leur environnement, en opposant souvent ceux qui veulent dominer la nature et ceux qui ambitionnent seulement de vivre en harmonie avec elle.

nous renvoie-t-il à la nostalgie d'un monde disparu, un monde où demeuraient des terres inconnues, où l'uniformité et la mondialisation n'étaient que de lointaines chimères ? Ou bien cela participe-t-il d'une volonté de réenchâter un monde réel qui a épuisé sa capacité à nous émerveiller ? Est-ce une fuite, ou un manifeste décrivant ce que notre monde devrait être ?

Lorsque François Bon l'interroge, au cours d'un entretien, sur l'étourdissante richesse des paysages qu'il décrit et qu'il dessine, l'auteur répondait ainsi :

[Ce sont] des pays secs, des pays verts, des pays tout rouges, des pays où on marchande, des pays où on guerroye. La nostalgie de ce qui n'a jamais existé, la nostalgie du pays possible. Non pas une nostalgie triste, mais celle du pays où on n'arrive jamais⁸³.

Dans les *Derniers Géants*, l'album s'ouvre par la découverte par le héros d'une mystérieuse dent de cachalot sculptée : de fil en aiguille, elle va l'emmener au bout du monde, dans une *Terra incognita* que nous cherchons tous sans le savoir, avant qu'il revienne à son domicile. Et si le monde d'Orbae n'avait pas pour autre but que de nous emmener là où nous ne pouvons aller, pour nous ramener ensuite dans le monde réel, afin de le voir d'un regard neuf ?

Cette succession d'interrogations, dans mon esprit, aboutit à la problématique suivante : qu'est-ce qui fait d'Orbae, un monde fictionnel parmi d'autres, une construction à la fois littéraire et géographique originale ? Comment le projet artistique de François Place, conduit au long cours à travers des écrits et des illustrations très variés, se distingue-t-il nettement d'autres univers fictionnels ?

(E) Architecture du mémoire

Pour répondre à ces questions, nous allons d'abord nous intéresser aux caractéristiques du monde d'Orbae (1^{ère} partie) : comment François place le construit-il au fil de son œuvre ? Il en multiplie les descriptions, invente des noms de lieux et de personnages, en dessine les paysages, les bâtiments ainsi qu'une multitude de détails avant d'en cartographier les différents pays. Comment tous ces éléments s'intègrent-ils dans un ensemble géographiquement et littérairement cohérent ?

Nous porterons ensuite notre attention sur la façon dont François Place utilise et met en scène ce monde dans ses différentes œuvres (2^{ème} partie). Comment ses personnages habitent et parcourent-ils Orbae ? Quelle place occupe le thème de l'exploration et de la découverte dans cette construction littéraire

⁸³ Extrait d'une conversation entre François Place et François Bon. François Bon, *François Place, illustrateur*, Paris, Casterman, 2000 (réed.), p. 46.

complexe ? Le vrai héros de *l'Atlas des géographes d'Orbae* et du *Secret d'Orbae* n'est-il pas, en dernier lieu, le monde même en tant que théâtre et trésor ?

Enfin, nous réfléchissons, de manière plus générale, aux enjeux et aux significations que l'on peut attribuer à ce monde fictionnel (3^{ème} partie). Quelles réactions François Place attend-t-il du lecteur : la nostalgie ? l'émerveillement ? L'inquiétude ? En multipliant les références historiques, littéraires et géographiques à notre monde, François Place installe tout un jeu de miroirs plus ou moins visibles. Mais que peut-nous dire Orbae sur notre propre monde ? Invente-t-il un Ailleurs pour mieux nous apprendre à regarder notre Ici ?

I. Orbae, un monde à inventer : les caractéristiques géographiques d'un monde de papier

I.1. Décrire un monde imaginaire : une profusion d'informations pour donner chair aux pays d'Orbae

I.1.1. Le souci du détail au service du réalisme géographique

Un constat d'abord, teinté de regret : le monde d'Orbae n'existe pas. Il est donc inconnu du lectorat de François Place : cette situation impose à l'auteur d'en décrire abondamment les différents espaces afin de faire comprendre à ses lecteurs. Ces descriptions occupent une place importante dans les textes de François Place, dialoguant page après page avec les dessins qui illustrent les histoires d'Orbae⁸⁴. Il le reconnaît d'ailleurs : « J'ai le goût du détail, et ce depuis mon enfance, ça se voit dans mon écriture, dans mes dessins... J'ai une écriture naturellement descriptive »⁸⁵.

Décrire un pays qui n'existe pas n'est pas chose nouvelle : bien des auteurs ont précédé François Place sur ce chemin. Ainsi Cyrano de Bergerac donne à voir avec force détails *Les états et empires de la lune et du soleil* qu'il prétend avoir visité :

À peine quand je fus relevé, eus-je observé la plus large des quatre grandes rivières qui forment un lac en la bouchant, que l'esprit ou l'âme invisible des simples qui s'exhalent sur cette contrée me vint réjouir l'odorat ; et je connus que les cailloux n'y étaient ni durs ni raboteux, et qu'ils avaient soin de s'amollir quand on marchait dessus⁸⁶.

La description minutieuse est d'autant plus nécessaire que le lecteur ne peut pas connaître a priori un territoire qui n'existe nulle part ailleurs que dans l'imagination de son inventeur. Au contraire, un récit dont l'action se déroule en France ou en Egypte peut s'appuyer sur les connaissances, qu'elles soient scientifiquement avérées ou un amas de lieux communs, que l'on suppose au lecteur.

⁸⁴ La relation entre le texte et l'image est abordée plus loin dans ce mémoire :

⁸⁵ Danielle Dubois-Marcoïn, « François Place, ou l'exigence d'une œuvre », *La Revue des Livres pour Enfants*, n°254, septembre 2010, p. 99.

⁸⁶ Cyrano de Bergerac (Savinien de), *Histoire comique contenant les états et empires de la Lune*, Paris, éd. C. Delagrave, 1886, p. 42. Consulté sur Gallica : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k688517/f4.item>

L'intention malhonnête de tromper le lecteur accroît la nécessité de fournir une profusion de détails : les écrits du célèbre escroc écossais Gregor Mac Gregor (1786-1845) en sont une illustration spectaculaire. Il invente en effet un pays imaginaire, dénommé Poyais, qu'il situe quelque part en Amérique centrale, afin de lever des fonds (bien réels) pour en exploiter les richesses imaginaires puisqu'il s'en prétend le « cacique ». Pour donner corps à cette imposture géographique, il rédige une *Description de la côte des Moustiques et du Poyais*⁸⁷, où il écrit par exemple que « les rivières et les lagons sont très poissonneux », que « les forêts fourmillent de daims, de pécaris et de sangliers mexicains » et que « l'arbre à piments y rivalise avec les meilleures épices des Indes orientales »⁸⁸.

Les intentions de François Place dans ses descriptions sont différentes : le lecteur, du moins adulte ou adolescent, devine d'emblée qu'il s'agit d'espaces imaginaires. Néanmoins, toute l'ambition de son travail est d'accroître au maximum le réalisme de ses histoires. L'effet de réel ainsi obtenu vise à suspendre provisoirement l'incrédulité du lecteur⁸⁹ pour garantir son adhésion aux vingt-six textes de *l'Atlas*. Le titre même de l'ouvrage participe à cet effet, *Atlas des géographies d'Orbae*, en imitant les codes usuels des titres des ouvrages scientifiques rédigés au XIX^e siècle.

L'incipit de l'ouvrage, qui prend la forme d'un bref texte composé de trois paragraphes, possède un statut particulier dans l'ouvrage, puisqu'il sort du strict cadre alphabétique. C'est d'ailleurs le seul texte qui n'appartient pas à une des vingt-six lettres de l'alphabet. Il est écrit par un auteur anonyme, que l'on peut imaginer être un érudit fin connaisseur du travail des géographes d'Orbae, qui nous présente ces textes comme vrais, après avoir dressé les louanges du travail titanesque effectué par des générations de géographes passionnés.

Le court texte introductif pousse même le souci de réalisme jusqu'à expliquer le trajet parcouru par l'ouvrage pour arriver jusqu'à nos mains, une façon d'établir un lien logique avec le lecteur contemporain et le passé indéfini duquel proviennent ces différents récits : « L'un de ces atlas, franchissant les siècles, nous est parvenu sous la forme d'un étrange alphabet géographique »⁹⁰.

Prenons l'exemple d'un territoire dont l'étrangeté intrinsèque impose la description : le désert des Pierreux. L'auteur en raconte l'origine légendaire : jadis, un géant chuta et son corps se brisa en une

⁸⁷ Livre édité en 1822 à Edimbourg, par Thomas Strangeway, et numérisé par la New York Public Library sur <https://archive.org/details/sketchmosquitos00conggoog/page/n10/mode/2up?q=poyais>

⁸⁸ Extraits cités par Jules Grandin dans son article « Gregor MacGregor, cacique dans les prêts », *Les Echos*, le 6 août 2021.

⁸⁹ Pour reprendre une expression forgée par Samuel Taylor Coleridge dans sa *Biographia Literaria* en 1817 : « le but étant de puiser au fond de notre nature intime une humanité aussi bien qu'une vraisemblance que nous transférerions à ces créatures de l'imagination, de qualité suffisante pour frapper de suspension, ponctuellement et délibérément, l'incrédulité, ce qui est le propre de la foi poétique ». Samuel Taylor Coleridge (trad. Jacques Darras), « Autobiographie littéraire, chap. XIV », dans *La Ballade du vieux marin et autres textes*, Éditions Gallimard, coll. « NRF Poésie », 2013, p. 379.

⁹⁰ François Place, *Atlas des géographies d'Orbae*, Paris, Casterman/Gallimard, 2015, p. 7.

multitude de rochers. Pour justifier la part de la description dans ce récit d'une dizaine de pages, François Place nous fait partager l'errance d'un voyageur, Kosmas, qui découvre lui aussi pour la première fois ce pays.

Ce qui frappe d'abord, c'est son immensité : « le désert s'étendait à perte de vue »⁹¹. Les précisions climatiques ne manquent pas non plus : « Il faisait froid »⁹², la pluie est fréquente et le brouillard épais et durable⁹³. La grêle est aussi fréquente que redoutable, d'où la nécessité de porter de robustes chapeaux. L'addition des caractéristiques climatiques et géologiques font du désert des Pierreux un endroit dangereux : « ...lorsque les cailloux du désert luisant sous la pluie manquaient aux pattes des mulets pour mieux les rompre »⁹⁴.

François Place insiste beaucoup sur le relief caractéristique du désert, dont le nom même souligne la nature minérale : la lettre P et le néologisme « pierreux » renvoie au mot « pierre ». Ainsi les périphéries du désert sont composées de pierres rondes, tandis que le centre se compose de pics plus pentus : « les rochers se hérissèrent de pics, d'aiguilles et de dentelures en un inextricable chaos »⁹⁵. Le texte ne donne guère d'indications sur la végétation, eu égard à sa rareté. Les indications hydrographiques sont davantage présentes : Kosmas traverse ainsi « une contrée crevée de lacs et arrosée de sources tièdes ». Pas de grands fleuves ici, mais plutôt un relief de type karstique⁹⁶, où l'eau traverse la roche pour apparaître de-ci de-là. Lorsque le héros rencontre les Pierreux, il remarque que même la Lune « brille comme un caillou »⁹⁷. Le sous-sol est aussi brièvement décrit, car Kosmas atteint une montagne de grès (une précision lithologique) et pénètre des grottes⁹⁸ qui servent de lieux de stockage.

De cette description se dégage une double impression d'étrangeté et d'oppression : le héros, Kosmas, étouffe ainsi au début de son périple dans « cette espèce de blanche réclusion dans le néant »⁹⁹. Cette impression est renforcée par la maîtrise des éléments que semblent détenir les insaisissables habitants du désert : « certains prétendent qu'ils font descendre [le brouillard] à leur guise »¹⁰⁰. Un personnage rencontré par le héros, Lithandre, ancien officier de l'Empire adopté par les Pierreux, l'avertit à cet égard : « le désert est trop vaste et trop vide »¹⁰¹.

⁹¹ François Place, « P, le désert des Pierreux », *Atlas des géographies d'Orbae*, Paris, Casterman/Gallimard, 2015, p. 40.

⁹² *Ibid.*

⁹³ « Puis le brouillard tomba pendant plusieurs jours, ils bivouaquèrent et attendirent. » *Ibid.*, p. 44.

⁹⁴ *Ibid.*, p. 44.

⁹⁵ *Ibid.*, p. 47.

⁹⁶ Une structure géomorphologique résultant de l'érosion de toutes roches solubles par l'eau, principalement des calcaires.

⁹⁷ *Ibid.*, p. 48.

⁹⁸ Leur présence renforce d'ailleurs la nature possiblement karstique du territoire des Pierreux : un aspect parmi d'autres de la quête de vraisemblance géographique menée par François Place.

⁹⁹ *Ibid.*, p. 44.

¹⁰⁰ *Ibid.*, p. 44.

¹⁰¹ *Ibid.*, p. 49.

Conséquence habituelle d'un voyageur qui arpente un espace nouveau : la difficulté à se repérer dans un espace mal différencié¹⁰². L'auteur écrit ainsi, à travers les yeux de Kosmas, qu'il lui « fallut encore traverser bien d'autres lieux où seules variaient la forme et la couleur des roches »¹⁰³. Plus le héros passe de temps dans cet espace et plus il apprend à le connaître, percevant dès lors des différences qui lui échappaient au début de son séjour : « il en savourait les nuances cachées sous une apparente monotonie »¹⁰⁴.

Le terme de désert¹⁰⁵ est toutefois pertinent d'un point de vue géographique : bien que le pays des Pierreux soit dénué d'aridité, il n'en reste pas moins très faiblement peuplé, donc désertique. Or, Robert Ferras souligne dans *Les Mots de la Géographie* que le désert est un « objet géographique par excellence¹⁰⁶ » qui réunit des caractères relevant d'un milieu et d'une charge mythique. On retrouve dans la description de François Place toutes les caractéristiques habituelles prêtées au désert : pauvreté des habitants, rigueur de la vie, minéralité, silence, isolement et poids des contraintes. Le dénouement de l'histoire de Kosmas souligne d'ailleurs l'irréductible mystère des Pierreux, engagés dans une partie d'échecs séculaire contre un Empire soucieux d'en prendre le contrôle, une ambition dont on devine finalement toute la vanité. Tahar Ben Jelloun écrivait ainsi, comme en écho, que « le désert c'est d'abord une image, une demeure intérieure, un secret entouré d'un secret plus grand enfoui dans l'espace introuvable qu'aucun arpenteur ne saura tracer, un livre jamais écrit »¹⁰⁷.

François Place fait preuve d'une grande cohérence dans les descriptions qu'il rédige, ce qui n'est pas des plus évidents au vu de la complexité géographique des vingt-six pays qu'il invente dans *l'Atlas*. Le vocabulaire qu'il utilise n'échappe pas à cet effort. Pour décrire le désert des Pierreux il utilise, par exemple, souvent les termes de « roches », de « cailloux », de « dureté », de « lourdeur », de « solidité », de « coquilles » ou de « carapaces ». Même champ lexical pour les habitants : lents, solides, imperturbables, ils s'expriment avec un langage rocailleux et restent souvent « de marbre »¹⁰⁸ face aux péripéties qu'ils traversent.

¹⁰² Jean-François Staszak explique ainsi l'égarement structurellement prévisible du touriste occidental dans la vieille ville de Zanzibar, composée de rues à angles aigus et d'une myriade de mosquées difficilement différenciables pour un œil non familier. D'après Jean-François Staszak, « Zanzibar, Louxor, Detroit, Éaubonne. Au sujet de l'égarement et de ses vertus géographiques », dans Jean-Robert Pitte et André-Louis Sanguin (dir.), *Géographie et Liberté*, Mélanges offerts à Paul Claval, Paris, 1999.

¹⁰³ François Place, « P, le désert des Pierreux », *Atlas des géographies d'Orbae*, op. cit., p. 47.

¹⁰⁴ *Ibid.*, p. 52.

¹⁰⁵ L'auteur l'utilise à deux reprises dans son alphabet cartographique : le désert des Pierreux et le désert d'Ultima. D'autres espaces peuvent être eux aussi assimilés à des déserts, tels le pays des Frissons, désert glacé, ou le territoire des Zizotls, désert tropical.

¹⁰⁶ Roger Brunet, Robert Ferras et Hervé Théry (dir.), *Les Mots de la Géographie*, Paris, Redus-La Documentation Française, coll. Dynamiques du territoire, 1994, p. 152.

¹⁰⁷ Cité par Robert Ferras dans Roger Brunet, Robert Ferras et Hervé Théry (dir.), *Les Mots de la Géographie*, Paris, Redus-La Documentation Française, coll. Dynamiques du territoire, 1994, p. 152.

¹⁰⁸ François Place, « P, le désert des Pierreux », *Atlas des géographies d'Orbae*, op. cit., p. 53.

Volontairement, François Place imite, sans intention parodique, le style des géographes explorateurs des XVII^e ou XIX^e pour insérer son *Atlas* dans une continuité scientifique. Ce n'est pas un procédé nouveau sous sa plume, puisque tel était déjà le cas, par exemple, dans *Les Derniers Géants*. Voici par exemple une description d'un volcan sud-américain rédigé par Alexandre von Humboldt¹⁰⁹ en 1816, un personnage dont l'ambition scientifique et les errances audacieuses ont peut-être inspiré François Place :

Le Colopaxi est situé au sud-sud-est de la ville de Quito, à une distance de douze lieues, entre la montagne de Ruminavi, dont la crête, hérissée de petits rochers isolés, se prolonge comme un mur d'une hauteur énorme, et le Quelendana, qui entre dans la limite des neiges éternelles. [...] La forme du Cotopaxi est la plus belle et la plus régulière de toutes celles que présentent les cimes colossales des hautes Andes. C'est un cône parfait qui, revêtu d'une énorme couche de neige, brille d'un éclat éblouissant au coucher du soleil, et se détache d'une manière pittoresque de la voûte azurée du ciel. Cette enveloppe de neige dérobe à la vue de l'observateur jusqu'aux plus petites inégalités du sol : aucune pointe de rocher, aucune masse pierreuse ne perce à travers ces glaces éternelles, et n'interrompt la régularité de la figure du cône. [...] Plus le cône de ce volcan est d'une forme régulière, et plus on est frappé de trouver du côté du sud-ouest une petite masse de rocher à demi-cachée sous la neige, hérissée de pointes, et que les naturels appellent la Tête de l'Inca. L'origine de cette dénomination bizarre est très incertaine. [...] J'ai dessiné le Cotopaxi et la Tête de l'Inca, à l'ouest du volcan, à la métairie de la Sienea, sur la terrasse d'une belle maison de campagne appartenant à notre ami, le jeune marquis de Maenza, qui vient d'hériter de la grandesse et du titre de comte de Puñelrostro¹¹⁰.

Revenons à Orbae pour suivre l'expédition d'Hippolyte de Fontaride, parti photographier les ruines souterraines et mystérieuses du pays des Troglodytes (T). À son arrivée, « il jette un œil sur les falaises ajourées de hautes façades sculptées. Le site est grandiose. Il figure sur les cartes sous le nom assez lugubre de Porte des Fantômes. Tout au bout du défilé, on croise une vallée perpendiculaire qui forme avec lui une forme de T »¹¹¹. Autre exemple de mise en ordre des connaissances géographiques sur des contrées mal connues : les écrits du navigateur Zénon d'Ambrosie poussé par les vents vers le pays des Lotus (L). Il décrit le « lac des mille lotus » pour le compte de ses compatriotes enfermés dans leur pays natal :

¹⁰⁹ Naturaliste, géographe et explorateur allemand né en 1769 et mort en 1859. Scientifique brillant, curieux de tout, il observe, rédige, dessine, étudie, prélève mille et mille choses au cours de ses innombrables expéditions, notamment en Amérique. Écrivain prolifique, il rédige à la fin de sa vie un ouvrage intitulé *Cosmos*, afin de résumer toutes les connaissances de l'époque sur les phénomènes terrestres et célestes. Il est considéré, notamment en Allemagne, comme le père de la géographie moderne.

¹¹⁰ Alexandre von Humboldt, *Vues des Cordillères*, 1816, tome 1, pp. 138-150.

¹¹¹ François Place, *Atlas des géographies d'Orbae*, *op. cit.*, t. II, pp. 108-109.

Ce lac est vaste comme une mer intérieure et tient son nom des immensités de lotus qui fleurissent à sa surface. On y voit aussi de beaux jardins flottants entourés de liserons, portant des baies, des fruits, des fèves, des pois, des melons juteux et sucrés¹¹².

On retrouve dans ces textes une filiation qui n'est pas le fruit du hasard : goût de la description, souci de l'exactitude des observations, curiosité pour toutes les particularités d'un espace inconnu, langue à la fois scientifique et expressive... Dans les livres de Humboldt comme dans *l'Atlas des géographes d'Orbae*, lire c'est voir.

I.1.2. Une géographie sensible des paysages imaginaires d'Orbae

François Place ne se contente pas d'arides descriptions pour permettre au lecteur de s'immerger dans ces pays qu'il joue à inventer : ces espaces sont aussi décrits de façon sensible¹¹³, lorsqu'il indique la façon dont ils interagissent avec la vue, l'odorat, l'ouïe, le goût ou le toucher des personnages qui les arpentent. Cette géographie sensible fait d'ailleurs écho à l'intérêt manifesté depuis quelque temps par les géographes, et d'abord les anglo-saxons¹¹⁴, pour les émotions.

Si nous revenons vers le désert des Pierreux, que peut-on remarquer ? Le voyageur découvre d'abord cet espace à travers l'ennui¹¹⁵, véritable mort lente, qu'il suscite parmi les soldats de l'Empire chargés d'en garder la frontière : « des vauriens occupés à tuer le temps »¹¹⁶. L'officier qui les commande n'est pas dans un meilleur état psychologique : fébrile, bafouillant, sale et alcoolique, il peine à communiquer pour convaincre son invité de la nécessité de bâtir une muraille. Au fur et à mesure que Kosmas s'enfonce dans ces terres grisâtres, il se laisse lui aussi gagner par « l'âme du lieu¹¹⁷ » : il éprouve un « interminable ennui », car « les journées se succédaient, semblables entre elles ». Le temps, l'espace et les individus sont

¹¹² F. Place, « Le pays des Lotus (I) », *Atlas des géographes d'Orbae, op. cit.*, t. I, p. 177.

¹¹³ François Place, du reste, n'est pas le seul écrivain à penser qu'on connaît bien mieux un lieu par les effets qu'il produit sur nos sens que par une simple agrégation de données objectives. Jules Supervielle (*Dans la rue*) écrit ainsi : « Va, va, c'est par les yeux / Que l'on saisit la ville / Qu'on entend détalé les larges avenues / Et d'uchoter parfois, sérieusement doile / Une petite rue. »

¹¹⁴ Par exemple : Davidson J., Bondi L., Smith M., *Emotional geographies*, Aldershot: Ashgate, 2007. Les géographes francophones se sont à leur tour emparés de ce champ de recherche, ainsi que l'illustre l'article d'Anne Volvey, « Sur le terrain de l'émotion. Déconstruire la question émotionnelle en géographie pour reconstruire son horizon épistémologique », in *Carnets de Géographes*, numéro thématique : *Géographie des émotions*, n°9, P. Guinard et B. Tratnjek (éd.), 2016.

¹¹⁵ Plus loin, l'auteur évoque même des « attaques de mélancolie qui couchaient les hommes soudain ahuris de tristesse ». F. Place, *Atlas des géographies d'Orbae, op. cit.*, p. 44.

¹¹⁶ *Ibid.*, p. 40.

¹¹⁷ L'expression est discutable dans son acceptation géographique. Roger Brunet remarquait ainsi que l'âme est « volontiers prêtée aux lieux, et même aux objets inanimés, par des poètes soucieux d'exprimer leur moi, et qui attendent de ce prêt un remboursement largement proportionné ». Roger Brunet, Robert Ferras et Hervé Théry (dir.), *Les Mots de la Géographie*, Paris, Redus-La Documentation Française, coll. Dynamiques du territoire, 1994, p. 29.

ici fondus dans un ensemble indiscernable, lassant et monotone, qui interdit toute effet de nouveauté ou de surprise.

L'odorat de Kosmas est importuné par des effluves désagréables auxquels il n'est pas habitué : l'odeur propre au lieu, celles des tortues tout comme celles des autochtones. Ainsi, « certains matins une forte odeur incommode se faisait sentir alentour »¹¹⁸. Plus tard, Kosmas ressent une « odeur de fauve de reptile qui donnait envie de rendre gorge »¹¹⁹.

Les bruits que le héros entend dans ce désert sont eux aussi caractéristiques de la minéralité inquiétante des Pierreux. Lorsque les autochtones approchent de Kosmas, lentement, il entend « le bruit caractéristique des éboulis », ponctué de grattements et de crissements. Peu de bruits d'animaux ici, mais plutôt le souffle du vent¹²⁰ et les entrechoquements de la rocaïlle. Même la « langue bizarre »¹²¹ parlée par les habitants du désert, gutturale et discordante, évoque un roulement de cailloux. La scène où Kosmas assiste à une soirée et écoute les récits contés par les Pierreux souligne cette irréductible étrangeté sonore : confronté à « une litanie de mots chaotiques et discordants »¹²², il se résigne à ne rien comprendre. Progressivement, Kosmas se familiarise avec le désert et apprend à déchiffrer la langue, qu'il découvre à la fois « dure et liquide ». La géographie sonore de ce désert laisse peu de place à la douceur et à l'harmonie : hurlements, crissements, grincements¹²³

Le toucher est moins sollicité dans les descriptions de François Place, mais certains passages y font néanmoins allusion. La dureté de la roche et de la vie dans ce pays fait écho à celle de la nourriture que doit manger Kosmas (des morceaux de fromage sec portés en collier autour du cou). Voilà qui explique les « dents cassées » et le « pain dur qui n'a jamais été frais »¹²⁴. Kosmas éprouve aussi la rugosité des tortues, des rochers ou de l'herbe qui pousse dans cette contrée. À l'inverse, les moments de calme et de repos sont associés à la mollesse, qui renvoie à la chaleur et à l'alanguissement : il ramollit, par exemple, le fromage dans l'eau tiède pour parvenir à le mastiquer ou se baigne dans des sources d'eau tiède¹²⁵.

Quant à sa vue, elle est entravée par les nappes de brouillard, égarée par l'immensité d'un horizon qui se dérobe sans cesse et lassée de la grisaille perpétuelle des rochers qu'il faut traverser. Pour parvenir à repérer des éléments intéressants, il doit faire un effort visuel pénible et utiliser une position en hauteur : « Kosmas se hissa sur un rocher, scruta l'horizon : rien, à moins que, là-bas, ce flottement imprécis... Il

¹¹⁸ F. Place, *Atlas des géographies d'Orbae*, op. cit., p. 44.

¹¹⁹ *Ibid.*, p. 45.

¹²⁰ Tel « le vent hurlant jour et nuit qui vous faisait regretter de n'être pas né avec une carapace ». *Ibid.*, p. 44.

¹²¹ *Ibid.*, p. 45.

¹²² *Ibid.*, p. 51.

¹²³ Par exemple : « Les portes s'ouvrirent en grinçant sur une cour noircie par les feux de camp ». *Ibid.*, p. 40.

¹²⁴ *Ibid.*, p. 44.

¹²⁵ *Ibid.*, p. 47.

plissa les yeux, oui, se dit-il, comme si les pierres du désert au loin s'étaient mises à bouger »¹²⁶. Orbae est toutefois aussi un monde à voir, dans le sens où la langue de François Place est très visuelle. Les couleurs évoquées dans la description du désert des Pierreux sont très monochromes. Elles balancent entre le noir, le blanc et le gris : le blanc du brouillard ou de la tortue géante qui ramène Kosmas aux portes de l'Empire, le noir de l'obscurité ou des carapaces noircis par les flammes, le gris des pierres et des habits portés par les habitants... Pas de vert, de bleu, de rouge ou de jaune ici : les couleurs comme la biodiversité animale et végétale sont absentes de ce paysage¹²⁷.

Cette géographie sensible du pays des Pierreux accroît la dimension lyrique du texte, qui exprime des émotions personnelles intenses, bien que le texte ne soit pas rédigé à la première personne du singulier¹²⁸. On y retrouve les différentes marques du registre lyrique habituel : une ponctuation expressive (fréquence des points d'exclamation et d'interrogation¹²⁹), des adverbes d'intensité¹³⁰, le champ lexical des émotions et de sentiments¹³¹, les apostrophes et l'emploi de figures de style comme les comparaisons¹³² ou les métaphores¹³³. Ce lyrisme permet au texte d'échapper à la froide sécheresse des textes descriptifs des ouvrages géographiques scientifiques des Temps Modernes auquel le texte s'apparente dans la forme et dans l'ambition initiale. Il accentue en parallèle l'effet de réel recherché par François Place, facilitant l'immersion du lecteur dans un pays qui donne l'impression d'exister quelque part, ou du moins d'avoir existé _ une bribe de réel, la réminiscence brumeuse d'un monde qui fut. Si tant de personnages ont

¹²⁶ F. Place, *Atlas des géographies d'Orbae, op. cit.*, t. II, p. 45.

¹²⁷ Les illustrations que François Place réalise pour ce pays utilisent elles aussi, logiquement, une large palette de gris. Voir, par exemple, l'annexe 53.

¹²⁸ Certains textes de *l'Atlas des géographies d'Orbae* sont cependant écrits à la 1^{ère} personne du singulier, ainsi le pays des Frissons (F), dans lequel le jeune Nangajüik nous narre son histoire. Mais ils sont nettement minoritaires dans l'ensemble du livre.

¹²⁹ « Mais que dire, à part la date qui seule changeait, sur cette espèce de blanche réduction dans le néant ? », *ibid.*, p. 44.

¹³⁰ Par exemple : « le retour au pays si proche excitait grandement Kosmas », *ibid.*, p. 52.

¹³¹ « Cependant, la peur le gagnant peu à peu... » *ibid.*, p. 45. « Kosmas en eut les larmes aux yeux », *ibid.*, p. 48.

Ou encore : « Kosmas ne décollerait pas », *ibid.*, p. 44.

¹³² « On eût dit des animaux de pierre poussés par un vent préhistorique », *ibid.*, p. 45. Ou, plus loin : « leur regard, froid et poli comme un galet miroitant sous les eaux », *ibid.*, p. 47.

¹³³ Par exemple, Kosmas transporte « des livres, protégés dans leur carapace de pierre » (*ibid.*, p. 52) confiés par Lithandre. Les livres deviennent ici des tortues, car les gourdes sculptées dans de la pierre tendre qui les abrite s'apparentent à l'exosquelette des reptiles dans l'œil de l'auteur.

ressenti dans leur chair et leur âme les effets de ces étranges pays (le froid¹³⁴, la peur¹³⁵, le ravissement¹³⁶, l'incompréhension¹³⁷, le vertige¹³⁸ ou l'apaisement¹³⁹), c'est qu'ils existent dans un certain sens.

I.1.3. Des descriptions différenciées des 26 pays d'Orbae

Les techniques descriptives mises en œuvre par François Place pour donner à voir au lecteur les pays qu'il invente ne sont pas immuables, bien au contraire. Il est soucieux de différencier le plus finement possible les vingt-six pays dans lesquels se déroulent les histoires d'Orbae.

Tandis que le chapitre P (le désert des Pierreux) évoqué précédemment laisse la part belle au relief dans les descriptions successives, le chapitre S donne aux lecteurs beaucoup plus d'informations sur la végétation, et aucune sur le relief cette fois-ci. Le héros, Opiok, traverse cette île, immense jungle impénétrable :

Car l'île toute entière était un seul arbre, lui-même envahi par des milliers d'autres arbres, colonisé par une infinité de plantes poussant en tous sens, jardins aériens qui servaient de gîte à d'innombrables créatures, masses de fougères et de palmes, rideaux de mousses chevelus et de laines tentaculaires, corbeilles de floraisons éclatantes, piège de caresses vénéneuses, de griffes et d'épines, grim pant, jaillissant, croulant et dégringolant de son immensité inconcevable¹⁴⁰.

La richesse du vocabulaire, la précision des adjectifs et la quantité de termes végétaux utilisés permettent au lecteur de visualiser le parcours du jeune Opiok, dans un paysage luxuriant, un véritable désert vert. La syntaxe de cette phrase, caractérisée par ses oppositions nombreuses, mime la profusion végétale.

¹³⁴ Ainsi Nangajik et sa tribu qui bâtissent dans la hâte une « Chambre de Sommeil » destinée à survivre au froid glacial de la Longue Nuit (arctique ?) qui mord leur chair dès la fin de l'été : « le pays des Frissons (F) », dans *L'Atlas des Géographes d'Orbae*, *op. cit.*, t. I, pp. 76-91.

¹³⁵ Un exemple d'une terreur absolue partagée collectivement se trouve dans le récit de l'île de Quinootka, lorsqu'une horde de cannibales émerge de la forêt pour assaillir l'équipage d'un navire égaré, l'Albatros : même les marins les plus courageux « tressaillaient comme des petits enfants ». D'après « l'île de Quinootka (Q) », dans *L'Atlas des Géographes d'Orbae*, *op. cit.*, t. II, p. 67.

¹³⁶ L'émerveillement de Ziyara lorsqu'elle découvre le golfe de Candaâ pour la 1^{ère} fois est exprimée avec une grande richesse d'émotions et de détails. « Impatiente de voir de ses yeux tant de merveilles [...] Elle voulait tout voir, les crapauds rieurs de Baïlabaïkal, les étranges fruits appelés marmites de singe, la tarende de Médamothi et les moines siffleurs des îles Tohu ». D'après « le golfe de Candaâ (C) », dans *L'Atlas des Géographes d'Orbae*, *op. cit.*, t. I, p. 43.

¹³⁷ Le récit de la course que se livrent de puissantes machines affrêtées par douze nations concurrentes dans le désert d'Ultima en constitue un exemple frappant. En dépit de toute leur science, les pilotes, tels Onésime Tiepolo, sont incapables de comprendre l'origine des redoutables tempêtes qui mettent en échec leurs tentatives successives. Ils sont loin de penser qu'il s'agit du fruit de la volonté de protection des sorciers d'Ultima, qui utilisent le souffle du vent enfermé dans des gourdes. L'incompréhension est d'ailleurs mutuelle, car les autochtones voient dans ces locomotives d'énormes insectes qu'il faut neutraliser, sans imaginer le moins du monde qu'ils puissent par là-même mettre en danger des vies humaines. D'après « Le désert d'Ultima (U) », dans *L'Atlas des Géographes d'Orbae*, *op. cit.*, t. II, pp. 120-131.

¹³⁸ Par exemple, le vertige que ressentent les « faces-bleues » qui doivent affronter les hauteurs de la Cité du Vertige pour y rencontrer les maçons-volants : « La cité du Vertige (V) », dans *L'Atlas des Géographes d'Orbae*, *op. cit.*, t. II, pp. 132-151.

¹³⁹ Tel Ortélius, qui trouve enfin la paix au contact des Zizotls : « Toute cette quête était bien vaine. Pourquoi ne se contentait-il pas de vivre ? ». « Le pays des Zizotls (Z) », dans *L'Atlas des Géographes d'Orbae*, *op. cit.*, t. II, p. 205.

¹⁴⁰ *Ibid.*, p. 96.

Chaque pays d'Orbae est décrit en fonction de ses particularités. À la minéralité des Pierreux et à la végétalité de Selva, on peut opposer la sonorité du désert des Tambours : comme l'indique son nom, la description qu'en fait François Place utilise abondamment le champ lexical du son. Le héros, le vieux Tolkalk, se déplace au sein d'une caravane engourdie « par la sinistre rumeur des tambours des Montagnes de fer. Leur grondement sourd résonnait à travers la plaine sablonneuse »¹⁴¹. Lorsque vient le soir, il entend « les nomades chuchotaient entre deux gorgées de thé, houspillant les esclaves chargés de monter les tentes »¹⁴². Au matin, il repart pendant que les montures, des oiseaux géants, « s'ébrouent dans de grands froissements de plumes courroucés »¹⁴³. Arrivé au bout de son voyage, on entend « le vacarme des tambours [des nomades] et [celui] d'une multitude de cornes et de trompes »¹⁴⁴. Tolkalk prend alors la parole, demandant justement « une oreille attentive », puisque les « dieux [lui] ont parlé cette nuit », et s'exprime en dépit d'un « formidable tumulte d'invectives et de réprobations », accompagné d'un « grand cliquetis de métal »¹⁴⁵ lorsque jaillissent les épées. Tolkalk parvient malgré tout à atteindre la grotte où somnole l'armée enterrée : il y perçoit le « hennissement des montures, la clameur des ordres et des cris de ralliements hurlés sous la voûte ». Sorti victorieux de l'épreuve, il sort de la grotte tandis que le « crépitement des gouttes qui frappait la terre en cadence s'amplifia, redoubla, tripla d'intensité jusqu'à devenir une formidable rumeur bondissant de ravin en ravin »¹⁴⁶. Alors, « les hommes se mirent à danser en poussant des cris de joie pour fêter le retour de la pluie »¹⁴⁷. On le voit, c'est un véritable paysage sonore¹⁴⁸ que François Place déploie sous les yeux du lecteur pour lui faire connaître ce pays, utilisant ainsi des procédés bien différents de ceux utilisés pour le désert des Pierreux.

À l'inverse, certains pays sont très peu décrits dans *l'Atlas* de François Place, parce que le territoire ne joue qu'un rôle accessoire dans le déroulement de l'histoire. Tel est, par exemple, le cas du désert d'Ultima, dans lequel le texte s'attarde avant tout sur la description des énormes machines à vapeur lancés dans une course trépidante pour revendiquer cette terre récemment découverte pour le compte de la nation qui les finance. Peu d'informations nous sont données sur ce pays, hormis son immensité monotone :

¹⁴¹ *Ibid.*, t. II, p. 52.

¹⁴² *Ibid.*, t. II, p. 55.

¹⁴³ *Ibid.*, t. II, p. 57.

¹⁴⁴ *Ibid.*

¹⁴⁵ *Ibid.*, t. II, p. 58.

¹⁴⁶ *Ibid.*, t. II, p. 61.

¹⁴⁷ *Ibid.*

¹⁴⁸ Le canadien R. Murray Schafer forge ce concept en 1977 dans un livre intitulé *The Tuning of the World*, afin de désigner notre environnement acoustique, la gamme incessante de sons au milieu desquels nous vivons. Certains géographes, comme Violaine Jolivet, poursuivent cette réflexion en réalisant une carte interactive de Miami à partir de la récolte d'échantillons sonores : Violaine Jolivet, « Miami ville sonore », Carte à la une de *Géocoïnfluences*, juin 2015.

Le désert central, immense cuvette de sable orientée du nord vers le sud, avait la particularité, outre son élévation située au-dessous du niveau de la mer, d'offrir à perte de vue un sol d'une platitude, d'une densité et d'une régularité quasi-parfaites¹⁴⁹.

Le texte abonde, par contre, en données précises sur l'aspect externe et interne des machines, avec leur « coques de métal », « la gueule rouge des fourneaux réclamant leur pelletées », « le sifflement aigu de la vapeur », « la lumière des phares » : un « monde de métal et de fonte »¹⁵⁰ étranger à la géographie d'Ultima. Le texte est presque plus précis pour décrire la géographie future de ce pays, lorsque les nouveaux conquérants en seront devenus les maîtres et possesseurs : le pilote Onésime aperçoit déjà « des ports, et des mines, et des villes, et des ponts audacieux sur les rivières, et tout cela aux couleurs de son pays »¹⁵¹.

Signe de l'ampleur dissimulée du travail préalable effectué par François Place pour donner corps à ces espaces : la cohérence géographique d'Orbae, notamment lorsqu'un personnage issu d'un pays précis évoque un autre pays dans le récit. Il s'agit souvent d'un aspect délicat de toute histoire qui se déroule dans un monde imaginaire complexe, c'est-à-dire qui ne se constitue pas d'un seul pays de dimensions réduites et qui met en jeu une multitude de contraintes spatiales. Par exemple, une des critiques adressées à l'adaptation télévisuelle (*Game of Thrones*¹⁵²) du cycle romanesque de Georges R. Martin intitulée *Le Trône de Fer*, est son invraisemblance géographique. L'auteur a mis un soin particulier pour décrire les caractéristiques du Royaume des Sept-Couronnes dans lequel se déroule l'essentiel des événements des romans, et plus largement les deux continents fictifs de Westeros et d'Essos. Or, les derniers épisodes de la série montrent des personnages qui multiplient les allers-retours entre ces deux continents, afin d'accélérer le rythme de l'histoire, ce qui est incompatible avec l'immensité des distances à franchir telles qu'elles sont indiquées par l'auteur dans les romans à plusieurs reprises¹⁵³.

Un exemple parmi d'autres de ce souci de cohérence géographique : les girafes des montagnes de Nilandâr. Le lecteur les rencontre à l'occasion d'une procession organisée par le roi de cette contrée : « Ces créatures étaient d'une taille extraordinaire et leurs cous démesurés portaient, comme au bout d'une

¹⁴⁹ F. Place, *Atlas des Géographes d'Orbae, op. cit.*, t. II, p. 125.

¹⁵⁰ *Ibid.*, p. 126.

¹⁵¹ *Ibid.*, p. 128.

¹⁵² Série télévisée américaine de fantasy créée par David Benioff et D. B. Weiss, diffusée en version originale entre le 17 avril 2011 et le 19 mai 2019 sur HBO.

¹⁵³ Par exemple, dans l'épisode 5 de la saison 7, Davos et Tyrion vont de Peyredragon à Port-Réal (900 km aller-retour environ) dans une barque, récupèrent Gendry, puis reviennent de Port-Réal à Peyredragon via le même esquif, tandis que Gendry quitte finalement Peyredragon pour Fort-Levant (soit environ 3000 km). Cette invraisemblance géographique, sans doute volontaire, résulte de la contrainte scénaristique entraînée par l'imminence de la fin de la série et par l'accélération des épisodes qui dépassent le cycle romanesque lui-même, d'ailleurs inachevé à ce jour. L'auteur avertit pourtant ses lecteurs à l'occasion d'une interview : « J'ai souhaité rester vague sur de telles choses. Cela évite d'avoir des fans obsédés par des règles, qui voudraient mesurer des distances sur la carte et pouvoir dire qu'il est impossible que Ned puisse aller d'un lieu X à un lieu Y dans le temps indiqué. Toutefois, si vous voulez vraiment savoir, vous pouvez calculer vous-même les distances. Le mur fait cent lieues de long. Une lieue fait trois miles. Vous pouvez partir de là. Mais si vous observez des erreurs dans les temps de trajet, gardez-les secrètes ».

tige flexible, le triangle plein d'esprit d'une tête délicate aux grands yeux de velours »¹⁵⁴. Or, on retrouve ces mêmes animaux dans une autre histoire : celle de Ziyara, la grande navigatrice venue du golfe de Candaâ. Elle rencontre les mêmes animaux au détour d'une rue, lors de son arrivée dans ce vaste port, s'extasiant devant « les girafes laineuses de Candaâ »¹⁵⁵. Durant la même journée, elle aperçoit aussi « une haute volière [où] bondissait un tigre de Selva »¹⁵⁶. La référence est difficile à comprendre (une volière pour un félin ?), à moins d'avoir lu l'histoire de l'île de Selva, dans laquelle de jeunes hommes vont défier un tigre-volant¹⁵⁷ afin de récolter le maximum de blessures, en évitant celle qui leur sera fatale.

Mais les deux espaces qui traversent une grande partie des histoires de François Place sont l'île circulaire d'Orbae (le O de l'alphabet géographique) ainsi que les îles Indigo (le I). La réutilisation du même espace dans des histoires différentes et à travers des points de vue très variés impose une rigueur géographique stricte en amont de la rédaction. Voici, par exemple, le paysage des îles Indigo tel qu'Anatole Brazadîm le décrit au voyageur Cornélius :

Les îles Indigo sont un véritable paradis. L'air y a la fraîche suavité d'une belle matinée de mai. Sur l'île Grande, les arbres sont majestueux, les plantes et les fleurs les plus rares poussent à profusion et font de chaque journée un rêve parfumé. [...] Des ruisseaux d'eau claire partout dévalent les pentes ombragées et sous les rochers éclaboussés de soleil viennent se baigner de jeunes filles au rire de cristal...¹⁵⁸

Dans un autre chapitre de *l'Atlas des géographes d'Orbae*, Ortélius parvient à son tour à atteindre le centre de l'île d'Orbae qui abrite les îles Indigo. Installé à bord d'une machine volante, il obtient une vue d'ensemble du pays qu'il découvre :

Montagnes, roches, ravins et failles, collines, résille des cours d'eau, pastille des lacs, moutonnement noir des forêts, draperies des roches cramoisies rougissant au soleil, miroir des marais constellés d'oiseaux, roseaux parcourus de frissons, pelage soyeux des prairies, hardes de mammifères galopant à perdre haleine, mues par le même souffle d'alerte et de désir. Tout ce qu'il avait rêvé de plus beau en contemplant les cartes défilait sous ses yeux¹⁵⁹.

Deux époques, deux personnages et deux points de vue différents, mais c'est bien du même paysage dont il s'agit. La cohérence géographique dépasse même le cadre du seul *Atlas des géographes d'Orbae*, puisque François Place décrit à nouveau les mêmes lieux dans *Le Secret d'Orbae*, un roman double qui raconte les

¹⁵⁴ D'après « Les deux royaumes de Nilandâr (N) », dans F. Place, *Atlas des Géographes d'Orbae, op. cit.*, t. II, p. 12.

¹⁵⁵ *Ibid.*, p. 43.

¹⁵⁶ *Ibid.*

¹⁵⁷ Plutôt planant en fait, car il utilise pour bondir de branche en branche sa « large membrane écartée ». D'après F. Place, *Atlas des Géographes d'Orbae, op. cit.*, t. II, p. 98.

¹⁵⁸ *Ibid.*, t. I, p. 135.

¹⁵⁹ *Ibid.*, t. II, p. 200.

périples de Cornélius et de Ziyara, deux personnages déjà évoqués dans le premier livre. L'auteur décrit, par exemple, dans « le pays des Zizotls »¹⁶⁰ une étrange montagne bleue, volcan éteint inaccessible qui achève le Z de l'alphabet géographique d'Orbae et en constitue le point ultime du I des îles Indigo : « Un Indien s'approcha de lui, le prit par l'épaule, et lui indiqua au loin, si loin qu'on ne le devinait qu'à peine, bleu sur le bleu du ciel, le cône d'un volcan, la montagne éteinte des îles Indigo »¹⁶¹.

Dans *Le voyage de Ziyara*, l'héroïne éponyme écoute Cornélius, son compagnon, lui résumer ce qu'il connaît de ce lieu :

La plus longue de ces deux îles est tournée vers la seconde comme la barre d'un i vers le point qui est au-dessus, et ce point, c'est un volcan éteint. Ce volcan est toujours bleu, d'un bleu magnifique comme une condensation plus vive du bleu du ciel, ce bleu qu'on appelle le bleu des lointains¹⁶².

Dans l'autre roman qui constitue le diptyque du *Secret d'Orbae*, *Le voyage de Cornélius*, l'incipit décrit la découverte d'un tableau envoûtant¹⁶³ qui représente ladite montagne, dans des termes similaires :

C'est cette montagne bleue, là, qui m'intrigue. Le bleu de cette montagne attire le regard [...] – C'est le bleu des lointains. [...] – Voilà les îles Indigo. Ce sont des îles de terre ferme. Vous voyez l'île Longue, ici, et, juste au-dessus, ce gros point bleu au-dessus de la barre du i qui représente la montagne bleue qui vous attire. C'est un volcan, une montagne cracheuse de feu si vous préférez, mais éteinte. Les deux terres n'émergent pas au-dessus de la mer, elles s'élèvent sur une immense plaine herbeuse¹⁶⁴.

Même couleur, même forme, même localisation : les descriptions d'Orbae s'articulent et se complètent les unes aux autres, à travers les chapitres et les ouvrages, afin de constituer un panorama à la fois harmonieux et crédible sur le plan géographique.

Dans quelle mesure la façon dont François Place décrit son monde imaginaire se démarque-t-elle des autres auteurs engagés dans semblable ambition ? Je n'évoque pas, pour l'heure, le dialogue entre textes et images, lié à la double identité de l'auteur, autant écrivain qu'illustrateur, bien que le pinceau ait précédé la plume dans la genèse de son œuvre, qui le singularise au sein de la communauté des inventeurs de mondes de papier¹⁶⁵. Il me semble que la richesse de son verbe, associé au classicisme de son style

¹⁶⁰ F. Place, *Atlas des géographes d'Orbae*, op. cit., t. II, pp. 194-207.

¹⁶¹ *Ibid.*, p. 205.

¹⁶² F. Place, *Le Secret d'Orbae : le voyage de Ziyara*, Paris, Casterman, 2011, pp. 62-63.

¹⁶³ Voir en annexe 3 la reproduction du tableau par François Place.

¹⁶⁴ F. Place, *Le Secret d'Orbae : le voyage de Cornélius*, Paris, Casterman, 2011, pp. 8-9.

¹⁶⁵ François Place ne constitue pas une exception absolue toutefois. J. R. R. Tolkien était un illustrateur talentueux et prolifique, capable de réaliser des dessins humoristiques (*Lettres du Père Noël*) autant que de vastes fresques architecturales (Gondolin, Taniquetil...). D'autres auteurs, comme Mervin Peake, utilisent aussi l'illustration pour partager leur vision du monde qu'ils

d'écriture et la grande sensibilité de ces passages, donnent une couleur unique au monde d'Orbae. Métaphores et comparaisons se multiplient, tandis que les couleurs, les bruits, les odeurs jaillissent du texte dans une luxuriance qui donnent presque vie à ces paysages. François Place pousse le souci du réalisme jusqu'à donner une grande richesse de détails sur le mode de vie des animaux qui peuplent ces pays, aux particularités climatiques ou aux formes de vie végétales. Mélange d'encyclopédisme et de poésie, son texte, par son onirisme répété, nous rappelle que ce monde n'existe pas, tandis que son souci de réalisme nous murmure qu'il pourrait pourtant être réel.

I.2. Nommer un monde imaginaire : une toponymie à la fois signifiante et poétique des lieux d'Orbae

La dénomination des lieux n'est pas que le fruit du hasard : elle est source de sens, résulte d'enjeux de pouvoir, révèle des conflits et éclaire quelquefois une longue sédimentation historique. Georges Matoré écrit dans *L'Espace humain*¹⁶⁶ que « la dénomination [d'un lieu] n'est jamais arbitraire : elle cristallise toutes sortes de virtualités, condense et ordonne mille sentiments contradictoires et inconscients qui trouvent en elle un exutoire ». Dans un monde imaginaire comme dans le monde réel, l'invention des noms de lieux explique le rapport des hommes à l'espace qu'ils habitent, qu'ils traversent ou qu'ils découvrent. La différence, bien sûr, c'est que dans le cas d'Orbae François Place est le seul acteur de cette nomenclature, démiurge monopolique d'un monde innommé.

Nommer les lieux est un usage qui répond à une double fonction. D'abord pratique car un toponyme permet de localiser les lieux, et donc faciliter le repérage et l'orientation des individus. Mais aussi symbolique : consigner et fixer dans une mémoire collective ce qui doit être retenu par la société qui contrôle le territoire. Car, comme l'écrit Roland Pourtier : « le mot colle à l'espace tout comme au corps un vêtement longtemps porté »¹⁶⁷.

Dans un ouvrage récent, *La 2 CV, la nuit*¹⁶⁸, François Place raconte les souvenirs d'enfance estivaux d'un petit banlieusard parisien en Corrèze. Il écrit : « J'ai vu défiler, au bout du museau plongeant de la 2 CV ; la Corrèze – le pays vert –, à peu près à toutes les saisons [...] Au bout du chemin, après le granulat du bitume, un hameau, un village. Le Mons, Bonnefond, Couderc, Razel, Pradines, Mourieras, L'Echameil. Je n'avais pour tous ces noms aucun repère, aucune cartographie mentale »¹⁶⁹. Dans son esprit, comme

inventent. On peut d'ailleurs se demander si les auteurs-illustrateurs construisent des mondes structurellement différents, sur un plan littéraire et géographique, des seuls auteurs, ou bien s'il ne s'agit que d'une distinction secondaire.

¹⁶⁶ G. Matoré, *L'espace humain : L'expression de l'espace dans la vie, la pensée et l'art contemporains*, Paris, La Colombe, 1962.

¹⁶⁷ R. Pourtier, « Nommer l'espace », *Espace géographique*, tome 12, n°4, 1983. p. 293.

¹⁶⁸ F. Place, *La 2 CV, la nuit*, Paris, les éditions du Sonneur, collection « Ce que la vie signifie pour moi », 2017.

¹⁶⁹ *Ibid.*, p. 52.

dans celui de nombreuses personnes, la toponymie précède la cartographie : il connaît les noms de lieux bien avant de savoir les situer dans l'espace. Nommer un endroit, c'est, déjà, le connaître et se l'approprier.

I.2.1. L'invention des noms de lieux

La toponymie d'Orbae est très vaste, sans atteindre bien sûr le même volume que le monde réel : on y trouve à la fois des éléments géographie physique, noms de montagnes, de fleuves, de déserts, de plaines ou d'îles, et de géographie humaine : villes, pays, monuments, etc. Intéressons-nous d'abord au premier domaine toponymique évoqué.

Le lecteur rencontre dans *L'Atlas des géographes d'Orbae* une multitude d'oronymes (reliefs nommés) : les Monts de Lune, les Montagnes de la Mandragore, la montagne d'Esmeralda, les monts de Jade, les monts Hougürs, les monts de Camphre... À une échelle plus fine, le lecteur rencontre d'autres lieux au sein de ces vastes ensembles, comme le défilé des Sables Blancs ou le col des Cinq Grimaces (pays de Jade). Les grandes formations végétales sont identifiables par des noms, telle la forêt des Pins Rouges, la forêt des Mille Pinceaux, situées dans le même pays, la forêt Écarlate dans le pays des Amazones ou la Grand-Mère Forêt située aux pieds de la montagne d'Esmeralda.

François Place invente aussi maints hydronymes, ainsi le fleuve Blanc, le fleuve Wallawa, dont le cours coule dans un sens le jour et dans un autre la nuit, la Rivière Rouge, ou bien les Fleuves de Brume, étrange cours d'eau qui ne transporte que de l'eau vaporisée. Si les cours d'eau abondent dans cette nomenclature, les nappes d'eau ne manquent pas non plus, comme en témoignent le lac des Mille Lotus ou celui des Âmes Troublées (pays de Jade) ainsi que les deux lacs jumeaux de Bailabaïkal.

Les îles parsèment la surface du monde d'Orbae, et leur importance dans les histoires est souvent supérieure à la proportion des terres émergées qu'elles représentent. Certaines sont assez grandes pour constituer un chapitre entier de l'Atlas, telles l'île d'Orbae, l'île des Géants, l'île de Quinootka, l'île de Selva ou les îles Indigo¹⁷⁰. D'autres sont de taille et d'importance plus réduite, et sont plus brièvement évoquées, comme l'île aux Baleines qui abrite la tribu natale de Nohik dans le pays des Yaléoutes (Y).

Étrangement, le monde d'Orbae ne mentionne guère de noms de mers ou d'océans. Pourtant, les navigateurs sont nombreux (Zénon d'Ambroisie, le capitaine Bradbock, Nohyk le Yaléoute, Ziyara, Grand Amiral de la flotte de Candaâ...) et le texte de François Place abonde en récits de traversée. Les toponymes maritimes sont rares : on repère la lagune des Trois Parfums, dans le pays de Jade, ainsi que la mer d'Opale et la mer de la Sérénité... Mais c'est bien peu, au regard de la richesse des toponymes

¹⁷⁰ Ces dernières constituant par ailleurs une particularité géographique et toponymique, puisqu'il s'agit d'îles de terre ferme, situées à l'intérieur d'une île circulaire bien plus vaste.

terrestres. Est-ce oubli ou désintérêt de la part de l'auteur ? La plupart des habitants d'Orbae tournent le dos à la mer, et renoncent à lui donner un nom. Par exemple, les habitants de l'Empire de Cinq Cités évoquent « le grand lac salé qui, dit-on, borde [leur] monde »¹⁷¹, mais ne nomment pas cet océan. De plus, l'univers d'Orbae est bien moins maritime que le nôtre, comme en témoigne le planisphère¹⁷² dessiné par François Place à la fin de l'ouvrage pour localiser les vingt-six pays : alors que sur la Terre les océans couvrent 71% de la surface, la proportion est très nettement inversée à Orbae. Enfin, ce qui intéresse avant tout François Place c'est la richesse scénaristique que lui offre la diversité géographique des pays d'Orbae : forêt, montagnes, villes ou rivières sont plus utiles à la progression des histoires que les étendues d'eau salée. La toponymie d'Orbae obéit d'abord à un impératif narratif avant toute ambition purement encyclopédique.

Du pont de vue de la géographie humaine, les toponymes sont aussi très variés, à commencer par les noms des différents pays. François Place s'est imposé une contrainte à cet égard : la 1^{ère} lettre de chaque nom doit correspondre au positionnement du pays dans l'alphabet géographique qui constitue l'ouvrage. Ainsi le royaume de Nilandâr correspond à la lettre N, le pays des Yaléoutes à la lettre Y et l'île des Géants à la lettre G. Les personnages, pas même les géographes, ne remarquent jamais cette correspondance : le créateur du monde les laisse dans l'ignorance de cette particularité qui constitue au contraire une évidence pour le lecteur, renforcée par l'ordre alphabétique de succession des chapitres, du A des Amazones au Z des Zizotls.

Le phénomène urbain est répandu à toute l'échelle de ce monde : on peut donc rencontrer la cité du Vertige, la ville de Bitilsa, capitale de la province située à l'orée des montagnes de la Mandragore, ainsi que la ville de Lang Luane, sur les rivages du pays des Lotus. La géographie intérieure des villes, c'est-à-dire les différents éléments topographiques qu'elles abritent, suscite également quelques toponymes. La ville d'Orbae, capitale et unique ville de l'île circulaire, abrite, par exemple, la place des Terres Intérieures, à laquelle on accède via la porte des Aveugles, ainsi que le quai des Cinq Curiosités, situé à proximité du palais de l'Observatoire, où se trouve la grande salle de la Cartographie... Certains villages, mais pas tous, ont aussi un nom, comme celui de Kookalua, où vit le jeune Kadelik, dans le pays de Korakâr. De taille plus réduite, certains bâtiments reçoivent un nom, comme la ferme des Murison, dans le pays natal (innommé) de John MacSelkirk, l'auberge du Moineau Intrépide¹⁷³ au pays des Troglodytes ou l'auberge « Aux îles Indigo », où échoue Cornélius le marchand des basses terres. Toutefois, lorsqu'un bâtiment est

¹⁷¹ F. Place, *Atlas des géographes d'Orbae*, op. cit., t. I, p. 73.

¹⁷² Voir l'annexe 31, où cette surreprésentation terrestre est très visible, bien que l'océan Pacifique ne soit pas représenté.

¹⁷³ Cité dans F. Place, *Le Secret d'Orbae : le voyage de Cornélius*, Paris, Casterman, 2011, p. 88.

nommé c'est généralement à cause de sa proximité avec le pouvoir politique : le Palais des Assis (dans la cité du Vertige), par exemple.

Beaucoup d'infrastructures de transport sont à leur tour nommées, à commencer par les ponts. Huan, le héros du chapitre consacré au pays des Xing-Li franchit ainsi le pont des Pluies-tambour, tandis que le doge s'installe lui sur le Vieux Pont pour observer le mascaret sur le fleuve Wallawa. Certains itinéraires méritent aussi d'être inclus au sein de la nomenclature d'Orbae, comme le sentier de la Tresse Coupée dans le pays de Jade, ou la Route des Princesses, dans le pays des Xing-Li. La fréquence de ce type de toponymes renvoie à la place centrale du thème du voyage et du déplacement dans les récits de François Place, source d'échanges, de confrontations et de découvertes.

I.2.2. L'anthroponymie au service de la géographie

De prime abord, les noms des personnages ne concernent pas la géographie d'Orbae. Pourtant, les choix anthroponymiques de François Place sont souvent liés aux caractéristiques des pays dont ils sont originaires, par leur étymologie, leur sonorité ou les images qu'ils évoquent. Ces noms éclairent les territoires d'Orbae d'une couche supplémentaire de sens. Voici, par exemple, le désert des Pierreux, vaste étendue minérale où la vie se dissimule sous des amas de roches. Le héros, Kosmas, rencontre un compatriote installé dans ce pays, Lithandre. Or, en grec, le mot *lithos* signifie « pierre » tandis qu'*andros* signifie « homme ». Littéralement, c'est un homme de pierre : son nom le prédestinait, malgré ses origines étrangères, à être adopté par les Pierreux.

D'autres noms de personnages ont du sens par rapport à leur origine linguistique. Par exemple, dans le chapitre consacré à l'île de Quinootka, tous les marins de l'équipage de l'Albatros, « vaisseau de trois cents tonneaux armés pour la chasse au cachalot »¹⁷⁴, ont des noms à consonnance anglo-saxonne : le capitaine Bradbock, le lieutenant Loney ou le mousse Jim. Ce choix renvoie au souvenir d'équipages anglais aux prises avec semblable destin : le tyrannique Bradbock évoque le capitaine Bligh du HMS Bounty, l'attaque des indigènes de l'île renvoie à la mort du capitaine James Cook à Hawaï en 1779 et la chasse au cachalot qui motive les marins de l'Albatros fait écho au périple du Pequod, dirigé par le capitaine Achab dans le roman d'Herman Melville, *Moby Dick*.

Dans le chapitre consacré au pays de la Rivière Rouge, l'auteur narre le péril d'un chasseur d'esclaves nommé Joao. La sonorité portugaise de ce nom, déclinaison de Jean, évoque la présence coloniale du même pays en Afrique australe, notamment en Angola et au Mozambique. Quelques pages plus loin, ce personnage venu des lointains « pays du Nord », fait la connaissance d'Abohey-Bâ, un autochtone nommé

¹⁷⁴ F. Place, *Atlas des géographes d'Orbae, op. cit.*, t. II, p. 60.

ministre de la Parole par le Roi des Rois. Ce nom est porteur de sonorités africaines, plutôt maliennes tant le nom Bâ est fréquent là-bas, qui évoquent peut-être le personnage d'Amadou Hampâté Bâ¹⁷⁵, écrivain malien défenseur de la parole orale, surnommé en son temps le « sage de l'Afrique ». Le parallélisme est renforcé par la similarité du combat mené par le ministre imaginaire et l'intellectuel africain, qui écrivait ainsi : « C'est notre devoir, à nous qui avons hérité d'une tradition orale, que d'essayer d'en transmettre ce que nous pouvons avant que le temps et l'oubli ne la fassent disparaître de la mémoire des hommes »¹⁷⁶. N'est-ce pas le même but poursuivi par le ministre de la Parole, lorsqu'il tente de retenir Joao, décidé à quitter le pays de la Rivière Rouge, car cela entraînera inévitablement l'effacement de sa mémoire au cours de la « cérémonie d'enterrement des paroles » ?

Dernier exemple de ce jeu de correspondances entre les noms de lieux et les noms de personnes, le pays de Jade (J). Ce dernier terme renvoie à une pierre gemme très dure, souvent verte, très utilisée dans l'orfèvrerie chinoise. Dotée d'une puissante symbolique, il s'agit d'un matériau omniprésent dans le rite impérial. Les noms des personnages qui interviennent dans l'histoire renforcent l'orientalisme de ce pays : Han tao, Zhu Tong, Du Qian, Jiao Ting... Sans même connaître davantage les caractéristiques géographiques du pays de Jade, le lecteur peut imaginer un empire immense, ancien, centralisé et dont le climat humide et les terres fertiles favorise la prospérité. L'auteur joue ainsi avec lui avec les échos partagés des imaginations géographiques qui ricochent d'un nom à l'autre, en puisant dans son propre bagage culturel.

I.2.3. L'invention des toponymes comme exercice ludique

Si la dénomination des différents espaces d'Orbae obéit à un impératif narratif (permettre au lecteur d'identifier les espaces traversés par les personnages) et doit suivre des règles (cohérence entre le nom et la nature de l'espace, vraisemblance des termes utilisés), il ne peut pas se réduire à une simple contrainte. Nommer les lieux, c'est aussi jouer avec le lecteur, susciter des évocations, adresser des clin d'œil à d'autres territoires réels ou imaginaires : bâtir, finalement, des ponts entre l'imaginaire de l'auteur et celui du lecteur.

Bien avant François Place, Bernardin de Saint-Pierre décrivait dans *Paul et Virginie*¹⁷⁷ la joie que ses héros éprouvent lorsqu'ils nomment les lieux de l'île déserte où ils sont échoués :

¹⁷⁵ Né en 1900 et décédé en 1991. Il est notamment l'auteur d'un appel qui se conduit par une célèbre formule : « En Afrique, quand un vieillard meurt, c'est une bibliothèque qui brûle. »

¹⁷⁶ Ahmadou Hampâté Bâ, *Vie et enseignements de la vie de Tierno Bokar*, 1980, p. 128.

¹⁷⁷ Un roman de Jacques-Henri Bernardin de Saint-Pierre, publié en 1788 dans le quatrième tome de ses *Études de la nature*, puis en volume séparé en 1789.

Rien n'était plus agréable que les noms donnés à la plupart des retraites charmantes de ce labyrinthe. Ce rocher dont je viens de vous parler, d'où l'on me voyait venir de bien loin, s'appelait la découverte de l'amitié.¹⁷⁸

Le narrateur précise plus loin :

Ils avaient donné les noms les plus tendres aux objets en apparence les plus indifférents. Un cercle d'orangers, de bananiers et de jam-roses plantés autour d'une pelouse, au milieu de laquelle Virginie et Paul allaient quelquefois danser, se nommait la concorde. Un vieil arbre, à l'ombre duquel [ils] s'étaient raconté leurs malheurs, s'appelait les pleurs essuyés. Ils faisaient porter les noms de Bretagne et de Normandie à de petites portions de terre où elles avaient semé du blé, des fraises et des pois. Domingue et Marie désirant, à l'imitation de leurs maîtresses, se rappeler les lieux de leur naissance en Afrique, appelaient Angola et Foullepoinde deux endroits où croissait l'herbe dont ils faisaient des paniers, et où ils avaient planté un calebassier¹⁷⁹.

Cette toponymie aboutit à une véritable poésie de l'espace. Wordsworth a écrit des *Poems on the naming of places*¹⁸⁰ qui participent du même élan. Donner un nom à un lieu, pour François Place, c'est créer des sons ou des images qui résonnent dans l'esprit du lecteur, en bondissant de souvenirs scolaires en clichés exotiques. Voici, par exemple, le lac des Âmes Troublées : cette étendue d'eau a une fonction psychanalytique grâce à sa caractéristique géologique unique, des rochers aux formes étranges. Véritable test de Rorschach aquatique, le lac permet aux âmes en peine de mettre des mots sur leurs maux en naviguant au milieu de ces « rocs aux formes bizarres »¹⁸¹. Son seul nom évoque l'image d'hommes et de femmes accablés venant y chercher la paix. Le Quai des Cinq Curiosités suggère l'attroupement de hordes de passants venus observer les étrangetés ramenées par des marchands, même sans description ou sans dessin. Quant au rocher d'Ultima, le lecteur devine que, quoi qu'il arrive, ce lieu constituera l'aboutissement d'un voyage. Le pays des Frissons impose d'emblée dans l'esprit du lecteur qu'un froid glacial y règne, tandis que la mer de la Sérénité met en lumière le calme de ses flots... Le choix de ces toponymes très évocateurs permet à François Place d'économiser quelquefois de pesantes descriptions (on devine sans peine que la province des Moustiques est une terre humide) et de jouer avec ce que devine le lecteur. Inversement, certains toponymes sont volontairement mystérieux : les montagnes de la Mandragore sont moins directement évocatrices. Le nom de cette plante réputée magique intrigue, sans donner d'emblée des éléments de compréhension dudit pays. Que dissimulent ces montagnes ? Le héros,

¹⁷⁸ Jacques-Henri Bernardin de Saint-Pierre, *Paul et Virginie*, Paris, P. Didot l'aîné, 1806, pp. 48-49.

¹⁷⁹ *Ibid.*

¹⁸⁰ Il s'agit de cinq poèmes édités en 1800, indus dans le recueil *Ballades lyriques* que Wordsworth rédigea avec Coleridge. Le poète anglais s'inspire notamment de l'expérience à la fois géographique et spirituelle qu'il a vécue lors de son séjour dans le District des Lacs anglais.

¹⁸¹ F. Place, *Atlas des géographes d'Orbae*, *op. cit.*, t. I, p. 180.

Nirdan Pacha, tout comme le lecteur, ne le connaîtra qu'à la fin du chapitre, lorsque la mandragore apparaît réellement dans l'histoire.

Certains toponymes ne suggèrent pas une idée, une couleur ou une caractéristiques géographique spécifique : ils jouent davantage sur les sonorités. Le fleuve Wallawa reste identique même si on en lit les syllabes à l'envers : cette particularité phonique renvoie à son étrange hydrographie, puisqu'il coule dans un sens le jour et dans un autre la nuit. Les lacs Bailabaïkal évoquent évidemment le lac Baïkal et la balalaïka¹⁸², mais la répétition de phonèmes très proches dans le toponyme convoque la nature à la fois identique (mêmes dimensions) et différente (eau saumâtre et eau claire) des deux lacs jumeaux de ce pays.

En outre, quelques toponymes jouent malicieusement avec la logique alphabétique qui structure l'Atlas des géographes d'Orbae, en déclinant à l'envie la lettre qui l'identifie. Le pays de Korakâr en constitue un exemple frappant : le héros se nomme Kadelik et habite le village de Kookalua _ tous ces noms comptent un double « k ». On retrouve le même jeu sur les noms dans le chapitre consacré au pays des Amazones : Abipoe survit à une sanglante bataille, avec six autres guerrières, Awira, Abonawe, Athinidra, Ahuétane et Alisoe. Chaque nom commence par un « a », car ici comme ailleurs l'espace détermine la dénomination.

Par un curieux jeu de miroirs, certains personnages imaginés par François Place décident à leur tour de nommer les lieux qu'ils découvrent. Tel est le cas de John MacSelkirk, personnage principal de « L'île des Géants (G) ». Son nom renvoie, de façon assez transparente, à Alexandre Selkirk, marin écossais, abandonné seul sur une île déserte de l'Océan Pacifique au début du XVIIIe siècle qui inspira Daniel Defoe pour imaginer le personnage de Robinson Crusoé. Lorsqu'il explore l'île dans lequel se retrouve inopinément, il « arrive jusqu'à un promontoire qu'il baptisa cap William, du nom de son grand-père »¹⁸³. La référence à son aïeul est liée à un souvenir d'enfance : le vieil homme avait raconté à John son escale sur la même île, bien longtemps auparavant, en compagnie d'autres marins, et avait reporté sur une carte l'île et ses îlots satellites sous le nom d'« archipel des Naufrages ». Le fils invente donc un toponyme pour rendre hommage à un homme qui baptisa lui-même l'archipel, tandis que l'auteur décide pour sa part de s'affranchir de cette dynastie pour nommer l'île du nom des statues géantes qui la dominent.

Finalement, nommer tous ces espaces imaginaires c'est aussi une stratégie pour conjurer leur inexistence. Dans *Le méridien de Greenwich*, Jean Echenoz nous prévenait ainsi : « Tout le monde fait ça. Les choses qu'on ne peut pas atteindre, on se dédommage en les nommant ».

¹⁸² Un instrument de musique à cordes pincées populaire de Russie, à la forme triangulaire reconnaissable, dont le nom et la sonorité appartiennent à un très ancien folklore slave.

¹⁸³ F. Place, *Atlas des géographes d'Orbae, op. cit.*, t. I, p. 103.

I.2.4. Une toponymie subtile et incomplète

En adoptant une vue d'ensemble de la toponymie d'Orbae, quelles caractéristiques majeures observe-t-on ? D'abord, la nette domination des toponymes naturels par rapport aux toponymes humains. Orbae est un monde habité, un œcoumène, mais dont l'empreinte humaine reste très mesurée. Les hommes parcourent, explorent et nomment les différents territoires, mais ne les transforment guère. La Nature, plus que la Culture, reste l'élément constitutif central de l'espace, structurant et délimitant les pays. Ensuite, le lecteur est frappé par l'importance numérique des oronymes dans les chapitres successifs de l'*Atlas des géographes d'Orbae*. Dans l'imaginaire de François Place, le relief joue un rôle central dans l'identité des espaces, la délimitation des pays et les aventures des personnages de ce monde de papier. Inquiétantes et mystérieuses, massives et visibles de loin, les montagnes représentent des obstacles auxquels les personnages doivent se confronter pour progresser. Enfin, ces toponymes sont toujours signifiants _ par leur sonorité, leur étymologie ou leur imaginaire. Un à un, ils contribuent à la richesse et à la poésie du monde d'Orbae. Constellant la carte de lieux-dits évocateurs, ils la transforment « une sorte de contenant que l'on remplit de songes¹⁸⁴ », selon la formule de Marcel Proust.

Cependant, la nomenclature imaginée par François Place n'épuise pas l'immensité du monde. Bien des lieux restent sans nom : à peine évoqués, il s'agit d'ombres spatiales que le lecteur n'a guère le temps d'apercevoir que du coin de l'œil. Voici, par exemple, l'île où vit le chef de la tribu des Yaléoutes, là où le puissant Narval a jeté l'ancre : « L'île dressait sa masse sombre contre la muraille bleutée du glacier. C'était un grand rocher humide et couvert de pins noirs, aux côtes déchiquetées, encombrées de bois flottés »¹⁸⁵. Elle n'a pas de nom : le lecteur tout comme l'équipage devront se contenter de savoir qu'elle abrite le Vieux-aux-Oiseaux. Est-ce par manque d'inspiration ou par négligence ? On peut en douter, tant certains chapitres débordent de toponymes, notamment ceux qui racontent les voyages de Cornélius¹⁸⁶. Dans « Le pays de la Rivière Rouge », François Place raconte comment le trafiquant d'esclaves repent, Joao, parvient « à la grande ville du Roi des Rois, la capitale [...] que nul homme blanc avant lui n'avait encore approchée »¹⁸⁷. Nous ne connaissons jamais le nom de « cette grande ville couleur de miel », pas plus que Joao, une frustration qui accroît la part de mystère de cet étrange pays. Au fond, la persistance de ces territoires innommés renforce autant l'impression d'immensité que la vraisemblance géographique de ce monde de papier.

¹⁸⁴ Cité dans J.-P. Richard, *Proust et le monde sensible*, Paris, Seuil, 1974, p. 148.

¹⁸⁵ F. Place, *Atlas des géographes d'Orbae, op. cit.*, t. II, p. 188.

¹⁸⁶ Une des deux parties du *Secret d'Orbae, op. cit.*

¹⁸⁷ F. Place, *Atlas des géographes d'Orbae, op. cit.*, t. II, p. 85.

I.3. Dessiner un monde imaginaire : paysages et miniatures pour donner à voir la diversité d'Orbae

I.3.1. La plume et le pinceau : un écrivain illustrateur et un illustrateur écrivain

Une des principales originalités du monde imaginaire inventé par François Place est qu'il en propose une vision globale, en élaborant foison de dessins pour accompagner ses textes (à moins que ce ne soit le contraire ?), illustrer ses histoires et approfondir la richesse géographique d'Orbae. Ce sont des centaines d'illustrations, de dimensions variées, qu'il nous offre dans *l'Atlas des géographes d'Orbae* puis dans *Le Secret d'Orbae*. Dans les pages qui suivent, j'exclus toutes les cartes, bien qu'il s'agisse aussi d'illustrations. Mais leur caractère spécifique et la place qu'elles occupent dans la géographie d'Orbae justifient à mes yeux de leur consacrer une partie entière¹⁸⁸. Les illustrations non cartographiques, quant à elles, peuvent se diviser en deux groupes dans *l'Atlas des géographes d'Orbae* : les miniatures, dessins de petite taille qui closent chacun des vingt-six chapitres consacré à un pays d'Orbae, représentant le plus souvent des individus, des animaux ou des objets¹⁸⁹, et les paysages, vastes panoramas étendus à la dimension d'une pleine page, qui donnent à voir une vaste portion du pays abordé dans le chapitre¹⁹⁰. La relation entre les mots et les images est un peu différente dans *Le Secret d'Orbae*. Plus de cartes et de miniatures désormais : François Place sépare le texte et les illustrations en racontant une histoire complète autour de Cornélius et de Ziyara d'un côté, tandis qu'il offre au lecteur un portfolio cartonné contenant dix-huit illustrations imprimées sur papier Artboard 280 g. (format 185 x 325 mm.), reprenant des passages de l'histoire sous forme de vastes panoramas¹⁹¹. Libre au lecteur de se perdre dans ces images au fil des pages, à la fin du roman ou à son début.

Impossible d'étudier les illustrations de François Place sans mentionner sa maîtrise technique, aboutissement d'une longue pratique débutée dans l'enfance et d'études rigoureuses¹⁹². Chaque illustration résulte d'un patient et minutieux travail, d'abord en amont, à cause de la documentation nécessaire, et ensuite au cours de la réalisation, qui déborde de détails et de couleurs. L'auteur revendique

¹⁸⁸ Voir *infra* : I-4 Cartographeur un monde d'imaginaire.

¹⁸⁹ Voir, par exemple, l'annexe 4, consacrée à l'île de Quinootka.

¹⁹⁰ Voir, par exemple, l'annexe 5, consacrée au paysage natal, d'inspiration écossaise, de John MacSelkirk, l'explorateur de l'île des Géants.

¹⁹¹ Voir, par exemple, l'annexe 6, qui représente la traversée des Montagnes Blanches par le héros Cornélius.

¹⁹² François Place souligne souvent combien ses études à l'École Estienne ont été structurantes dans ce domaine : « Je me souviens des heures passées à dessiner un simple bol de porcelaine blanche posée sur un mouchoir blanc. Matériel : un papier bristol 250 g., un crayon à papier HB très fin. Il s'agissait de ne dessiner que les lignes des objets, donc pas d'ombres, pas de surfaces grisées ni de hachures [...] On avait deux séances de quatre heures ». F. Bon, *François Place, illustrateur*, Paris, Casterman, 2000, p. 27.

cette lenteur créatrice : « Si dans une image on prend du temps, le lecteur lui aussi devra prendre du temps, pourra y revenir et encore découvrir »¹⁹³.

Quelle que soit la nature des illustrations, François Place met en œuvre une technique similaire dans l'ensemble : outre son goût pour les techniques humides, un dessin très cursif, proche de l'écriture¹⁹⁴ et un geste régulier.

Pour François Place, les dessins ne sont pas qu'images, mais des portes qui mènent ailleurs. Il déclare ainsi : « Je voulais une image où on entende le bruit de l'eau. Quelque chose qui soit pour moi, juste en un dessin, tout le rêve qu'on a aux voyages de Dumont d'Urville »¹⁹⁵. Ces images appellent le regard du lecteur à s'attarder, à guetter l'étrangeté du paysage, à saisir la beauté du monde et à ressentir à son tour les émotions des personnages qui parcourent ces terres qui prennent vie sous ses yeux. Nulle recherche de choc par l'image dans son œuvre ; au contraire, François Place souhaite « qu'on rentre à l'intérieur, qu'on rentre dans la trame du papier. Emmener quelqu'un dans l'image et le faire voyager »¹⁹⁶. Si les cartes permettent au lecteur de s'orienter, les illustrations l'appellent à s'y perdre.

I.3.2. Les paysages d'Orbae

Véritable tour de force pictural et géographique, ces pages-paysages constituent autant de « fenêtres ouvertes sur ce nouveau monde »¹⁹⁷. Elles visent à faire comprendre au lecteur les caractères spécifiques de vingt-six pays évoqués dans l'*Atlas des géographes d'Orbae*.

Comme le remarque Elisabeth Cohat, directrice artistique chez Gallimard, quand François Place illustre un livre, « il cherche la forme en fonction du fond »¹⁹⁸. Voilà pourquoi le format paysage, dit aussi à l'italienne, s'est naturellement imposé à lui pour réaliser l'*Atlas des géographes d'Orbae*. Popularisé en Italie par la publication des *fumetti*¹⁹⁹, des bandes dessinées dans un petit format dans les années 1950 et 1960, ce format reste encore aujourd'hui beaucoup plus rare que le format dit classique, à la française, autrement dit le portrait. Son utilisation dans l'édition implique des contraintes particulières (impression, rangement, etc.), ce qui implique de la part de l'auteur une volonté réfléchie de l'utiliser. Lorsque François Place se met à l'écriture du *Secret d'Orbae*, il choisit un format différent : un roman partagé en deux parties

¹⁹³ F. Bon, *François Place, illustrateur*, Paris, Casterman, 2000, p. 32.

¹⁹⁴ François Place déclarait ainsi : « Je cherche une sorte d'écriture du dessin, un dessin très écrit ». D'après B. Andrieu et A. Lorrant-Joly, « Entretien avec François Place », *La Revue des Livres pour Enfants*, n°254, septembre 2010, p. 111.

¹⁹⁵ *Ibid.*, p. 23.

¹⁹⁶ Extrait d'une conversation entre F. Bon et F. Place le 10 février 1994. D'après F. Bon, *François Place, illustrateur*, Paris, Casterman, 2000, p. 32.

¹⁹⁷ M. Barjolle et E. Barjolle. « À la découverte de l'Atlas des géographes d'Orbae de François Place », *Le français aujourd'hui*, vol. 133, no. 2, 2001, p. 123.

¹⁹⁸ A. Lorrant-Joly, « Entretien avec Elisabeth Cohat ». *La Revue des Livres pour Enfants*, n°254, septembre 2010, p. 114.

¹⁹⁹ Ce terme signifie « petites fumées » et désigne les cases dans lesquelles s'expriment les personnages.

distinctes. Mais il impose à nouveau le même format à l'italienne pour réaliser 18 illustrations originales imprimées sur du papier de dimensions 185 x 325 mm. Le fait d'utiliser ainsi un espace horizontal permet d'utiliser la largeur du papier pour accentuer l'effet de profondeur et de perspective. Les anglo-saxons appellent « *landscape* » ce format, qui se prête parfaitement à l'ambition géographique du dessin de François Place.

Observons, par exemple, celles réalisées pour donner à voir le pays d'Esméralda²⁰⁰. La 1^{ère} page-paysage représente une vue panoramique de la capitale, innommée, de l'Empire des Cinq Cités²⁰¹. À l'extrême gauche, les Sages et les Seigneurs de l'Empire souhaitent bonne chance à une expédition chargée d'affronter des soldats venus d'au-delà des mers : parures de plumes, trompettes et offrandes composent un arc-en-ciel de couleurs vives. Au 2nd plan, l'œil est attiré par une multitude de bâtiments (temples, maisons, fortins et arcs) qui coiffent les sommets, reliés par des escaliers vertigineux. Enfin, à l'arrière-plan, une nuée de pics s'étend jusqu'à l'horizon. La maîtrise de la perspective et de la mise en scène est remarquable, et permet en un seul coup d'œil de résumer les grands traits de la géographie d'Esméralda : l'isolement au milieu d'un puissant massif, un savoir-faire architectural ancien, la maîtrise d'un espace très contraignant (cultures en terrasses, urbanisation des sommets...) et l'immensité du territoire habité.

Tournons la page pour suivre la progression de l'expédition dirigée par Itilalmatulac²⁰². Nous quittons alors les sommets pour emprunter d'étroites vallées. L'œil du lecteur est ici enfermé par des pentes minérales quasi verticales. On devine pourtant la tropicalité du climat, en observant la végétation verdoyante et la légèreté des costumes des voyageurs (les porteurs ne sont vêtus que d'un pagne). Un rayon de soleil éclaire timidement la scène, bravant l'obscurité de cette gorge menaçante. Un délicat pont de corde permet aux voyageurs de braver le vide, mais la distance à laquelle il se trouve du point de vue de l'observateur renforce davantage l'impression de fragilité qu'il dégage. Ici, la nature règne : les hommes doivent se plier à l'implacable loi du relief, monter, descendre, s'agripper et ahaner pour parvenir à se déplacer. Nulle faune visible : les hommes semblent seuls à peupler ces cimes. Indiscutablement, nous sommes ici confrontés à un milieu naturel très contraignant, où une société est parvenue à s'implanter en développant des trésors de courage et d'ingéniosité.

3^{ème} et dernière image²⁰³ du chapitre « E », laisse entrevoir la confrontation entre les habitants d'Esméralda et les conquérants venus d'ailleurs (conquistadors ?). Les cimes sont désormais loin, car l'expédition traverse une jungle luxuriante. Au 1^{er} plan, un vaste fleuve ondoie : le courant semble paisible (les indigènes pagaient), l'eau boueuse, gorgée d'alluvions, et on devine des méandres paresseux fruits de la

²⁰⁰ F. Place, *Atlas des géographes d'Orbae, op. cit.*, t. I, pp. 64-75.

²⁰¹ *Ibid.*, pp. 66-67. Voir l'annexe 7.

²⁰² *Ibid.*, p. 69. Voir l'annexe 8.

²⁰³ *Ibid.*, p. 71. Voir l'annexe 9.

faible déclivité du terrain. À droite, deux hommes-jaguars observent la scène, dissimulés dans d'immenses feuilles. Ce qui frappe l'imagination, c'est la disproportion spectaculaire entre les silhouettes humaines installés dans les pirogues : on peut estimer²⁰⁴ la hauteur de la canopée qui les domine à une bonne trentaine de mètres. Ces dimensions sont vraisemblables, puisque la canopée amazonienne oscille, par exemple, entre 30 et 50 m. selon les lieux. Un vol d'oiseaux multicolores (des perroquets ?) teinte de bleu et de rouge la verdure étouffante du feuillage. Au loin, un puissant rocher domine le paysage. Grisâtre, la verticalité de ses pentes empêche toute végétation et en fait une fortification naturellement imprenable. Spectacle géologique étrange au milieu de ce vaste bassin sédimentaire, on peut supposer qu'il s'agit d'une élévation basaltique haute de quelques centaines de mètres, que l'érosion différentielle a dégagé de la plaine environnante. Sa silhouette évoque le Morne Brabant au sud de l'île Maurice, de sinistre mémoire aujourd'hui²⁰⁵. Une pluie torrentielle entoure le rocher d'un voile grisâtre, tandis que l'œil peut deviner à son sommet quelques habitations, dont une église identifiable par une croix d'albâtre qui tranche sur l'opacité des nuages. À nouveau, cette page-paysage permet de saisir l'esprit du lieu en quelques touches : une chaleur moite, une faune et une flore luxuriantes, une jungle impénétrable, un fleuve puissant et des habitants qui se fondent dans ce milieu naturel tropical sans le transformer, faute de moyens techniques et de volonté de domination. L'étrangeté radicale de la présence des occidentaux dans ce territoire est compréhensible sans plus de mots : ils s'installent au sommet d'un relief anormal pour dominer le territoire et se mettent à l'écart de la jungle pour mieux en exploiter les (illusoire ?) richesses.

François Place pousse très loin le sens du détail. Il insère du mouvement dans ces illustrations : loin d'être des photographies d'un espace figé, on y voit des personnages interagir avec leur espace. En observant un dessin de François Place, Élisabeth Cohat, directrice artistique chez Gallimard Jeunesse, explique :

Regardez cette illustration, on dirait qu'il y a le son. J'entends les gens travailler, le clapotis de l'eau, le cri des oiseaux, les chèvres, les discussions des personnages. Je sens la lumière, je sais que ça se passe le matin, vers 10-11 heures²⁰⁶.

Il joue aussi de la puissance d'évocation de certains paysages. Celui de la digue de Rilkjeham qui ouvre le chapitre consacré aux îles Indigo (I) peut en témoigner²⁰⁷. On y distingue une mince silhouette à cheval, vue de dos, en train de cheminer sur un chemin boueux. Autour s'étend une lande maigre, un rivage agité et une poignée de moulins. Le paysage est écrasé par les nuages, la pluie et le vent : une profonde

²⁰⁴ Le calcul est très approximatif, mais François Place cherche à donner une impression générale plus qu'une évaluation chiffrée : j'évalue la taille des indigènes assis à un mètre (5 mm sur l'image). Les arbres mesurent 15 cm sur l'image, soit 30 fois la hauteur des hommes.

²⁰⁵ Dans la mémoire collective, la montagne servait de refuge aux esclaves marrons à l'époque coloniale, dont certains furent acculés au suicide.

²⁰⁶ A. Lorant-Jolly, « Entretien avec Elisabeth Cohat », *La Revue des Livres pour Enfants*, n°254, septembre 2010, p. 115.

²⁰⁷ Voir l'annexe 10.

mélancolie s'en dégage. L'homme, Cornélius, semble perdu dans une solitude : son destin aussi plat que l'horizon. Le lecteur comprend d'emblée le dilemme du héros : rester et s'embourber dans une vie morne, ou fuir pour échapper à ce déterminisme géographique.

Tous ces paysages représentent des espaces habités. François Place ne représente jamais un paysage vide d'hommes. Cette présence humaine est significative de sa vision du monde d'Orbae : ce qui l'intéresse c'est l'espace comme écoumène²⁰⁸, c'est-à-dire en tant qu'habitat de l'humanité. Il y a sans doute des portions d'espaces d'Orbae qui se situent hors de l'écoumène, mais l'auteur ne les évoque pas. Ils se situent simultanément à la périphérie du monde et du récit, angles morts géographiques délaissés. Dans certaines pages-paysages, les humains foisonnent, notamment lorsque François Place illustre des villes ou des villages : ainsi l'arrivée de Ziyara à Candaâ²⁰⁹, au milieu de la foule venue accueillir la Grande Armada des Épices, ou la fête du village de Kookalua suite au passage de la cavale blanche²¹⁰. Au contraire, d'autres espaces paraissent à première vue vides d'hommes, jusqu'à ce que l'œil aperçoive, dans un coin de la page, une discrète silhouette humaine, garant de l'habitabilité du territoire. Voici, par exemple, la charge des bois-de-masque²¹¹ visible dans le portfolio du *Secret d'Orbae* : on y observe un troupeau de cervidés dévalant une plaine, tandis que s'étend à l'arrière-plan une succession de crêtes tranchantes. Il faut que l'œil s'attarde un peu sur une tâche bleue à droite de l'image, pour constater qu'il s'agit d'une poignée d'archers regroupés sous le feuillage d'un arbre, acculés à la défensive.

Certaines pages-paysages s'apparentent presque à des natures mortes, tant la présence humaine est imperceptible. Les illustrations du chapitre consacré à l'île des Géants (G) sont révélatrices. Le 1^{er} paysage²¹² s'étend sur une page et demie et représente une vaste lande écossaise, couverte de fougères, de buissons et de rochers. Un homme, minuscule, et son chien scrutent l'horizon : immobiles, le temps semble s'être arrêté ici. La 2^{ème} image²¹³ accentue encore l'écrasement de l'homme par la nature. Un entrelacs inextricable de branches, de troncs et de feuilles dévore toute la page. Au centre, une tâche blanche brise la monotonie du vert, une cascade, dont les eaux se perdent dans la forêt. Presque invisible, en bas à droite, un chasseur, habillé de vert, progresse péniblement, comme avalé par un superorganisme végétal. La 3^{ème} illustration²¹⁴, enfin, représente le même personnage, de dos, observant une anse découpée

²⁰⁸ Du grec *oikos*, la maison, ce terme désigne la partie de la Terre occupée par les hommes, exduant de fait les espaces déserts. Les Grecs en exduaient les Barbares dans l'Antiquité, mais le terme a pris aujourd'hui en géographie une valeur davantage symbolique, désignant le monde comme maison commune, dans la mesure où des hommes peuplent aujourd'hui les hautes latitudes et les déserts, fut-ce très marginalement.

²⁰⁹ F. Place, *Le Secret d'Orbae*, Paris, Casterman, 2011, portfolio, illustration intitulée « L'arrivée à Candaâ ». Voir l'annexe 11.

²¹⁰ F. Place, *Atlas des géographes d'Orbae, op. cit.*, t. I, p. 161. Voir l'annexe 12.

²¹¹ F. Place, *Le Secret d'Orbae, op. cit.*, portfolio, illustration intitulée « La charge des bois-de-masque ». Voir l'annexe 13.

²¹² F. Place, *Atlas des géographes d'Orbae, op. cit.*, t. I, pp. 94-95. Voir l'annexe 5.

²¹³ *Ibid.*, p. 98. Voir l'annexe 14.

²¹⁴ Voir l'annexe 15.

battue par les flots et la pluie. L'homme est toujours présent, mais passif, infirme, condamné à contempler une réalité qui le dépasse.

La construction de ces paysages nous éclaire sur la relation entre l'homme et la nature dans le monde d'Orbae. L'homme n'apparaît pas comme maître et possesseur. L'humilité est une nécessité face aux forces naturelles. La vulnérabilité humaine est répétée page après page, comme dans le pays des Frissons (F), où les habitants sont successivement écrasés par une baleine à bec²¹⁵, blessés par un ours blanc²¹⁶ ou recroquevillés au sein d'un iceberg²¹⁷. La nature n'apparaît guère menacée par la multitude humaine : les villes demeurent une exception. Ces paysages résonnent comme le rappel simultané de la finitude humaine et de la domination des milieux naturels. François Place ne montre pas des territoires profondément transformés où le génie humain a pu vaincre les contraintes naturelles à force d'aménagements et de techniques. Au contraire, plusieurs pages-paysages illustrent des catastrophes causées par l'ignorance des hommes : un navire brisé par l'effondrement d'un glacier²¹⁸, une escadre déroutée par une tempête²¹⁹, un pont effondré sous le poids de sa charge²²⁰... Toutes ces illustrations déclinent la même idée : l'hybris des hommes conduit au drame, l'humilité préserve, la Nature ne se domine pas. Il est seulement possible, peut-être, de l'appivoiser. Chaque paysage d'Orbae fonctionne en somme comme un *memento mori* antique. Une seule exception : les pages-paysages consacrés au désert d'Ultima, dans lequel de puissantes machines à vapeur se livrent à une course effrénée dans une plaine déserte. Une page-paysage²²¹ représente l'intérieur de la machine d'Onésime Tiepolo : partout de la tôle, de tubes et des pistons. Aucune trace du milieu naturel n'est perceptible. L'équipée aboutit toutefois, là aussi, à une catastrophe : la Foudroyante est happée par une tornade et réduite en charpie. Le procédé change, mais le message demeure : le milieu naturel domine la technique.

I.3.3. Les miniatures, au service d'une ambition encyclopédique

François Place réalise aussi des illustrations de taille bien plus modeste pour donner à voir les territoires d'Orbae. L'utilisation et la présentation de cette centaine d'illustrations obéit une logique constante : à la fin de chaque lettre-chapitre, l'auteur propose une double-page encyclopédique²²² où il illustre certaines créatures, costumes, bâtiments ou objets cités dans le texte précédent. Quelquefois, mais plus rarement,

²¹⁵ *Ibid.*, p. 79.

²¹⁶ *Ibid.*, p. 81. Voir l'annexe 16.

²¹⁷ *Ibid.*, p. 84.

²¹⁸ Il s'agit du Narval, à la fin du chapitre consacré au pays des Yaléoutes (Y) : F. Place, *Atlas des géographes d'Orbae, op. cit.*, t. II, p. 190. Voir l'annexe 17.

²¹⁹ F. Place, *Atlas des géographes d'Orbae, op. cit.*, t. I, pp. 172-173.

²²⁰ *Ibid.*, p. 190. Voir l'annexe 18.

²²¹ F. Place, *Atlas des géographes d'Orbae, op. cit.*, t. II, p. 127. Voir l'annexe 19.

²²² Voir, par exemple, l'annexe 60.

il rajoute au sein de ces images des éléments complètement nouveaux : le tambour de la congrégation des gingembrières (« le golfe de Candaâ (C) »), les harpes d'Huluzûl (« le pays des Houngalils (H) ») ou bien les plantes migratrices et les villages-fleurs du pays des Lotus (L)²²³.

Tous ces minutieux dessins sont très précisément légendés, au contraire des paysages, exempts de tout texte. La légende nomme et explique précisément ce que montre l'illustration, ôtant toute place au doute ou à l'interprétation. Par exemple, dans le chapitre (F), François Place dessine à la fin de l'histoire de Nangajjik l'intérieur d'une maison, écrivant dessous : « intérieur d'une hutte du pays des Frissons »²²⁴. Le lecteur n'a pas besoin de deviner le sens de cette illustration, ce qui donne l'impression de feuilleter un ouvrage ethnographique, écrit par un authentique savant désireux de montrer toutes les étrangetés du pays exploré.

On peut globalement classer ces illustrations en cinq groupes : les habitants, généralement vêtus de parures chatoyantes, les objets qu'ils fabriquent, la faune, la flore et les bâtiments. Dans la double-page encyclopédique²²⁵ consacrée à l'île de Quinootka, l'auteur dessine ainsi des guerriers armés de flèches et de massues, de vieilles porteuses d'offrandes, un sorcier, une victime sacrificielle, un oiseau paradisiaque, des arbres-paons, fermés puis déployés, ainsi que leurs feuilles et leurs fruits et enfin l'intérieur du village des indigènes, avec des cases sur pilotis. L'auteur change donc de support pour changer d'échelle et de point de vue. Il se focalise ici sur des éléments ponctuels de l'espace, mobiles ou immobiles, d'origine humaine ou naturelle. L'enjeu est de donner de l'épaisseur au monde d'Orbae, d'en accentuer la vraisemblance, en mariant poésie et réalisme. Le souci ethnographique permet au lecteur de mieux connaître ces étranges pays, en se glissant dans la peau d'un explorateur de l'époque pré-industrielle.

Nulle représentation paysagère dans ces miniatures : si les grandes illustrations sont destinées à montrer de vastes panoramas, ces dessins s'intéressent avant tout aux hommes, à leurs productions et à leurs interactions avec les animaux et les végétaux dont ils partagent le territoire.

François Place ajoute, plus ponctuellement, quelques miniatures isolées au fil des pages, généralement une au début du chapitre et une à la fin. Il s'agit le plus souvent d'objets qui ont un rapport avec l'histoire racontée. Par exemple, le chapitre (M) s'ouvre par un ensemble d'outils cartographiques²²⁶, tandis que le chapitre (N) se conclut par le dessin d'un sabre au fourreau²²⁷, le chapitre (V) par un grappin²²⁸, le chapitre

²²³ Voir l'annexe 20 (représentation des villages-fleurs, non mentionnés jusqu'alors dans le récit).

²²⁴ F. Place, *Atlas des géographes d'Orbae, op. cit.*, t. I, p. 90. Voir l'annexe 21.

²²⁵ F. Place, *Atlas des géographes d'Orbae, op. cit.*, t. II, pp. 72-73. Voir l'annexe 22.

²²⁶ Voir l'annexe 23.

²²⁷ Les deux royaumes de Nilandâr : *ibid.*, p. 21.

²²⁸ La cité du Vertige : *ibid.*, p. 149.

(Z) par une machine volante²²⁹, le chapitre (P) par une pièce d'échec²³⁰ et le chapitre (E) par un casque²³¹. Ces illustrations permettent au lecteur de partager la vision qu'a l'auteur du monde imaginaire d'Orbae, au-delà de leur effet d'ornementation de la page.

Cette succession de miniatures renforcent l'impression de foisonnement d'un monde qui déborde de vie. Par son pinceau, François Place transforme son ouvrage à la fois en bestiaire, en herbier, en encyclopédie et en reportage photographique. *L'Atlas* devient un livre d'images, dont l'effet de réel est saisissant.

I.3.4. Les caractères originaux des illustrations géographiques d'Orbae

Ce qui frappe d'emblée le lecteur de *l'Atlas des géographes d'Orbae*, c'est la quantité et la diversité des illustrations réalisées par François Place. Cette démesure implique un colossal travail de rédaction et d'illustration, visible dans le rythme de publication des trois tomes originaux : 1996 pour le tome 1 (Du pays des Amazones aux îles Indigo), 1998 pour le tome 2 (Du pays de Jade à l'île Quinookta), 2000 pour le tome 3 (De la Rivière Rouge au pays des Zizotls).

Les illustrations s'insèrent au milieu du texte en suivant un dispositif très régulier. Dans *l'Atlas des géographes d'Orbae*, chaque chapitre s'ouvre par une lettre-carte, se poursuit par des vignettes qui ponctuent le récit, propose 3 ou 4 pages-paysages et s'achève par une double page couverte de petits dessins, sous lesquels le texte revient se greffer. Dans *Le Secret d'Orbae*, le dispositif est différent, mais la régularité est similaire : un roman sans images et, à part, dix-huit grandes pages-paysages qui évoquent des lieux évoqués dans le texte, avec une courte légende au verso afin d'aider le lecteur à comprendre la scène, si nécessaire.

Les illustrations jouent un rôle central dans la construction du monde d'Orbae. Par une curieuse mise en abyme, les personnages eux-mêmes reconnaissent le poids de l'image dans leur propre vision du monde. Dans *Le Secret d'Orbae*, le héros, Cornélius, décide de changer sa façon de vivre à la suite de la contemplation d'un mystérieux tableau, représentant la montagne bleue des îles Indigo. Ce même tableau est dessiné²³² dans *l'Atlas des géographes d'Orbae* et décrit dans le texte placé en regard. La naïveté du trait et la simplicité de la composition différencient ce paysage des autres illustrations de François Place, ce qui renforce l'impression de contempler un tableau venu tout droit d'Orbae. Cornélius éprouve une « sérénité

²²⁹ Le pays des Zizotls : *ibid.*, p. 205. Voir l'annexe 24.

²³⁰ Voir l'annexe 25.

²³¹ La montagne d'Esméralda : *ibid.*, t. I, p. 73.

²³² F. Place, *Atlas des géographes d'Orbae, op. cit.*, t. I, p. 129. Voir l'annexe 3.

incomparable »²³³ en le regardant, et sent presque la « brise soufflant depuis le sommet de la montagne »²³⁴. Mais il est incapable de trouver « une expression pour dire son émotion »²³⁵. Un dialogue s'engage alors entre lui et le propriétaire du tableau, qui souligne la puissance évocatrice de cette image. C'est comme « une fenêtre ouverte dans le mur »²³⁶ s'exclame l'aubergiste. Il remarque plus loin que « les traits du pinceau sont le reflet de l'âme du peintre »²³⁷. Cornélius sort métamorphosé de cette confrontation : il se préoccupe désormais de la « couleur de l'horizon ». Le marchand devient explorateur, à cause d'un simple tableau. Ce passage résonne comme une parabole, destinée à défendre la façon dont le dessin peut stimuler l'imagination du spectateur. On peut appliquer aux illustrations de François Place la même conclusion qui vient à l'esprit de Cornélius lorsqu'il découvre cette image dans *Le Secret d'Orbae* : « c'était un paysage de petit format, et pourtant il ouvrait dans le mur [ou la page ?] un immense espace »²³⁸.

Le rapport entre le texte et l'image diffère de celui que l'on peut trouver dans certains albums, où les images se bornent à illustrer un passage du texte. Ici, les deux racontent le même territoire, mais sans répéter le même discours. Les illustrations du chapitre consacré au fleuve Wallawa (W) en témoignent. Le 1^{er} paysage²³⁹ représente la situation initiale : la mise à l'eau du silure doré par le doge installé au sommet du Vieux Pont, au milieu d'une foule attentive. La miniature qui ouvre le récit rapproche l'œil du spectateur du fameux poisson doré, ce qui permet d'apercevoir la minuscule gourde attachée à sa queue, contenant une lettre collective de la cité. Par contre, le dernier paysage²⁴⁰ s'éloigne plus nettement du texte. On y retrouve le même lieu (le Vieux Pont au-dessus du fleuve Wallawa), mais à une autre saison (l'hiver) et bien des années plus tard (l'horloge est achevée au milieu du pont). Le texte, placé en regard, décrit juste les conséquences du nouveau décompte du temps, qui brise la magie caractéristique du fleuve : une rationalisation qui signe la fin des traditions immémoriales de la cité. L'illustration nous raconte bien plus : sur le fleuve glacé, deux groupes d'enfants s'affrontent, chaussés de patins à glace et armés de bâtons molletonnés. La présence d'armoiries et de tambours donnent à penser qu'il s'agit d'une nouvelle tradition : les enfants de la nuit contre ceux du jour ? En arrière-plan, l'horloge égrène les heures. L'architecture des maisons est bien plus homogène que dans la 1^{ère} illustration. Mais l'évolution de la cité n'empêche ni la joie ni le jeu, dans une scène carnavalesque qui évoque un tableau de Brueghel l'Ancien²⁴¹.

²³³ *Ibid.*

²³⁴ *Ibid.*

²³⁵ *Ibid.*

²³⁶ *Ibid.*

²³⁷ *Ibid.*, p. 131.

²³⁸ F. Place, *Le Secret d'Orbae : le voyage de Cornélius*, Paris, Casterman, 2011, p. 8.

²³⁹ F. Place, *Atlas des géographes d'Orbae, op. cit.*, t. II, pp. 154-155. Voir l'annexe 26.

²⁴⁰ *Ibid.*, t. II, p. 162. Voir l'annexe 27.

²⁴¹ Cette page-paysage évoque en effet fortement le célèbre tableau de Pieter Brueghel l'Ancien, *Paysage d'hiver avec patineurs et trappe aux oiseaux* (1565, Bruxelles, Musées royaux des Beaux-Arts de Belgique). Voir l'annexe 28.

L'illustration accompagne, enrichit et dépasse le texte. L'auteur lui-même avoue être captivé et emporté par la puissance évocatrice de ses illustrations paysagères. Il témoigne ainsi, au cours d'un entretien que : « la chasse dans les roseaux (au pays de Bailabaïkal) est une image qui n'illustre qu'un fait anodin dans le texte mais je trouve qu'elle porte un monde. Petit à petit, dans le trait, j'ai commencé à sentir la vie qui vient, je suis arrivé dans l'image sur l'un des canoës »²⁴². Comme l'écrivent Mathilde et Éric Barjolle : l'ouvrage propose donc « tout un jeu d'accompagnement, d'insertion et d'inclusion variées où le texte rêve l'image et l'image le récit »²⁴³.

I.4. Cartographier un monde imaginaire : des cartes pour mettre en ordre les pays d'Orbae

I.4.1. Des cartes omniprésentes sous des formes variées

François Place ressemble au héros du roman de Julien Gracq, *Le Rivage des Syrtes*, qui, consigné dans une forteresse, se réfugie souvent dans la salle des cartes pour y rester « penché sur la table, les deux mains appuyées sur la carte²⁴⁴ », englué dans une « immobilité hypnotique ». A-t-il dessiné les cartes du monde d'Orbae après l'avoir imaginé, ou est-ce le contraire ? Dans le cas de R. L. Stevenson, autre romancier-cartographe, ce dernier reconnaissait avoir écrit *L'île au trésor* après en avoir dessiné la carte : c'est en contemplant la carte qu'il vit surgir « les futurs personnages du livre, sortant de bois imaginaires²⁴⁵ ».

Le nom même de l'œuvre qui présente pour la 1^{ère} fois le monde d'Orbae souligne le rôle matriciel des cartes dans cette succession de récits : un « Atlas ». Ce terme désigne usuellement un recueil de cartes géographiques. Forgé au XVI^e siècle en référence au titan condamné par Zeus à porter sur ses épaules le monde, ce nom fut utilisé pour la 1^{ère} fois par le mathématicien et géographe flamand Mercator pour présenter une collection de cartes publiées sous le titre : *Atlas, sive cosmographicae meditationes de fabrica mundi et fabricati figura*. Dès la 1^{ère} phrase de *l'Atlas des géographes d'Orbae*, l'auteur proclame l'importance du thème cartographique dans les pages qui vont suivre : « l'art de la cartographie peut embrasser la totalité des sciences de la nature ». Profession de foi autant que manifeste orgueilleux, cet incipit proclame hautement l'ambition scientifique de cet atlas : les cartes se définissent ici comme un médium privilégié pour saisir la vérité du monde.

²⁴² Propos recueillis par Thierry Lemaître pour *L'Oiseau Lire* (Evreux), en décembre 2000 : https://web.archive.org/web/20020210125035/http://perso.wanadoo.fr/citrouille/pages/d_doss/art_doss/195_doss.htm
Voir l'annexe 29.

²⁴³ M. Barjolle et E. Barjolle, « À la découverte de l'Atlas des géographes d'Orbae de François Place ». *Le français aujourd'hui*, vol. 133, n° 2, 2001, pp. 121-128. Voir l'annexe 29.

²⁴⁴ J. Gracq, *Le Rivage des Syrtes*, Paris, José Corti, 1951, p. 32.

²⁴⁵ R. L. Stevenson, *Essais sur l'art de la fiction*, Paris, Payot, BPB, 1992, p. 332.

Le lecteur de *l'Atlas des géographes d'Orbae* rencontre en effet plusieurs dizaines de cartes au fil des pages : d'abord, des cartes qui ouvrent chacun des vingt-six chapitre de l'œuvre en utilisant l'échelle nationale²⁴⁶. Ensuite, une carte qui ferme chacun des deux volumes de l'œuvre et qui utilise l'échelle mondiale²⁴⁷. Au côté de cette carte qui rassemble toutes les cartes précédentes, une seconde carte d'Orbae²⁴⁸, incluant en son sein les îles Indigo. Au total : vingt-huit cartes différentes. Dans *Le Secret d'Orbae*, les cartes sont présentes d'une autre façon, puisque François Place ne reprend pas le thème de l'alphabet cartographique, ayant épuisé l'idée en parcourant les lettres des A à Z. Les deux romans sont vierges de cartes et ne comptent aucun dessin : seulement du texte dénué de l'imbrication mots/images que l'on rencontre dans *l'Atlas*. Par contre, le portfolio ne comprend que des paysages²⁴⁹, rassemblés au sein d'une pochette cartonnée. En outre, à l'intérieur du portfolio cartonné, se trouvent plusieurs cartes, situées hors du récit : une « carte établie par Cornélius Van Horn montrant les différentes parties du monde connu »²⁵⁰, une « carte de l'île d'Orbae établie d'après le traité d'Ibn Brazadîm »²⁵¹ et une « carte du détroit des Perles Noires »²⁵². Ces trois cartes sont d'échelles différentes (mondiale, nationale et régionale), mais présentent une parenté formelle : un fond bleu clair, inséré dans un cadre bleu foncé, des traits dessinés en jaune-orange, et des toponymes écrits en lettres blanches. Le lecteur peut les lire au début de la lecture du roman, à la fin ou au fil des pages, en fonction de son envie de localiser les différents lieux traversés par Cornélius et Ziyara, les deux héros. Ces cartes reprennent en partie des lieux déjà cartographiés dans *l'Atlas* (l'île de Selva, le pays de Jade, le royaume de Nilandâr ou le désert des Pierreux), mais en rajoutent de nouveaux, comme l'île de Vinh Gao, la Mer de Sel ou la ville de Sirandane.

Ces différentes cartes exigent une lecture « qui fait appel autant à la culture géographique du lecteur qu'aux ressources de son imagination²⁵³ ». Elles peuvent être seulement survolées par l'œil du lecteur, pour le seul plaisir de la contemplation d'une image, ou être l'objet d'une observation attentive, afin de localiser les différents espaces du récit. En outre, comme l'écrit Marie-Ange Brayer, « la carte place le sujet comme observateur, l'assigne à une fonction topologique double, à la fois à l'extérieur et projeté à l'intérieur de l'espace »²⁵⁴. L'omniprésence des cartes dans *l'Atlas des géographes d'Orbae* répond à une recherche esthétique, un besoin de localisation et une volonté d'accentuer l'effet de réel du monde d'Orbae.

²⁴⁶ Voir, par exemple, la carte du pays des Amazones (annexe 30).

²⁴⁷ Voir l'annexe 31.

²⁴⁸ Voir l'annexe 32.

²⁴⁹ Voir, entre autres, l'annexe 11.

²⁵⁰ Voir l'annexe 33.

²⁵¹ Voir l'annexe 34.

²⁵² Voir l'annexe 35.

²⁵³ G. Béhotéguy, « Quêtes à la carte et visites guidées de quelques mondes imaginaires dans le roman pour la jeunesse contemporaine ». *Cahiers Robinson*, « Cartes et plans : paysages à construire, espaces à rêver », n° 28, 2010, p. 92.

²⁵⁴ M.-A. Brayer, « Mesure d'une fiction picturale : la carte de géographie ». *Exposé*, n°2, 1995, p. 8.

François Place utilise pour cela de nombreuses conventions cartographiques pour dessiner les reliefs, indiquer les frontières, situer les villes, les fleuves ou les zones boisées. Toutes les cartes d'Orbae ressemblent aux anciennes cartes de notre monde : portulans du XV^e siècle ou planisphères postérieurs aux Grandes Découvertes comme l'*Universalis Cosmographia* de Waldseemüller²⁵⁵. Une ressemblance qui n'est pas fortuite, car ce travail cartographique minutieux témoigne du considérable travail de documentation réalisé en amont. Il résulte sans doute de la sédimentation des effets d'une vieille curiosité pour l'époque des Grandes Découvertes, puisque, rappelons-le, François Place a publié entre 1987 et 1990, quatre livres documentaires destinés à un jeune public sur cette époque. Ces livres de poche, très illustrés, racontent la découverte du monde à travers le prisme des conquérants, des navigateurs, des explorateurs et des marchands, depuis l'odyssée d'Ulysse jusqu'à la conquête des pôles²⁵⁶.

Toutes ces cartes jouent un rôle central dans la construction littéraire du monde d'Orbae, qu'elles introduisent ou concluent le récit. Comme l'écrit Gilles A. Tiberghien : « la carte permet le récit qui lui-même engendre la carte²⁵⁷ ». En outre, le thème de la carte revient à de nombreuses reprises au cours du récit : la carte que le géographe essaie de faire²⁵⁸, celle que l'on conserve précieusement²⁵⁹ ou celle que l'on modifie au fil du progrès des connaissances²⁶⁰. La fascination multiforme de l'auteur au sujet des cartes sera toutefois approfondie dans une sous-partie ultérieure²⁶¹.

1.4.2. L'alphabet cartographique d'Orbae : des cartes-lettres à l'échelle du pays

Chaque chapitre consacré à un des vingt-six pays d'Orbae s'ouvre par une petite carte de l'ensemble du territoire. Comme chaque pays renvoie à une lettre de l'alphabet, François Place pousse la contrainte à son terme en imaginant d'une part un nom qui débute cette même lettre, et d'une autre en imposant au pays la forme de cette lettre. Notons que, si l'exercice est relativement aisé dans le cas de certains pays (le C, le O ou le U), il l'est beaucoup moins pour d'autres (le A, le K, le R ou le W). L'ensemble de ces cartes

²⁵⁵ Ce planisphère fut publié sous la direction du cartographe Martin Waldseemüller à Saint-Dié-des-Vosges en 1507, et contient la première mention du mot « America ».

²⁵⁶ Voir, par exemple, l'annexe 36 qui en représente une planche. On observe, au-delà des années qui séparent cette illustration des paysages d'Orbae, une fascination constante pour les pays à explorer et les navires de l'époque moderne.

²⁵⁷ G. A. Tiberghien, *Finis terrae : imaginaires et imaginations cartographiques*, Paris, Bayard, Le Rayon des curiosités, 2007.

²⁵⁸ Par exemple Nirdan Pacha, dans les montagnes de la Mandragore.

²⁵⁹ Comme la Carte-Mère, abritée dans le Palais des Cartes à Orbae.

²⁶⁰ En témoigne, par exemple, le patient travail de Ziyara une fois devenue Cartographe officielle d'Orbae, au terme de ses voyages.

²⁶¹ Voir *supra*, dans la troisième partie, la sous-partie III.1 intitulée « Une fascination pour les cartes qui traverse toute l'œuvre de François Place ».

est rassemblé, sous la forme de petites miniatures, au sein du sommaire que l'on retrouve au début de chaque volume du coffret de *l'Atlas des géographes d'Orbae*²⁶².

La construction de ces vingt-six cartes obéit à un dispositif régulier au sein du coffret de *l'Atlas des géographes d'Orbae*: inscription de la carte complète sur la page de droite, avec un format approximatif²⁶³ de 14 x 12 cm, puis réutilisation d'un détail de cette même carte sur toute l'étendue de la page de gauche, en utilisant une couleur jaune/orange sépia, peut-être pour évoquer l'ancienneté de ces cartes. Chaque carte représente l'entièreté du pays, qui s'inscrit dans un fin cadre décoré destiné à mettre en valeur la carte proprement dite.

Aucune information n'est donnée au lecteur sur l'orientation de la carte ni sur l'échelle cartographique. Le seul constat que nous pouvons établir est que les cartes n'ont pas toute la même échelle. En effet, la carte²⁶⁴ de l'île de Quinootka (Q) représente un espace de dimensions modestes (les marins atteignent le centre de l'île dans une journée) alors que la carte²⁶⁵ des montagnes de la Mandragore (M) représente un espace dont la traversée impose de longues semaines de voyage à Nîrdan Pacha. François Place indique d'ailleurs au lecteur la relativité des cartes : il en conseille une lecture plus poétique que scientifique. Il écrit, à la fin de chacun des deux volumes de *l'Atlas des géographes d'Orbae*, que « les échelles de temps et de distance varient d'un pays à l'autre ».

Ces cartes comportent rarement de toponymes. Toutes ne sont pas muettes pour autant : la carte J²⁶⁶ (le pays de Jade) utilise des toponymes (illisibles car écrits dans un alphabet pseudo-chinois), tout comme celle du pays des Hongalils (H), qui précise le nom des villages-forteresses²⁶⁷. Inversement, la plupart sont couvertes de nombreux dessins, qui représentent soit des figurés cartographiques ponctuels (sommet, ville, lieu important...), soit des éléments plus décoratifs (navires, animaux, rose des vents, personnage...).

Le style cartographique général mis en œuvre par François Place est plutôt naïf, ce qui renforce l'impression d'observer des cartes de l'époque médiévale ou moderne²⁶⁸. Bien que certains figurés utilisés se ressemblent, par exemple pour figurer les montagnes ou les routes, la plupart diffèrent fortement d'une carte à l'autre. Cette variété cartographique participe de la différenciation des vingt-six pays d'Orbae.

²⁶² Voir l'annexe 37.

²⁶³ Les dimensions varient légèrement en fonction des contraintes cartographiques de la lettre-pays. Par exemple, la lettre M impose une forte horizontalité (15 x 11.5 cm), tandis que la lettre B est plus ramassée (11 x 11 cm).

²⁶⁴ F. Place, *Atlas des géographes d'Orbae, op. cit.*, t. II, p. 59. Voir l'annexe 38.

²⁶⁵ Voir l'annexe 39.

²⁶⁶ F. Place, *Atlas des géographes d'Orbae, op. cit.*, t. I, p. 139. Voir l'annexe 40.

²⁶⁷ *Ibid.*, p. 109. Voir l'annexe 41.

²⁶⁸ Adjectif entendu dans le sens historique du terme, c'est-à-dire en renvoyant à la période XVI^e-XVII^e-XVIII^e siècles, avant l'époque contemporaine.

Ainsi, la carte du golfe de Candaâ²⁶⁹ comporte une rose des vents muette, dont la présence souligne l'avancée scientifique du pays, tandis que celle du pays des Frissons²⁷⁰, beaucoup plus ingénue, en est dénuée.

Ces cartes permettent d'abord de scander le texte en indiquant à quelle lettre de l'alphabet géographique d'Orbae se trouve le lecteur – mais pas seulement. Mais leur observation éclaire les particularités de chaque pays. La carte de l'île de Quinootka²⁷¹ concerne un espace presque désert, puisqu'elle ne met en valeur que le relief du territoire. Le lecteur est donc invité à tomber lui aussi dans le piège de l'île : inoffensive à 1^{ère} vue, meurtrière une fois qu'on s'y aventure. Celle de l'île de Selva²⁷² ressemble à un tableau abstrait : aucune route, bâtiment ou fleuve, mais seulement un vaste entrelacement ponctué vert, évoquant l'arbre-forêt qui la recouvre totalement. La carte de l'île des Géants²⁷³ diffère radicalement des autres, puisqu'elle mentionne son auteur : John Macselkirk, le héros de l'histoire qui la suit. La langue utilisée est l'anglais (« *Map of the Giants Island* »), afin d'indiquer la nationalité britannique du héros. La carte précise les toponymes inventés par l'auteur, comme « *cape William* », et représente en bas à gauche l'explorateur-cartographe lui-même, reconnaissable à son chapeau, sa gibecière et son fusil. Des traits pointillés ponctués de quelques croix indiquent ses cheminements à travers l'île. Ainsi, sans avoir lu l'histoire, le lecteur est plongé dans l'atmosphère caractéristique du pays qu'il se prépare à découvrir : un anglais va explorer une île peuplée de tortues et d'immenses et vénérables statues.

Ces cartes aiguïsent aussi la curiosité du lecteur à l'orée du chapitre, car certaines de leurs caractéristiques devront attendre la lecture du chapitre pour être pleinement comprises. La carte des montagnes de la Mandragore²⁷⁴ peut en témoigner. On y observe un vaste massif montagneux en forme de M, ponctué de fleuves, de tours, de collines et de sommets. En haut à droite, étrangement, surgit un cartouche finement ouvragé, dans laquelle est inscrite un court texte indéchiffrable, écrit dans un alphabet visuellement proche de l'arabe. La rose des vents, à haut à gauche, s'inspire, elle aussi, des arts décoratifs orientaux. Quel rapport entre ces symboles qui renvoie à l'Empire ottoman et ces montagnes qui diffèrent fortement des représentations communes des territoires orientaux (désert, oasis, coupoles, etc.) ? La réponse nous sera donnée par le récit qui suit, puisque nous apprenons que lesdites montagnes font théoriquement partie d'un immense empire (« vingt-huit provinces et royaumes ») sur lequel règne le vénéré Sultan Khâledim le Juste. Mais cette suzeraineté est limitée par l'inaccessibilité des montagnes, conduisant l'ingénieur cartographe Nîrdan Pacha à aller sur place pour en dresser la carte la plus précise possible,

²⁶⁹ *Ibid.*, p. 39. Voir l'annexe 42.

²⁷⁰ *Ibid.*, p. 77. Voir l'annexe 43.

²⁷¹ F. Place, *Atlas des géographes d'Orbae, op. cit.*, t. II, p. 59. Voir l'annexe 38.

²⁷² *Ibid.*, p. 93. Voir l'annexe 44.

²⁷³ F. Place, *Atlas des géographes d'Orbae, op. cit.*, t. I, p. 93. Voir l'annexe 45.

²⁷⁴ *Ibid.*, p. 185. Voir l'annexe 39.

afin d'en achever le contrôle. Le lecteur peut donc comprendre, à l'issue du chapitre, que cette carte, vague et imprécise, représente l'état initial des connaissances cartographiques de l'administration impériale sur ces montagnes : il a sous les yeux le document même dont l'inachèvement motive l'expédition de Nirdan Pacha²⁷⁵.

François Place met l'accent dans chaque carte sur un aspect majeur du pays qu'il aborde. Il élabore donc un résumé cartographique de l'espace avec un sens de la synthèse figurative saisissant. En voici plusieurs exemples : la carte du pays des Baïlabaïka²⁷⁶ représente deux lacs qui constituent les vides au sein de la lettre B, l'un opaque et l'autre plus clair. Ils renvoient à la bipolarité géographique structurelle de ce pays, illustrée par les différences complémentaires des deux lacs jumeaux, semblable à l'hétérochromie des chamans qui guident la population. La carte fournit d'autres informations secondaires : un fleuve qui fait office de frontière naturelle, la présence de serpents géants, un chaman aux yeux vairons revêtu d'un étrange manteau²⁷⁷... À l'issue de la lecture du chapitre, le lecteur comprendra le sens de ces deux lacs, symétriques mais différents : il faut « apprivoiser les contraires pour maintenir le fragile équilibre entre l'ordre humain et l'ordre animal »²⁷⁸. De son côté, la carte du golfe de Candaâ²⁷⁹ met en avant le site portuaire de la ville, ainsi que la place centrale de sa flotte. Le chapitre W débute, quant à lui, par une carte²⁸⁰ qui utilise les sinuosités du tracé d'un fleuve, le Wallawa, pour former ladite lettre. La nature changeante du cours d'eau est soulignée par la colorisation de la partie gauche du fleuve, très foncée, qui s'oppose à celle de la partie droite, plus claire. Or, toute la société est en effet structurée sur cet équilibre entre le jour et la nuit, que l'arrivée d'un ingénieur horloger étranger va remettre en cause. Dernier exemple : le pays des Yaléoutes. La carte²⁸¹ est presque complètement nue, puisqu'elle n'indique, à la différence des autres cartes, aucune caractéristiques spatiales, à l'exception du tracé du littoral et des fleuves. Elle représente le point de vue des « hommes en bleu », citoyens d'une puissance occidentale et technologiquement avancée, sur un espace qu'ils connaissent mal mais dont ils convoitent les ressources.

Toute la difficulté de cet exercice de style cartographique réside dans la nécessité de ne pas laisser le lecteur en répétant indéfiniment des cartes dont la forme générale (la lettre) constitue le seul changement. L'auteur s'efforce donc d'intégrer un effet de nouveauté au dévoilement de chacune des cartes successives. Si le jeu est aisé au début de l'alphabet, la lettre A du pays des Amazones étant ainsi

²⁷⁵ En outre, une vignette placée dans la double-page encyclopédique qui conduit le chapitre représente Nirdan Pacha dans son bureau, avec sous les yeux la carte en forme de M des montagnes de la Mandragore.

²⁷⁶ *Ibid.*, p. 23. Voir l'annexe 46.

²⁷⁷ Le manteau du chaman consiste en l'assemblage de peaux de trois types d'animaux opposés : saumons, corbeaux et renards. Ces différences sont une source de conflits au sein même du manteau : « chacun des esprits qui le composaient cherchait à retrouver sa liberté avec d'autant plus de brutalité qu'il était apparié à son contraire » (F. Place, *op. cit.*, t. I, p. 26).

²⁷⁸ F. Place, *Atlas des géographes d'Orbae, op. cit.*, t. I, p. 27.

²⁷⁹ *Ibid.*, p. 39. Voir l'annexe 42.

²⁸⁰ F. Place, *Atlas des géographes d'Orbae, op. cit.*, t. II, p. 153. Voir l'annexe 47.

²⁸¹ *Ibid.*, p. 179. Voir l'annexe 48.

cartographié de façon plutôt classique, la difficulté s'accroît au fil des chapitres, car le lecteur s'habitue peu à peu à ces cartes-lettres. Le chapitre consacré au désert d'Ultima (U) illustre bien l'inventivité cartographique de François Place. La carte²⁸² représente un désert en forme de U, cintré par de puissantes montagnes et bordé au nord par une mer. L'originalité réside dans la présence d'une cartouche placée en haut à gauche, qui représente douze machines à vapeur différentes, associées à autant de drapeaux. Le désert lui-même, morne plaine, n'offre guère d'indications, si ce n'est la présence d'un rocher central dénommé Ultima par les nouveaux arrivants. Mais plusieurs lignes colorées, ponctuées de points et de dates (du 3 au 12 janvier 1881), évoquent la progression d'une machine, dont le nom apparaît dans un cartouche en bas à gauche : la Foudroyante. Il s'agit donc de la carte d'Onésime Tiepolo que nous avons sous les yeux, destinée à cartographier sa progression inachevée²⁸³ en direction du rocher final. En dépit de sa ressemblance apparente avec les autres cartes d'Orbae, celle d'Ultima est donc unique en son genre, en indiquant à la fois les acteurs et le tracé d'une course internationale.

I.4.3. Planisphères et cartes non-alphabétiques d'Orbae : une cartographie scientifique

François Place a dessiné des cartes supplémentaires pour favoriser l'immersion du lecteur dans le monde d'Orbae, au-delà du strict cadre alphabétique. Elles en diffèrent par leur ambition scientifique plus marquée, par un respect plus strict du vocabulaire cartographique usuel et par leur neutralité. Il ne s'agit plus ici de saisir l'espace du pays à travers un point de vue spécifique (Onésime Tiepolo pour la carte d'Ultima, John Macselkirk pour l'île des Géants, les cartographes d'Orbae pour l'île d'Orbae ou Nirdân Pacha pour les montagnes de la Mandragore), mais en se glissant plutôt dans l'œil d'un narrateur omniscient. La carte de l'île d'Orbae²⁸⁴ illustre ce décentrement de regard. Elle semble, à 1^{ère} vue, une répétition inutile, puisqu'une carte de cette île est déjà visible au début du chapitre O²⁸⁵. Mais cette dernière est une image de la Carte-Mère, somme de toutes les connaissances tirées des expéditions successives envoyées de la cité par le gouvernement, et nous donne à voir l'île telle que la voit les géographes d'Orbae, piégés depuis des décennies dans l'ignorance de la vraie nature des Terres Intérieures. Au contraire, la carte que propose François Place à la fin du volume dévoile le secret caché au centre du O : les îles Indigo et leur montagne bleue, ainsi que le Z où vivent les Zizotls. Il s'agit donc d'une vue démiurgique de l'île, et non plus interne à la société insulaire.

²⁸² *Ibid.*, p. 121. Voir l'annexe 49.

²⁸³ Le rocher d'Ultima n'est pas atteint car le tracé de la Foudroyante s'interrompt à une faible distance de l'arrivée.

²⁸⁴ F. Place, *Atlas des géographes d'Orbae, op. cit.*, t. II, p. 211. Voir l'annexe 32.

²⁸⁵ *Ibid.*, p. 25. Voir l'annexe 50.

Le planisphère²⁸⁶ réalisé par l'auteur constitue une carte très ambitieuse, car elle prétend embrasser l'ensemble des pays d'Orbae. Quelles en sont les principales caractéristiques ? La physionomie générale des terres émergées s'apparente beaucoup à celle du monde réel, puisqu'on y devine la silhouette de l'Amérique, de l'Afrique, de l'Eurasie et de l'Océanie, tout en se démarquant nettement par de nombreux aspects (toponymes, reliefs et fleuves différents par exemple). Au lecteur qui les cherche attentivement, elle indique l'emplacement précis des vingt-six pays évoqués, du A des Amazones au Z des Zizotls. La grande île d'Orbae étant localisée au pôle sud, donc non cartographiable en utilisant une projection de type pseudo-cylindrique, elle apparaît à peine sur le planisphère, d'où sa présence, à part des autres, à droite du planisphère. La majorité des toponymes indiqués sont les pays d'Orbae, mais l'auteur a ajouté quelques lieux supplémentaires, comme les îles aux Épices, la mer d'Opale ou la côte des Musidales, qui n'apparaissent donc que dans cette unique carte. Les océans ne sont pas mentionnés, d'abord parce qu'ils ne sont jamais nommés dans les récits d'Orbae, ensuite car nommer des océans réels (océan glacial Arctique autour du pays des Frissons ou océan Indien traversé par l'équipage de l'Albatros pour parvenir à l'île de Quinooka) atténuerait l'exotisme de ce monde imaginaire et en banaliserait la topographie. Enfin, pour accentuer l'inscription du monde d'Orbae dans l'époque où les sociétés occidentales découvraient peu à peu le reste du monde, François Place a inclus dans ce planisphère²⁸⁷ des dessins de cétacés et de divers navires (kayaks, pirogues, jonques, navires à voiles carrées). Tout l'espace terrestre est colorié de la même façon, soulignant l'homogénéité de ces différents espaces, tandis qu'un nombre réduit de figurés est utilisé. On peut identifier des montagnes (triangle hachuré), des collines (demi-cercle hachuré), des forêts (arbres variés : palmiers, conifères...), des fleuves et des lacs (lignes délimitant un espace blanc), des prairies (petits traits verticaux), des marécages (traits verticaux placés sur des traits horizontaux), des déserts arides (foisonnement de points), des steppes (petits traits horizontaux) et des cités (dessins stylisés d'une maison). À cette légende, il faut ajouter enfin le dessin d'animaux, seuls ou montés par des hommes, qui agrémentent la carte et donnent des indications sur la faune, et donc les caractéristiques bioclimatiques, des pays d'Orbae. On repère ainsi les oiseaux utilisés comme montures autour du désert des Tambours, une tortue domestiquée dans le désert des Pierreux, quelques bovins massifs (bisons ?) dans les prairies nord-américaines, un éléphant (indien ?) dans le pays de Nilandâr, ou bien encore des chars tractés par des bœufs dans le pays de Jade²⁸⁸.

On retrouve ainsi sur ce planisphère les vingt-six lettres de l'alphabet, dessinant la forme de chaque lettre par leur tracé : le W du fleuve Wallawa, le D du désert des Tambours, le B des deux lacs de Bailabaikal, l'île de Selva en forme de S... Certaines lettres sont très visibles, comme le G de l'île des Géants, alors

²⁸⁶ Voir l'annexe 31.

²⁸⁷ Voir l'annexe 31.

²⁸⁸ Voir l'annexe 31.

que d'autres le sont beaucoup moins, telles le E de la montagne d'Esmeralda (constitué par une montagne, des forêts et des rivières) ou le J du pays de Jade, dissimulé dans le tracé des côtes et le cours d'un fleuve. En outre, certaines lettres sont indiquées mais non visibles à l'échelle mondiale : il s'agit du C de Candaâ et du V du Vertige, deux villes dont l'inscription spatiale ne peut apparaître qu'à l'échelle régionale. Ce planisphère sollicite donc le lecteur à participer à un jeu de reconnaissance, ce qui renforce la dimension ludique de la construction alphabétique du monde d'Orbae.

Ce planisphère permet de situer les pays les uns par rapport aux autres, complétant ainsi le texte qui donne quelques indications parcellaires à ce sujet. On peut ainsi lire dans le chapitre consacré au désert d'Ultima qu'il s'agit d'une terre éloignée des autres, et pour cela découverte très tardivement. Le planisphère confirme cette localisation en situant la grande île d'Ultima au sud-est de la carte, sur l'emplacement de l'Australie²⁸⁹. Autre exemple : le chapitre du pays des Houngalils débute comme suit : « entre le pays de Jade et les montagnes de la Mandragore s'étend la barrière des monts Houngürs »²⁹⁰. Le planisphère situe en effet le H à l'Est du M et à l'Ouest du J, bien qu'il y ait plusieurs pays qui s'intercalent entre les montagnes de la Mandragore et le pays de Jade (Xing-Li par exemple). Enfin, le chapitre relatif au pays des Lotus narre l'expédition maritime de Zénon d'Ambroisie, marchand originaire de Candaâ, qui accoste dans l'embouchure du fleuve et passe plusieurs années à en explorer le territoire. On retrouve sur le planisphère la myriade de lacs, des méandres et de lagunes décrite par Zénon, dont la complexité labyrinthique explique la difficulté éprouvée par l'ambassadeur pour y rencontrer le Roi des Eaux : « les pays des Lotus était un pays à se perdre²⁹¹ », prévenait d'ailleurs le chef de la ville où accosta Zénon.

La localisation de chaque pays obéit à une logique culturelle et géographique. Par exemple, les étendues glacées du pays des Frissons (F) se situent à proximité du pôle nord, à la place du Groenland, tandis que la forêt tropicale de l'île de Selva se trouvent en Océanie, dans la place grossièrement occupée par Bornéo dans le monde réel. La plupart des localisations coulent de source et ne surprennent pas le lecteur, comme le pays de Jade, qui ressemble fortement à la Chine, ou le pays de la Rivière Rouge, dont les paysages africains (baobabs et savane) le situent logiquement à l'emplacement du fleuve Congo. Le planisphère confirme ici les rapprochements spatiaux-culturels que le lecteur a pu établir entre les pays d'Orbae et des civilisations qui ont réellement existé.

²⁸⁹ L'Australie est découverte bien plus tard que l'Amérique par exemple : on retient généralement la date de 1770, qui marque le débarquement de James Cook et de son équipage à Botany Bay, mais des navigateurs européens, notamment néerlandais, avaient déjà atteint l'île au XVII^e siècle, sans prendre toutefois conscience de l'immensité du territoire australien.

²⁹⁰ F. Place, *Atlas des géographes d'Orbae, op. cit.*, t. I, p. 110.

²⁹¹ *Ibid.*, p. 176.

D'autres pays étaient moins inscrits dans un espace culturel précis, et donc plus difficiles à localiser par rapport aux autres : l'île des Géants, finalement placée au sud de l'océan Indien (à l'emplacement des îles Kerguelen), le désert des Pierreux, le pays des Troglodytes, essentiellement souterrain, ou la cité du Vertige. Dans ces cas-là, le planisphère apporte un éclairage supplémentaire pour en approfondir la compréhension. La localisation du pays des Amazones en constitue un exemple éclairant : le récit qui lui est consacré dans *l'Atlas* donne peu d'informations à ce sujet. L'auteur décrit des forêts giboyeuses, des loups bleus, des troupeaux de chevaux, des peupliers et des steppes glacées, mais dessine aussi des oryx, des chameaux et des rhinocéros (« unicornes de guerre »). Où sommes-nous ? L'emploi du terme « caravansérail²⁹² » renvoie à l'Orient, mais les parures en plumes des Amazones évoque davantage l'Amérique du Nord... Les référentiels géographiques sont à la fois multiples et contradictoires. Dans son planisphère, François Place décide de situer ce pays à la frontière de l'Europe et de l'Asie, à l'emplacement approximatif du massif du Caucase. Ce choix est plus historique que géographique, car la tradition littéraire antique, qui évoque déjà les Amazones dans *l'Iliade*, situe ordinairement ce pays mythique à côté du Pont-Euxin. Certains historiens antiques prêtaient ainsi à Alexandre le Grand l'honneur de les avoir rencontrées au cours de sa conquête de l'Empire perse. En prenant le parti de placer ici le pays des Amazones sur son planisphère, François Place s'inscrit donc dans la continuité géographique d'Homère et de ses successeurs.

L'élaboration de ces différentes cartes a donc exigé de François Place un minutieux travail de mise en cohérence de la construction littéraire du monde d'Orbae, pour veiller à ce que les récits, les illustrations et les cartes ne se contredisent pas. Plus les éléments géographiques de cet ambitieux projet littéraire se multiplient, et plus la mise en ordre cartographique se complexifie. La remarquable cohérence de l'ensemble des pays d'Orbae est indiscutable. En outre, la richesse géographique de ce monde permet un approfondissement continu, comme en témoigne le second planisphère²⁹³ réalisé par François Place et intégré à l'intérieur de la couverture du portfolio inclus dans le coffret du *Secret d'Orbae*. Celui-ci est recentré sur les aventures de Cornélius et Ziyara et exclut donc les pays pseudo-américains (Yalécoutes ou Esméralda) ainsi que l'île d'Ultima, trop éloignés. Par contre, il localise la ville d'où est originaire Cornélius Van Horn, décrite mais non précisée dans le chapitre I (Indigo) de *l'Atlas* : Horn est placé sur le littoral entre la France et la péninsule danoise, à l'emplacement actuel des Pays-Bas (ce qui est cohérent avec le nom du personnage). Il place aussi un nouveau pays, l'empire du Levant, réminiscence de l'Empire ottoman, qui s'étend sur l'Anatolie et l'Arabie et dont les ambitions le rapprochent du désert des Pierreux et des terres des Mandargs.

²⁹² *Ibid.*, p. 17.

²⁹³ Voir l'annexe 33.

I.4.4. Les cartes d'Orbae, outils de localisation ou œuvres d'art ?

L'élaboration de ces cartes revêt une forte dimension artistique. L'auteur l'affirme dès l'incipit de son œuvre, en évoquant « l'art de la cartographie²⁹⁴ ». En observant François Place jouer à dessiner des pays en suivant la forme des vingt-six lettres de l'alphabet, il est difficile de ne pas songer au poème *Voyelles*²⁹⁵ d'Arthur Rimbaud, dans lequel il associe des sons, des couleurs et des images à cinq voyelles :

A noir, E blanc, I rouge, U vert, O bleu : voyelles,
Je dirai quelque jour vos naissances latentes.

Là où Rimbaud joue avec les sons et les images, François Place imagine des cartes pour résonner harmonieusement avec les spécificités de chaque pays et de chaque histoire.

Le dessinateur Fred avait imaginé, dans une série de bandes dessinées intitulée *Philémon*, les aventures d'un jeune homme qui se promène dans un monde fantastique où se trouvent notamment des îles formant les mots « Océan Atlantique » au milieu de l'océan de ce nom. Mais il n'avait pas réalisé une proposition cartographique aussi détaillée que celle de François Place dans cette transformation des lettres en espaces.

Les cartes, dans les œuvres de François Place relatives au monde d'Orbae, sont des représentations du monde complexes et polysémiques. L'abondance des toponymes aiguillonne l'imaginaire du lecteur. En outre, ces cartes appellent à une « exploration verticale²⁹⁶ », où il ne s'agit plus de promener le regard d'un lieu à un autre à la surface de la carte mais de descendre « dans le feuilleté de la mémoire où s'entassent les unes sur les autres comme des strates géologiques les cartes fictives²⁹⁷ ». Cette dynamique intertextuelle renvoie à bien d'autres espaces réels ou fictifs, comme l'île de Robinson Crusoé et l'île de Pâques que synthétise l'île des Géants dans le monde d'Orbae.

En dépit de la masse des informations représentées, les cartes du monde d'Orbae demeurent, ontologiquement, incomplètes. Si les pays asiatiques sont nombreux, le continent Européen reste plus mystérieux : quels pays le constituent ? L'Amérique centrale ne compte aucun nom de lieux, tout comme l'Afrique australe et orientale ou l'Arabie. Quelles sont ces îles au large du pays de Jade ? Parmi les douze grandes nations qui rivalisent de vitesse pour s'emparer de la grande île d'Ultima, François Place cite²⁹⁸ la

²⁹⁴ F. Place, *Atlas des géographes d'Orbae, op. cit.*, t. I, p.7.

²⁹⁵ Sonnet d'Arthur Rimbaud, écrit en 1871 et publié en 1883 dans la revue *Lutèce*.

²⁹⁶ J'emprunte l'expression à G. Béhotéguy, dans « Quêtes à la carte et visites guidées de quelques mondes imaginaires dans le roman pour la jeunesse contemporain », art. cit.

²⁹⁷ *Ibid.*

²⁹⁸ F. Place, *Atlas des géographes d'Orbae, op. cit.*, t. II, p. 126.

Tomaravie Occidentale, la Tomaravie orientale et la Clarinthie, sans jamais les localiser sur la moindre carte. Où sont-elles ? En Europe centrale peut-être ? Autant de questions que François Place laisse en suspens : au lecteur de combler les vides en recourant à son propre imaginaire, car le monde d'Orbae conserve une part inextinguible de mystère géographique.

En définitive, les cartes d'Orbae donnent de la consistance à ce monde imaginaire, enrichissent notre perception spatiale et culturelle des lieux et nous en proposent une vision d'ensemble cohérente, non sans poésie. Tout le talent de François Place réside dans sa capacité à faire partager au lecteur son goût des cartes, en transformant ces images du monde en objets à la fois pédagogiques et mystérieux : elles nous informent autant qu'elles nous troublent. Ains que l'écrit Pierre Jourde, « la carte est un référent ouvert (rien n'y a encore eu lieu) et nous nous prenons au piège de cette ouverture, qui ressemble tant à l'indécision du réel, pour nous donner l'illusion d'y bâtir notre propre réalité »²⁹⁹.

* * * * *

Après avoir étudié la façon dont François Place élabore la construction littéraire d'Orbae à travers ses mots, ses illustrations et ses cartes, je souhaite m'intéresser aux usages de ce monde fictionnel dans ses œuvres successives. S'il parvient à enrichir de mille détails le portrait du monde qu'il invente, François Place ne se résigne pas à imaginer ce monde pour se contenter de le contempler – bien que cette dimension existe aussi dans ses œuvres. Il utilise ce monde pour faire évoluer ses personnages, pour faire progresser ses récits ou pour défendre des positions philosophiques teintées d'un panthéisme sans illusion. Sous sa plume, Orbae vit, évolue, menace ou abrite. Il est à la fois un arrière-plan incompressible et un acteur à part entière de l'histoire. François Place, simultanément créateur et utilisateur de ce monde, le déploie sous nos yeux comme un espace coloré, complexe, dangereux et merveilleux – aussi ambigu que le réel même.

²⁹⁹ P. Jourde, *Géographies imaginaires*, Paris, J. Corti, 1991, p. 104.

II. Orbae, un monde à explorer : les usages de cet espace imaginaire dans l'œuvre de François Place

II.1. Un monde parcouru

II.1.1. Des personnages mobiles dans un monde immense

Le thème du voyage est central dans tous les récits qui se déroulent dans le monde d'Orbae. La première phrase du premier chapitre de l'*Atlas* le place d'emblée au cœur du récit : « Euphonos traversa la rivière sous les grands peupliers. Une longue errance l'avait amené au hasard des chemins dans ce pays de poussière »³⁰⁰. De fait, tous les personnages principaux des vingt-six chapitres de l'*Atlas des géographes d'Orbae* se déplacent, à plus ou moins longue distance. Par exemple, les jeunes hommes qui vivent dans l'archipel voisin de l'île de Selva quittent leur domicile pour venir y affronter les redoutables tigres-volants³⁰¹. Quant à Kosmas, fonctionnaire impérial, il doit traverser l'immensité hostile du désert des Pierreux afin de conduire sa mission. Une fois parvenu à rencontrer le peuple qui y vit, il effectue le même trajet en sens inverse pour en ramener une bibliothèque mobile. Ce deuxième voyage est mis en échec par l'incendie malveillant des livres des Pierreux, ce qui le conduit à repartir une nouvelle fois vers le désert en compagnie de ses nouveaux amis, pour un troisième et ultime voyage : « Que décidez-vous, Kosmas, vous repartez ou vous revenez avec nous ? Je vous suis, dit Kosmas. Je ne vous l'ai pas dit, mais le désert m'a manqué ! »³⁰². Dans le chapitre consacré au pays des Troglodytes, le héros du récit est lui aussi un voyageur, Hippolyte de Fontaride. Photographe professionnel, il a quitté sa ville natale pour s'enfoncer dans les profondeurs de la Terre afin de photographier les fresques des « jours dérobés »³⁰³. Ce n'est d'ailleurs pas la 1^{ère} fois qu'il vient ici : « au cours d'un voyage précédent, il a repéré, à environ trois kilomètres du camp, un passage entre les éboulis »³⁰⁴.

Orbae apparaît donc comme un monde que l'on arpente, le cadre physique d'une myriade de déplacements plus ou moins lointains. Cette focalisation explique la prégnance du champ lexical du voyage dans bon nombre de chapitres de l'*Atlas des géographes d'Orbae*. Portons notre attention, par

³⁰⁰ F. Place, *Atlas des géographes d'Orbae*, op. cit., t. I, p. 10.

³⁰¹ F. Place, *Atlas des géographes d'Orbae*, op. cit., t. II, p. 94.

³⁰² *Ibid.*, p. 55.

³⁰³ *Ibid.*, p. 113.

³⁰⁴ *Ibid.*, p. 112.

exemple, sur le chapitre consacré aux montagnes de la Mandragore³⁰⁵. On y retrouve de nombreux verbes qui évoquent le déplacement, cités ici par ordre d'apparition dans le texte : descendre, gravir, emmener, arriver, conduire, grimper, courir, dégringoler, marcher, s'avancer, se déplacer, passer, revenir, repartir, franchir, entrer. Les noms d'objets liés au thème du déplacement sont aussi fréquents : attelage, voiture, route, cocher, guide, escorte, sentier, piste, carte, expédition, ponts, chemins, chevaux, mules, caravanes, sentiers, carrefour, marcheur, campement, raccourci... L'auteur utilise un large éventail de synonymes de voies terrestres pour construire son récit : route, chemin, piste, sentier, raccourci, trajet. Les deux mots qui reviennent d'ailleurs le plus souvent dans ce chapitre, hors pronoms, auxiliaires et adverbes, sont « chemin », utilisé à six reprises, et « route », qui apparaît quinze fois dans le chapitre.

Toute la construction narrative du *Secret d'Orbae* est fondée sur une double succession de voyages, qui donnent leurs titres respectifs aux deux parties du roman : l'expédition terrestre de Cornélius et les traversées maritimes de Ziyara. Leurs itinéraires finissent par se croiser sur un littoral, point de contact entre la terre et la mer, leur permettant alors de voyager ensemble, d'abord sur mer (vers Orbae) puis sur terre (dans Orbae). Leurs trajectoires divergent alors, Cornélius choisissant de poursuivre le voyage vers une inaccessible montagne bleue située au centre de l'île pendant que Ziyara choisit l'immobilité du travail de cartographe. Ils se retrouvent finalement à la fin du roman, suite au retour miraculeux de Cornélius et fondent une famille qui hérite de leur goût commun pour l'errance : « le *Nadir* les [leurs trois enfants] portait sous le grand ciel, ils aimèrent, tout comme nous, le bruit du vent contre ses voiles³⁰⁶ ».

Pour quelques personnages, le voyage est constitutif de leur identité. Tel est, par exemple, le cas d'Ortélius, cosmographe d'Orbae, « honoré du titre de Grand Découvreur à trente et un ans³⁰⁷ », dont le travail consiste à conduire des expéditions vers les terres Intérieures. D'autres voyagent de façon plus involontaire, suite à des péripéties inattendues – en amateurs, en somme. Par exemple, Nohyk, le héros du chapitre consacré au pays des Yaléoutes³⁰⁸, quitte son pays natal pour un grand voyage à destination d'une puissante nation occidentale, qui n'est pas nommée, suite à un accord politique entre le chef de son village et le capitaine du navire venu établir des contacts avec eux. Même si Nohyk semble avoir tiré profit de cette expédition, apprenant la langue de ce peuple et maîtrisant la technologie des armes à feu, il a subi cette décision plus qu'il ne l'a voulue.

Ces voyages peuvent être individuels ou collectifs. Dans la course internationale organisée par douze grandes puissances à travers le désert d'Ultima, Onésime Tiepolo voyage avec un équipage pléthorique à bord de sa machine, la Foudroyante : officiers, pilote, vigie, machinistes... Le héros du chapitre consacré

³⁰⁵ F. Place, *Atlas des géographes d'Orbae*, op. cit., t. I, pp. 186-201.

³⁰⁶ F. Place, *Le Secret d'Orbae : le voyage de Ziyara*, op. cit., p. 180.

³⁰⁷ F. Place, *Atlas des géographes d'Orbae*, op. cit., t. I, p. 29.

³⁰⁸ F. Place, *Atlas des géographes d'Orbae*, op. cit., t. II, p. 180.

au désert des Tambours, Tolkalk, s'est joint à une immense caravane conduite par Shakâr afin de retrouver sa fille captive. Quant à Joao, le marchand d'esclaves au centre de l'histoire consacrée au pays de la Rivière Rouge, il accompagne à pied les guerriers du Roi des Rois, en « peinant à suivre ces athlètes à peau de nuit qui allaient leur chemin avec une fluidité animale³⁰⁹ ». Si le voyage est le plus souvent une expérience collective dans le monde d'Orbae, le groupe de voyageurs peut être plus réduit. Par exemple, Anatole de Brazadîm, Ulysse de Nalandès et Isaac des Bulan partent tous les trois à la recherche des îles Indigo, « sans compter l'indispensable domesticité »³¹⁰. Quant à Kadelik et sa grand-mère, s'ils quittent leur village avec tous les autres villageois, ils se retrouvent très vite isolés tous les deux, à cause de leur lenteur³¹¹. Au contraire, d'autres, plus rares, choisissent de pérégriner sans aucune compagnie, comme John MacSelkirk, héritier d'une solitude toute robinsonienne.

Ortélius est un personnage à part de ce point de vue puisqu'il expérimente successivement le voyage collectif puis solitaire. Dans le chapitre consacré à l'île d'Orbae, il conduit une grande expédition vers les terres Intérieures : c'est un échec, qui le conduit à l'exil. On le retrouve vingt ans plus tard, dans le chapitre consacré au pays des Zizotls. Il revient clandestinement sur l'île d'Orbae (son exil reste en vigueur) pour découvrir les îles Indigo, seul cette fois. À l'aide de sa machine volante, il traverse, sans aucune aide, les Fleuves de Brume et rencontre le peuple des Zizotls. Dans son cas, c'est la solitude qui lui permet de réussir là où la masse de l'expédition avait échoué.

Il y a bien quelques exceptions dans cette omniprésence du thème du voyage dans la construction littéraire du monde d'Orbae, mais elles demeurent toutes relatives. Ainsi, le héros de la cité du vertige, Izkadâr, restera tout au long du récit dans sa cité natale. Mais cette immobilité est relative car, pour faire obstacle à un complot visant à détruire la cité, Izkadâr est contraint de s'enfoncer dans les entrailles de la ville, à la recherche de la fameuse Pierre Baliverne³¹² : « il se laissa descendre au bout de sa natte à l'aplomb du trou, se jeta dans le vide et, agrippant au vol le rebord du mur, il disparut dans l'ouverture d'un prompt coup de rein ». Ce faisant, il effectue un « voyage vertical », descendant puis remontant à la surface une fois sa mission menée à bien. Dans le pays des Bailabaïkals, le chaman Trois-Cœurs-de-Pierre, personnage principal du chapitre, est plutôt immobile, jusqu'à l'intrusion d'un élément perturbateur : un missionnaire étranger. Ce dernier parvient au pays des deux lacs jumeaux à l'issue d'un long périple, bien que ce voyage ne nous soit pas conté. Pour le rencontrer, Trois-Cœurs-de-Pierre doit à son tour traverser son pays, franchissant des marais, des forêts et des rivières.

³⁰⁹ F. Place, *Atlas des géographes d'Orbae, op. cit.*, t. II, p. 76.

³¹⁰ F. Place, *Atlas des géographes d'Orbae, op. cit.*, t. I, p. 133.

³¹¹ *Ibid.*, p. 162.

³¹² F. Place, *Atlas des géographes d'Orbae, op. cit.*, t. II, p. 139.

La plupart des voyageurs reviennent à leur point de départ une fois leur voyage achevé, mais il peut être quelquefois sans retour. Nirdan Pacha quitte son empire natal pour cartographier les montagnes de la Mandragore, mais il n'en repartira finalement pas. Comble de l'ironie, lui, l'ingénieur cartographe qui a parcouru toutes les routes de l'empire, est condamné à la fin du chapitre à une immobilité absolue après avoir cueilli une mandragore. Le sorcier, responsable de sa métamorphose, lui dit à la fin : « Grâce à cette mandragore [...] Tu seras homme-terre, homme-plante, homme-bête. Te voilà comme moi, gardien des montagnes de la Mandragore. Ne cherche jamais à les quitter »³¹³. Tous ne sont pas piégés par leur destination cependant : John MacSelkirk parvient à retourner sur sa lande natale, Ziyara, Grand Amiral des Mers Océanes, multiplie les voyages « des rivages glacés du pays des Frissons aux plages de la grande et mystérieuse île d'Orbae³¹⁴ », Tolkalk, à l'issue de sa confrontation avec les Seigneurs gardiens des Montagnes de fer, réussit à rejoindre son village avec sa fille et le grand capitaine Itilalmatulac revient victorieux dans la capitale de l'Empire des Cinq Cités au bout de deux ans de voyage.

Le thème du voyage est aussi, assez logiquement, très présent visuellement dans les illustrations réalisées par François Place. Une grande partie de ces dessins, notamment ceux qui s'étendent sur une pleine page, représente des personnages en train de traverser un territoire. Au sein du portfolio du *Secret d'Orbae*, le lecteur peut ainsi apercevoir l'arrivée sur un cheval de Ziyara à Candaâ³¹⁵, la capture d'un éléphant-poulpe par Cornélius et ses camarades au cours de son voyage à l'intérieur d'Orbae, l'avancée de la flotte du Grand Retour guidée par Ziyara³¹⁶, le convoi des mandarins de la nuit à travers le pays de Jade³¹⁷, la Traversée des Montagnes blanches par Cornélius³¹⁸, guidant un yack à la main, le franchissement du désert des Pierreux sur le dos d'un oiseau-à-pied-de-dragon³¹⁹, puis de la forêt des arbres-tueurs avec la même monture³²⁰ et enfin le passage des Fleuves de Brume³²¹. Au total, sur dix-huit illustrations, huit représentent Cornélius ou Ziyara en train de se déplacer. Insatiables voyageurs, ils deviennent eux-mêmes et s'accomplissent en explorant le monde d'Orbae. Plus qu'un simple espace à traverser, ses particularités sont nécessaires pour accroître leurs connaissances, éprouver leurs sentiments et rencontrer de nouveaux amis. Ce lien entre voyages et paysages est ici à la fois organique et informatif : ces illustrations nous donnent à voir les personnages en mouvement, tout en nous montrant qu'Orbae existe en tant que monde lorsqu'il est traversé par ses habitants.

³¹³ F. Place, *Atlas des géographes d'Orbae, op. cit.*, t. I, p. 201.

³¹⁴ *Ibid.*, p. 47.

³¹⁵ Voir l'annexe 11.

³¹⁶ Voir l'annexe 51.

³¹⁷ Voir l'annexe 52.

³¹⁸ Voir l'annexe 6.

³¹⁹ Voir l'annexe 53.

³²⁰ Voir l'annexe 54.

³²¹ Voir l'annexe 55.

II.1.2. Les personnages-voyageurs : des identités multiples mais une même fièvre de l'errance

Les personnages qui arpentent les pays d'Orbae poursuivent des buts différents. Certains, les marchands notamment, recherchent le profit. Voilà pourquoi Cornélius Van Horn arpente les terres basses de son pays natal, en quête de marchandises à acheter et de clients à approvisionner :

Voilà comment je parvins à l'autre bout de la mer du Sud, à Bassalda, une de ces villes de l'empire du Levant d'où partent et reviennent les grandes caravanes du désert. Nous achetions ici des tissus, des tapis précieux, de l'encens, du camphre qui repartaient par bateau dans les grandes villes du Nord³²².

D'autres sont, en somme, des fonctionnaires qui exécutent la volonté néo-coloniale de leur patrie originelle : Nirdan Pacha est envoyé par le Sultan dans les montagnes de la Mandragore, Onésime Tiepolo a été choisi le ministre des Nouvelles Colonies pour remporter la course internationale organisée dans la lointaine île d'Ultima et Kosmas, ambassadeur de son Empire, a été expédié dans le désert des Pierreux pour y rencontrer un émissaire de ce territoire...

Certaines motivations sont plus personnelles : John MacSelkirk est poussé à explorer l'île des Géants par une curiosité propre, qui constitue finalement aussi une forme d'héritage dans la mesure où cette île a aussi été explorée auparavant par son grand-père. Le personnage de Kosmas, qui apparaît dans le chapitre consacré au désert des Pierreux, constitue un cas intéressant : si son 1^{er} voyage (l'aller) vers cette contrée est le fruit d'une volonté extérieure à la sienne, son 2nd voyage (le retour) résulte d'une décision autonome³²³.

Si la plupart des personnages d'Orbae choisissent librement de voyager, comme Ziyara et Cornélius dans le *Secret d'Orbae*, d'autres y sont contraints par des forces extérieures. Par exemple, les « Seigneurs de Métal », des conquérants occidentaux arrivés en Amérique pour s'emparer de ses richesses, sont plongés dans leur sommeil par l'expédition d'Itilmatulac et renvoyés chez eux, sans que leur consentement soit sollicité au sujet de ce voyage retour : « nous les avons portés, trois jours et trois nuits, puis déposés sur un radeau et confiés au fleuve qui roule ses eaux d'obsidienne vers le grand lac salé qui, dit-on, borde notre monde »³²⁴.

Dans les récits de François Place consacrés au monde d'Orbae, les personnages principaux sont condamnés à voyager, sous peine de disparaître, de s'étioler dans une vie qui les étouffe. Au cours d'un

³²² F. Place, *Le Secret d'Orbae : le voyage de Cornélius*, *op. cit.*, p. 17.

³²³ Voir *infra*, note 295.

³²⁴ F. Place, *Atlas des géographes d'Orbae*, *op. cit.*, t. I, p. 73.

entretien avec Thierry Lemaître, il dresse lui-même un parallèle entre les voyages spatiaux de ses personnages et les voyages artistiques qu'il accomplit en construisant ce monde de papier :

TL (Thierry Lemaître) : Cet Ortélius n'arrive pas à vivre tranquillement chez les Zizotls, tant qu'il n'a pas été voir la fameuse île à l'autre bout du pays...

FP (François Place) : C'est un inquiet, c'est un explorateur, un inquiet, oui ! Il a besoin d'aller toujours plus loin. Les explorateurs ont le plaisir de la découverte mais il leur faut toujours l'horizon devant eux.

TL : Ils ne restent pas en place.

FP : Jamais, jamais !

TL : Et vous êtes comme lui ?

FP : Non, non, je suis inquiet comme tout le monde, mais je suis capable de rester.

TL : Ortélius vous est extérieur ?

FP : Non, mais ma ligne d'horizon n'est pas géographique, elle est dans le dessin, dans l'écriture³²⁵.

II.1.3. Une expertise géographique partageable : le rôle des guides dans le monde d'Orbae

Voyager dans un espace que l'on ne connaît pas, c'est courir le risque de se perdre. Voilà pourquoi la figure du guide apparaît fréquemment dans les aventures des personnages d'Orbae. Figure souvent masculine, il s'agit généralement d'un individu natif du pays traversé, expérimenté qui joue un rôle d'intermédiaire entre le voyageur et le territoire. Il joue un rôle à la fois pratique, en conduisant le voyageur sur le chemin idoine, et symbolique, en l'initiant aux traditions et aux particularités des lieux traversés.

Pour traverser le désert des Tambours, Tolkalk, étranger en ce pays, suit le vieux guide Shakâr :

L'homme qui ouvrait la marche allait nu-pieds et courbé sur le sol, attentif au moindre changement dans la couleur du sable. C'était un vieillard noueux, osseux [...] Il n'en demeurait pas moins les plus précieux des hommes aux yeux des khans de sa tribu, car il connaissait les pièges du désert mieux qu'aucun autre mortel³²⁶.

L'expédition d'Itilamatulac, parvenue au pied de la montagne d'Esméralda, a besoin des connaissances des guerriers-jaguars qui habitent cette contrée : « [ils] acceptèrent de nous servir de guides jusqu'aux falaises qui défendent le haut plateau où sont retirés les Seigneurs Ennemis »³²⁷. Quant aux géographes d'Orbae, nul d'entre eux ne se risque à traverser les Fleuves de Brumes sans recourir à une guilde de guides aveugles qui ont le monopole

³²⁵ Propos recueillis par Thierry Lemaître pour L'Oiseau Lire (Evreux), en décembre 2000 : https://web.archive.org/web/20020210125035/http://perso.wanadoo.fr/citrouille/pages/d_doss/art_doss/195_doss.htm

³²⁶ F. Place, *Atlas des géographes d'Orbae, op. cit.*, t. I, p. 54.

³²⁷ *Ibid.*, p. 70.

de cette traversée, à l'exception d'Ortélius, qui paie cette audace de son exil. Autre exemple : Nirdan Pacha est contraint de recourir à son tour à un guide dans les montagnes de la Mandragore, en dépit sa propre expertise cartographique et de son mépris pour les indigènes³²⁸. Il est contraint de reconnaître son indéniable compétence : « l'homme s'avéra un infatigable marcheur, menant avec une sûreté sans faille la mule de tête à travers un labyrinthe de sentiers qui couraient de combe en vallon »³²⁹.

Le guide peut aussi faire office de passeur de culture, une fois le voyageur arrivé à destination. Tel est le cas d'Abohey-Bâ, ministre de la Parole du roi du pays de la Rivière Rouge, qui est chargé d'accueillir, un marchand d'esclave occidental en quête de rédemption, Joao. Il le guide à travers les méandres de la culture de ce pays : « Tout cela [...] les innombrables peuples qui vivaient sous la loi du Roi des Rois, Abohey-Bâ l'expliqua patiemment et méthodiquement à l'homme blanc qui devint peu à peu son ami³³⁰ ». Quant à son Joao, « il écoutait, regardait et apprenait en suivant partout le drôle de bonhomme »³³¹. Grâce à cette médiation culturelle amicale, Joao s'intègre à son nouveau pays, s'imprègne de sa culture et de sa langue, même s'il finira par être repris par le mal du pays.

Certains guides peuvent être toutefois malveillants, comme les indigènes cannibales de Quinootka qui conduisent le capitaine du navire qu'ils ont capturé, l'*Albatros*, au centre de l'île pour le précipiter dans le volcan et nourrir le monstrueux organisme qui semble ici contrôler la flore et les autochtones. Car accepter un guide c'est entrer dans une relation de dépendance, source de réussite mais aussi de vulnérabilité.

II.1.4. Une grande diversité de moyens de locomotion

Pour accomplir cette myriade de voyages, les personnages imaginés par François Place utilisent des modes de locomotion différents. Bien sûr, la plupart se déplacent à pied. Ce choix s'explique par la faiblesse de la distance à franchir, par le manque de moyens du voyageur mais aussi, quelquefois, par un choix éthique et culturel. Le sorcier mandarg qui piège Nirdan Pacha à la fin du chapitre sur les montagnes de la Mandragore lui explique ainsi : « Viens avec moi. Déchausse-toi, la montagne aime les hommes aux pieds nus... »³³². Le peuple des Zizotls pratiquent la « politesse des pieds³³³ », car « ils pensaient qu'il fallait effleurer la terre³³⁴ ». À leur proximité, Ortélius apprend à son tour « à sentir, à voir avec ses pieds³³⁵ ». Si la marche ne requiert ni matériel ni compétence spécifique, elle n'en présente pas moins des inconvénients, à commencer par la rudesse du contact répété, pas après pas, avec le sol. Joao, en route vers la capitale du pays de la Rivière Rouge « ignorait que l'on pût marcher autant de lieues, jour après

³²⁸ « Nirdan Pacha, qui parlait le mandarg, refusa sans ménagement le concours d'un guide et l'escorte qu'on lui proposait ». F. Place, *Atlas des géographes d'Orbae, op. cit.*, t. I, p. 192.

³²⁹ *Ibid.*, p. 195.

³³⁰ F. Place, *Atlas des géographes d'Orbae, op. cit.*, t. II, p. 82.

³³¹ *Ibid.*

³³² F. Place, *Atlas des géographes d'Orbae, op. cit.*, t. I, p. 199.

³³³ F. Place, *Atlas des géographes d'Orbae, op. cit.*, t. II, p. 203.

³³⁴ *Ibid.*

³³⁵ *Ibid.*, p. 205.

jour, heure après heure, avec à la place des pieds cette masse douloureuse et plus pesante que du plomb³³⁶ ».

D'autres personnages se déplacent en bateau, comme le jeune Opiok, qui accoste sur l'île de Selva en pirogue. Le chasseur du pays des Frissons, Nangajiik, se déplace sur les flots avec un kayak. Les Baïlabaïks élèvent, quant à eux, des serpents géants pour la fabrication de leurs canoës³³⁷. Certaines embarcations sont nettement plus avancées technologiquement, comme les navires de la Grande Flotte de Candaâ³³⁸, le *Narval* des hommes en bleu venus explorer le pays des Yaléoutes, l'*Albatros* dérouté malencontreusement sur l'île de Quinootka ou le *Nadir* qui transporte Cornélius, Ziyara et leurs amis à travers le monde.

Beaucoup de personnages choisissent une monture pour accroître leur vitesse et leur confort. Beaucoup utilisent le cheval, comme le médecin Albinus qui parcourt le pays des Houngalils pour soigner ceux qui font appel à son art, ou le marchand des basses terres Cornélius Van Horn, qui arpente la digue de Rilkeham pour trouver des clients. Mais d'autres espaces d'Orbae proposent des opportunités différentes, plus adaptées aux particularités topographiques ou climatiques. Dans le désert des Pierreux, les habitants se déplacent à dos de tortues géantes lentes mais inexorables³³⁹. Les caravanes qui parcourent le désert des Tambours utilisent plutôt les rapides oiseaux pieds-de-dragon³⁴⁰. Les habitants du pays des Frissons, comme Nangajiik et son père Marche-contre-le-Ciel, utilisent un traîneau tracté par une meute de chiens. Le cas d'Hippolyte de Fontaride est à mettre à part, puisqu'il utilise les épaules d'un porteur pour se déplacer. Mais ces spécialistes du transport sont taillés pour leur fonction ; qualifiés de « mules à deux pattes » par les nobles troglodytes, ils sont d'une efficacité sans égale : « ils s'ébranlent comme des tours et sont capables de marcher en équilibre sur une corde pour franchir le plus profond des précipices »³⁴¹. La diversité des montures utilisées, qui offrent à François Place l'occasion de d'imaginer des illustrations surprenantes et baroques, participe à l'épaisseur géographique du monde d'Orbae.

La plupart des personnages voyagent donc par la voie de la terre ou de la mer, mais les plus audacieux passent par les airs. Ainsi Anatole de Brazadim raconte à Cornélius Van Horn comment il a tenté de rejoindre la montagne bleue (le point du I des îles Indigo) en fabriquant une machine volante, « très légère et flanquée de deux ailes articulées semblables à des ailes d'insecte³⁴² ». L'expérience n'est pas concluante,

³³⁶ F. Place, *Atlas des géographes d'Orbae*, op. cit., t. II, p. 79.

³³⁷ Après la mue du serpent, ils tendent la peau du serpent sur une armature de bois pour construire une embarcation, étanche et souple, qui bénéficie de l'esprit du reptile. F. Place, *Atlas des géographes d'Orbae*, op. cit., t. II, p. 37.

³³⁸ Par exemple, les navires que l'on observe dans l'annexe 51.

³³⁹ Voir l'annexe 53

³⁴⁰ F. Place, *Atlas des géographes d'Orbae*, op. cit., t. II, p. 52. Voir l'annexe 54.

³⁴¹ *Ibid.*, p. 108.

³⁴² F. Place, *Atlas des géographes d'Orbae*, op. cit., t. I, p. 133. Voir l'annexe

mais cette technologie balbutiante est reprise et améliorée plus tard³⁴³ par Ortélius, ce qui lui permet de franchir la barrière constituée par les fleuves de brume et d'atteindre son objectif : « comme un voile se déchire, lentement, les Terres Intérieures, révélées sous un drap de nuages, apparaissent. Aussi loin que portait le regard, on pouvait admirer la variété infinie de leurs paysages³⁴⁴ ».

L'univers inventé par François Place balance entre réalisme historique, car de nombreux outils et pratiques renvoient à notre passé plus ou moins ancien, et *fantasy*, puisque les éléments surnaturels abondent. En effet, la magie joue un rôle discret mais souvent décisif ici, y compris dans la façon dont se déplacent certains personnages. John Mac Selkirk en représente l'illustration la plus spectaculaire. Il habite dans un pays probablement européen, qui s'apparente à l'Écosse par plusieurs traits, mais parvient à rejoindre la lointaine île des Géants, que le planisphère de l'auteur situe dans l'océan Indien. Nulle technologie avant-gardiste ici, seulement un étrange tunnel qui permet de ressortir, une ou deux heures plus tard, de l'autre côté du monde :

[John] se mit à genoux et alluma sa lanterne, découvrant un couloir fait de pierres dressées et gravées de figures en forme de spirale. Une odeur de cave et de moisi montait du sol qui plongeait dans les entrailles de la terre [...] Il déboucha en plein ciel, au flanc d'une montagne, vacillant sous les gifles d'un vent chargé d'embruns³⁴⁵.

L'espace d'Orbae n'est jamais uniforme : l'extrême variété des modes de locomotion mis en œuvre par les héros-voyageurs participe, là aussi, à la construction littéraire d'un monde complexe et bariolé.

II.1.5. La distance comme épreuve : affronter l'espace pour changer

L'étendue du monde d'Orbae représente à la fois un réservoir inépuisable de paysages, de cultures et d'animaux différents, ainsi qu'une épaisseur spatiale qui ralentit les voyageurs et entrave, voire empêche, la réalisation de leurs objectifs. Cette vasteté n'est jamais présentée comme un détail géographique anodin que les personnages peuvent franchir à leur gré. Dans ce monde préindustriel, voyager demeure difficile, même en recourant aux plus récents progrès de la technologie : la machine volante se disloque dès le décollage d'Ulysse de Brazadîm et la puissante machine à vapeur d'Onésime Tiepolo tombe en ruines en vue de la ligne d'arrivée. Le lecteur est projeté dans une époque antérieure au XX^e siècle, lorsque l'espace était rugueux et opaque, limitant la concurrence et les échanges internationaux. La distance est une notion

³⁴³ « En se faisant aider par un charpentier de marine, Ortélius construisit plusieurs modèles sur les plans de la machine volante, qu'il améliora progressivement. Lorsqu'il la jugea définitivement au point, il la démontra et l'emmena dandestinement à Orbae ». F. Place, *Atlas des géographes d'Orbae, op. cit.*, t. I, p. 199.

³⁴⁴ *Ibid.*, p. 200.

³⁴⁵ F. Place, *Atlas des géographes d'Orbae, op. cit.*, t. II, pp. 96-97.

importante dans la construction littéraire d'Orbae : elle joue un rôle dans le déroulement de plusieurs chapitres. On peut la définir comme l'intervalle à franchir pour se rendre d'un lieu à un autre ; elle signifie une séparation. Son parcours exige donc un effort et une dépense d'énergie. François Place, dans les œuvres qui mettent en scène le monde d'Orbae, n'utilise que ponctuellement le principe littéraire d'unité de lieu, dans lequel la distance est nulle. Seul le chapitre consacré au fleuve de Wallawa ne met pas à l'épreuve les personnages à la réalité de la distance : l'enjeu du chapitre est ici la mesure du temps, celui du fleuve, antique et mystérieux, et celui de l'horloge, moderne et transparent.

Affronter cette distance revient à se confronter aux discontinuités physiques, climatiques et politiques du monde d'Orbae. Les vastes étendues maritimes sont un obstacle redoutable. Les montagnes, franchissables par de rares cols et des pistes incertaines rajoutent la pente à la distance kilométrique. Plus encore, les frontières politiques sont souvent ardues à franchir, entre surveillance, corruption et xénophobie plus ou moins latente. Même dans le désert d'Ultima, où la distance paraît continue, mesurable et prévisible, l'accumulation de kilomètres pose problème. En dépit de sa vitesse, de son équipage et de sa technologie la Foudroyante échoue à rejoindre le rocher d'Ultima.

La narration de l'expédition conduite par Itilalmatulac dans le chapitre de la montagne d'Esméralda offre une expérience littéraire saisissante des mille contraintes de la distance. Tout le récit est bâti sur le récit épique d'un voyage décisif, puisqu'il en va de la sécurité de l'Empire des Cinq Cités, qui s'étend démesurément dans le temps et dans l'espace. Ils quittent leur pays en direction du Levant (Est) en suivant d'abord des routes favorables, franchissent des ponts de liane, traversent la forêt en empruntant des chemins bien entretenus, naviguent sur le fleuve qui coule vers l'océan, escaladent les parois de l'éperon rocheux où les attendent les étrangers, puis reviennent une fois leur mission accomplie. Ils ont affronté au cours de cette longue pérégrination des obstacles variés : le relief, les menaces d'autres peuples (attaques à l'aide de longues sarbacanes), le froid, la fatigue, la maladie (fièvres), l'altitude, la faim, les animaux dangereux (jaguars), et, enfin, la peur de ces hommes étranges venus d'un autre continent, avec leur métal, leur avidité, leurs armes à feu et leurs chevaux. François Place nous donne à cette occasion une rare précision chiffrée, puisque Itilalmatulac indique que l'expédition a duré deux ans. En faisant un calcul approximatif³⁴⁶, on aboutit à une moyenne de 28 km par jour : ce n'est pas très rapide (au Moyen Âge un voyageur parcourt environ 50 km à pied), mais cela s'explique par le manque d'infrastructures et les nombreux obstacles naturels qu'ils doivent franchir. La difficulté de franchir de telles distances est

³⁴⁶ Le pays d'Esméralda se situe à l'ouest du continent sud-américain, dans de hautes montagnes, d'après le planisphère d'Orbae. Ils atteignent l'embouchure du fleuve pour envoyer les envahisseurs jusqu'à l'océan. À vol d'oiseau, cela correspond à une distance d'environ 5000 km. Il faut doubler cette distance pour prendre en compte les inévitables sinuosités d'un déplacement pédestre, soit 10 000 km. L'expédition est un aller-retour, ce qui correspond à une distance parcourue au total d'environ 20 000 km. En divisant ce nombre par 700 jours, et en ôtant au passage une soixantaine de jours qui correspondent à des temps de repos, d'hésitations et de préparation de l'ascension de la montagne d'Esméralda, on aboutit au chiffre de 28,5 km par jour, ce qui est une moyenne plausible pour la fin de l'époque médiévale.

visible à travers les pertes humaines (accidents ? désertions ?) : deux mille hommes quittent la capitale, mais une dizaine reviennent seulement. Certes, le voyage fut un succès – mais à quel prix ?

L'espace d'Orbae, par son étendue, joue une fonction à la fois symbolique et stratégique dans la construction narrative des récits. C'est particulièrement visible dans le chapitre consacré au désert des Pierreux : Kosmas, ambassadeur d'un Empire qui n'est pas nommé, se déplace à travers le désert en compagnie d'autres Pierreux, transportant ainsi des livres qui racontent l'histoire des habitants de ce pays. Il passe à plusieurs reprises dans un lieu étrange, les Trente-Deux têtes, un ensemble de rochers monstrueux qui tient lieu de point de rencontre habituel³⁴⁷. Le lecteur comprend à la fin du chapitre que ces rochers représentent des pièces d'échecs, et que les Pierreux les déplacent en fonction des décisions de l'Empire et de leurs propres initiatives. L'espace devient ici un échiquier, qui synthétise et incarne la rivalité géopolitique qui anime ces deux ensembles politiques voisins. Il s'agit « d'une partie d'échecs que les Pierreux ont engagée avec l'Empire il y a de cela des milliers d'années³⁴⁸ ». Comme dans une partie jouée par correspondance, où chaque joueur dispose d'un délai illimité pour jouer son coup, le déplacement d'une pièce-statue sur le site des Trente-Deux Têtes représente une action politique, à l'issue d'une longue réflexion. L'échiquier est une métaphore très signifiante des relations internationales : c'est une surface finie, limitée à 64 cases, dans lequel celui qui possède un avantage spatial (qui consiste à contrôler une plus grande partie de l'échiquier que son adversaire et d'ainsi disposer de plus d'espace de manœuvre pour les pièces) a une forte probabilité de victoire. Dans cette partie d'échecs, la distance est un enjeu et un outil : voyager, c'est jouer un coup, c'est-à-dire tenter d'accroître sa puissance.

La distance constitue un accélérateur d'entropie dans l'univers d'Orbae : nul ne ressort indemne de ces longs et épuisants déplacements. Le récit de Huan, dans le chapitre de Xing-Li, l'illustre tragiquement. Il raconte comment l'Empereur de Jade tomba amoureux du portrait d'une jeune femme puis partit à sa recherche. Or, « celui-ci, parti avec une nombreuse suite et entouré de tous les fastes de la Cour en déplacement, dut, au fil des étapes de plus en plus lointaines, renoncer mois après mois au confort et à la richesse³⁴⁹ ». Durant sa longue absence, les intrigues se multiplient et ébranlent son trône. Il est dépouillé de ses biens, ses amis et, pour finir, de ses titres. Le voici devenu un « vagabond », puis « un fou [...] qui traversait les épreuves, les dangers de la route, les intempéries avec l'indifférence d'un spectre égaré sur la terre³⁵⁰ ». Face à la distance, la richesse et la puissance s'étiolent, s'usent, pour finir par disparaître. Car vouloir retrouver cette jeune femme, où qu'elle soit, revient à nier la distance, dans une sorte d'hybris

³⁴⁷ Voir l'annexe 57.

³⁴⁸ F. Place, *Atlas des géographes d'Orbae, op. cit.*, t. II, p. 55.

³⁴⁹ *Ibid.*, p. 173.

³⁵⁰ *Ibid.*, p. 174.

géographique. Cette démesure ne peut que déboucher sur une catastrophe, un châtement qui rappelle à l'homme qu'on ne brave pas impunément l'étendue du monde, fut-ce par amour.

La distance reste à la fois relative et sensible dans le monde d'Orbae. L'auteur prend soin de ne pas fournir au lecteur de données scientifiques objectives sur les étendues traversées. En outre, à côté du planisphère d'Orbae qui conclut chacun des deux volumes de *l'Atlas des géographes d'Orbae*, il précise : « les échelles de distance et de temps varient [...] d'un pays à l'autre. Aucun atlas ne peut jamais prétendre en restituer la vérité »³⁵¹. Est-ce par paresse ou par simple licence poétique que l'auteur se refuse à évaluer les distances que ses personnages affrontent ? Selon moi, ni l'une ni l'autre : l'auteur entend avant tout nous faire éprouver cette distance, ressentir sa pesanteur et l'impossibilité de tout enjambement par l'auteur autant que par ses personnages. Dans un monde où la science n'est pas encore parvenue à contrôler la Nature, nul ne calcule en kilomètres. Pour juger de la longueur d'un voyage, on compte en jours, en peine et en difficulté. L'auteur nous parle ainsi de notre monde d'avant, lorsque l'absence du moteur à explosion, de la machine à vapeur ou de l'avion offrait au franchissement d'une grande distance la saveur incertaine de l'extraordinaire.

II.1.6. L'omniprésence du thème du voyage dans l'œuvre de François Place

On retrouve enfin ce thème dans d'autres œuvres de François Place. Dans *Le Roi des Trois Orient*³⁵², le lecteur suit la Grande Ambassade, un long cortège qui marche vers l'Est à la recherche d'un royaume mystérieux. La route est longue, incertaine, semée d'embûches, et les illustrations de l'album constituent un grand rouleau sur lequel le passage des montagnes, des saisons, d'une rivière et même du jour à la nuit conduisent peu à peu tous les personnages jusqu'à leur destination finale. Dans *Les Derniers Géants*³⁵³, c'est un héros solitaire, Archibald Leopold Ruthmore, qui quitte le confort de son domicile pour suivre une carte gravée sur une dent de cachalot. François Place poursuit ce thème jusque dans ses romans, plus récents. Le héros de *La douane volante*³⁵⁴, Gwen quitte sa Bretagne natale pour arriver dans un étrange pays, dont il essaiera de s'enfuir tout au long du roman (à pied, en patins à glace puis en bateau), pour retrouver finalement son pays et découvrir la liberté du voyage aérien. Dans *La Reine sous la neige*³⁵⁵, le roman commence, dès la 1^{ère} phrase, au beau milieu d'un voyage : « D'ordinaire, Sam supportait bien les voyages en avion³⁵⁶ ». Et c'est parce que l'héroïne est bloquée à Londres par une tempête de neige qu'elle va vivre

³⁵¹ F. Place, *Atlas des géographes d'Orbae, op. cit.*, t. I, p. 207.

³⁵² F. Place, *Le Roi des Trois Orient*, Paris, Rue du Monde, 2006.

³⁵³ F. Place, *Les derniers Géants*, Paris, Casterman, 1992.

³⁵⁴ F. Place, *La douane volante*, Paris, Gallimard Jeunesse, 2010.

³⁵⁵ F. Place, *La Reine sous la neige*, Paris, Gallimard Jeunesse, 2019.

³⁵⁶ *Ibid.*, p. 9.

une succession d'aventures : le voyage empêché lui permet de rencontrer l'imprévu. Enfin, dans un écrit autobiographique teinté d'une mélancolie attendrie, *La 2^e, la nuit*³⁵⁷, François Place raconte la marque laissée dans sa mémoire par les voyages nocturnes vers la terre de ses vacances juvéniles, quelque part sur le plateau de Millevaches. Car, si l'enfance est davantage un territoire qu'un moment du temps, un lieu plein d'odeurs et de parfums, de sensations tactiles, d'étrangeté, alors se souvenir c'est aussi voyager, comme dans « une randonnée à rebours ».

L'album *Rois et Reines de Babel*³⁵⁸ constitue une exception dans cette œuvre, puisqu'il conserve une unité de lieu : le site puis la tour de Babel. Cependant, le règne de chaque souverain est l'occasion de représenter la tour à un stade précis de son histoire : un voyage dans le temps destiné à mettre en lumière les évolutions, bienvenues ou tragiques, du lieu. En outre, la question du rapport politique au voyage représente un enjeu philosophique dans cet espace : le règne néfaste des derniers rois, nadir de Babel, est marqué par une politique de fermeture et d'isolement, c'est-à-dire du refus du voyage. Au contraire, le zénith de la tour de Babel correspond au règne de Bérénice II, qui accueille des voyageurs de tous pays, en fait un port prospère puis rassemble toutes les connaissances du monde au sein d'une vaste bibliothèque³⁵⁹. La réhabilitation du voyage est salvatrice pour une cité qui étouffait dans la méfiance, bien que François Place n'en illustre que l'aboutissement dans l'album.

En poursuivant ce fil d'Ariane qui traverse ses œuvres, François Place s'inscrit dans la lignée de ces « voyageurs de papier », qui invitent le lecteur à pérégriner avec eux, fut-ce à travers des lieux imaginaires. Les illustrations de ses albums participent de cette impression de dépaysement qu'il recherche à susciter. Ses illustrations m'évoquent, dans un sens, l'œuvre du Douanier Rousseau, un peintre fasciné par l'Ailleurs et qui ne quitta jamais la France. Inspiré par des récits de voyages, la visite de jardins botaniques, des illustrations naturalistes, il peint des paysages de jungle luxuriants et mystérieux. Le *Tigre dans une tempête tropicale*³⁶⁰ ou *le Rêve*³⁶¹, représentent fondamentalement des paysages imaginaires, où le réalisme géographique s'entremêle à la fantasmagorie de l'auteur dans un style très travaillé. Comme dans les dessins de François Place, on y devine une soif d'émerveillement face à l'altérité visuelle radicale que représentent les paysages d'au-delà des mers.

S'il existe des écrivains-voyageurs comme Bruce Chatwin³⁶² ou Sylvain Tesson³⁶³, qui trouvent l'inspiration dans l'arrachement et la sagesse dans le mouvement, il existe aussi des auteurs qui, de leur

³⁵⁷ F. Place, *La 2^e, la nuit*, Paris, éditions du Sonneur, collection « œ que la vie signifie pour moi », 2017.

³⁵⁸ F. Place, *Rois et Reines de Babel*, Paris, Gallimard Jeunesse, 2020.

³⁵⁹ Voir l'annexe 58.

³⁶⁰ Ce tableau aussi appelé *Surpris !* est une peinture à l'huile réalisée en 1891 et conservée à la National Gallery de Londres.

³⁶¹ Ce tableau, peint en 1910, est une huile sur toile conservée au Museum of Modern Art de New York.

³⁶² Par exemple : *Le Chant des pistes*, traduit par Jacques Chabert, Paris, Grasset, 1988.

³⁶³ Par exemple : *Sur les chemins noirs*, Paris, éditions Gallimard, coll. « Blanche », 2016.

bureau, transportent leurs lecteurs. Écrire des récits de voyage sans quitter son domicile est presque un genre en soi, mené par jeu, par défi ou par malhonnêteté. Peut-être aussi, quelquefois, par conviction : celle qu'il n'y a de vrai voyage qu'intérieur et que le déplacement physique n'est qu'accessoire dans ce processus intellectuel et spirituel qui cherche à remettre en question ses certitudes et à s'enrichir par le Nouveau et l'Ailleurs. Les *lettres de l'Inde*³⁶⁴ écrites par Octave Mirbeau en sont un célèbre exemple : sans mettre les pieds dans ce pays (il écrit à Paris puis dans l'Orne), l'auteur raconte avec force détails et non sans lyrisme une randonnée dans le Sikkim, ses impressions personnelles devant la beauté de Pondichéry et son sentiment de dépaysement sur l'île de Ceylan. Le fait qu'il n'y soit pas allé, et qu'il ait abondamment puisé dans des témoignages variés, écrits et oraux, invalide-t-il son récit ? L'imposture littéraire, puisque l'auteur manipule son lecteur, ôte-elle toute valeur à ce récit de voyage ? À la lecture de ce livre, bien plus riche que d'autres récits de voyage en Inde effectués pourtant par de vrais voyageurs contemporains, on incline à penser qu'il est possible de connaître un pays sans s'y rendre physiquement et de l'ignorer en l'arpentant longuement.

La littérature de jeunesse offre une place majeure aux thèmes de la quête et du voyage. Le constat est moins vrai pour la littérature destinée à un public adulte, qui propose davantage d'œuvres dans lesquelles les personnages ne se déplacent guère : bien des romans policiers, entre autres, proposent une histoire qui se déroule dans une seule ville, voire un seul bâtiment, comme dans *Le meurtre de Roger Ackroyd* d'Agatha Christie. Le voyage, tel qu'il est présenté au jeune public, revêt souvent une dimension morale : voyager c'est rencontrer et apprendre – grandir en somme. Ce faisant, François Place inscrit les deux personnages principaux du *Secret d'Orbae* dans la longue tradition du roman d'apprentissage, un genre littéraire romanesque né en Allemagne au XVIII^e siècle (*Bildungsroman*). Le héros évolue dans le temps et dans l'espace, et se forme aux exigences de l'âge adulte à travers une série d'épreuves, qui participent autant à sa formation qu'à celle du lecteur. Chaque voyage, dans le monde d'Orbae, transforme en effet le voyageur : Cornélius et Ziyara trouvent l'amour et la paix à Vinh Gao, le jeune aveugle Kadelik triomphe au tournoi de la fête des dix mille juments blanches, Nirdan Pacha se sédentarise, obtient un second cœur et apprend à « voir le monde d'en-dessous ». Quant à Joao, le marchand d'esclaves parti explorer le pays de la Rivière Rouge, il retourne finalement chez lui, mais en tant qu'étranger et inconnu, car il s'est trop profondément imprégné de la culture. Il mélange désormais souvenirs africains et occidentaux, échoue à reprendre une vie normale : en signe de cette métamorphose née du voyage, un papillon voltige autour de lui.

³⁶⁴ O. Mirbeau, *Lettres de l'Inde*, Caen, L'échoppe, 1991. Il s'agit d'une série de onze articles, parus en 1885 dans *Le Gaulois* et signés du pseudonyme de Nirvana. Ils n'ont été recueillis en volume qu'en 1991.

Se déplacer dans le monde d'Orbae c'est se confronter à la complexité des choses : nul voyage n'est anodin. Kosmas, lorsqu'il parcourt le désert des Pierreux, apprend à respecter la culture de ces hommes laconiques : la tolérance, en somme. Opiok doit, de son côté, réussir à se repérer dans le labyrinthe végétal qu'est l'île de Selva, éviter les hommes-buissons et survivre aux attaques des félins volants. Escalader, marcher, voler, descendre, naviguer : autant de compétences nécessaires à l'épreuve du voyage dans le monde d'Orbae. Les comportements attendus des voyageurs renvoient, dans un sens aux *Voyages Extraordinaires* de Jules Verne, dans lesquels l'ingéniosité, l'audace et l'entraide sont nécessaires pour surmonter les difficultés rencontrées. On y retrouve le goût du voyage et les vertus de l'exploration : *Cinq Semaines en Ballon*, *Voyage au centre de la Terre*, *De la Terre à la Lune*, *Vingt Mille Lieues sous les mers*, *Le Tour du monde en quatre-vingts jours*, *les Tribulations d'un Chinois en Chine*, *Bourses de voyage*... Tous ces titres indiquent que les héros devront, de gré ou de force, voyager pour atteindre leurs objectifs. La différence entre les récits de Jules Verne et de François Place réside cependant, au-delà de la nature du monde dans lequel ils déploient leurs récits, dans le point de vue qu'ils projettent sur la science, optimiste pour le 1^{er}, plus sceptique pour le 2nd, ainsi que dans une documentation du réel qui recherche l'exhaustivité dans l'œuvre vernienne.

Voyager dans le monde d'Orbae, c'est changer. Tout déplacement est révélateur, de failles ou de potentiel. À l'issue de son voyage dans le pays des Baïlabaïks, le missionnaire venu pour en éradiquer le paganisme découvre qu'il est destiné à devenir chaman pour succéder au vieux Trois-Cœurs-de-Pierre.

II.2. Orbae, un espace vécu

II.2.1. Des personnages qui ressentent l'espace

Le monde d'Orbae n'est pas qu'une simple étendue topographique que les habitants instrumentalisent en fonction de leurs nécessités, un espace inerte et passif que l'on cultive, parcourt ou creuse. C'est aussi un ensemble de lieux qu'ils admirent, qu'ils craignent, qu'ils détestent ou dont ils se souviennent : un espace vécu, en somme. Cette notion, utilisée et approfondie par le géographe Armand Frémont³⁶⁵, découle d'une ambition scientifique : mieux comprendre la complexité des interactions sociales, culturelles et sentimentales entre les hommes et leur territoire. Selon ce courant qui s'inscrit dans le tournant culturel pris par la géographie dans les années 1970, l'espace vécu comprend l'espace des pratiques quotidiennes (l'espace de vie) et l'espace des interrelations sociales (l'espace social) en tant qu'objets de la perception et

³⁶⁵ Armand Frémont développe sa réflexion dans l'ouvrage *La région, espace vécu*, paru en 1976, après avoir formulé pour la 1^{ère} fois cette notion en 1972 avec son article intitulé : « La région, essai sur l'espace vécu ».

de la représentation mentale qu'un individu ou un groupe peuvent se construire. En somme, le projet est de pénétrer la perception que les habitants d'une région peuvent avoir de l'espace où ils vivent.

Il est intéressant d'étudier le monde fictif d'Orbae à travers le prisme de cette notion, tant François Place s'applique à faire interagir ses personnages avec les espaces qu'ils habitent ou qu'ils traversent. Au-delà de l'effet de réel ainsi obtenu, il transforme l'espace en acteur à part entière de ses histoires, dans la mesure où il attire, inquiète ou intrigue les personnages. Poursuivons cette analyse en nous focalisant sur quatre types de rapports des personnages à leur espace vécu, particulièrement visibles dans l'œuvre de François Place : l'attraction, la répulsion, le souvenir et l'aliénation.

II.2.2. Des espaces attractifs

Les personnages de François Place sont souvent guidés par une attraction irrésistible vers un pays ou un type d'espace. L'exemple le plus frappant est celui de Cornélius, héros d'un chapitre de *l'Atlas des géographes d'Orbae* et du *Secret d'Orbae*. Englué dans la vie monotone d'un marchand de tissus dans un pays inconnu, habitant des basses terres pluvieuses et prospères, il ne manifeste pas de sentiment particulièrement vif pour les espaces qu'il arpente, en bien ou en mal. Il mène une vie aussi plate et morne que ses paysages natals en somme, mais tout change lorsqu'il observe un tableau qui représente une montagne en forme de cône et de couleur bleue qui surplombe une plaine d'herbes hautes³⁶⁶. Ce paysage l'émeut vivement, par l'immensité de son horizon et par la sérénité qui s'en dégage. L'attraction qu'il éprouve pour cet espace qu'il n'a jamais vu directement est telle qu'il change de vie pour partir à sa recherche : « et c'est ainsi que Cornélius, l'austère marchand qui ne s'était jamais soucié du bleu des lointains, se retrouva un jour sur les routes, à la recherche des îles Indigo »³⁶⁷.

Tout au long de ses pérégrinations, Cornélius garde ce paysage comme unique boussole. Le voici interrogé au pays des Troglodytes :

- Que cherches-tu, au juste, si loin des tiens ?
- Une montagne bleue. [...]
- Je la vois cette montagne. Tu ne l'atteindras pas.
- Qui sait ?³⁶⁸

Il parvient à convaincre Ziyara de l'accompagner dans cette quête jusqu'à Orbae, avant d'atteindre seul ce paysage tant rêvé : « Te voilà arrivé, Cornélius, murmura le vieil aubergiste au creux de mon oreille, elle est là, la montagne bleue des lointains, dit-il en me la montrant du doigt »³⁶⁹. Il peut alors contempler

³⁶⁶ Voir l'annexe 3.

³⁶⁷ F. Place, *Atlas des géographes d'Orbae*, t. I, *op. cit.*, p. 135.

³⁶⁸ F. Place, *Le Secret d'Orbae : le voyage de Cornélius*, *op. cit.*, p. 95.

³⁶⁹ *Ibid.*, p. 250.

avec ravissement les paysages des îles Indigo, où « les nuits sont tièdes, envoûtantes, claires sous des ruissellements d'étoiles »³⁷⁰. Il partage cet émerveillement à la fois visuel et spirituel avec les autochtones, les Zizotls : « Eux aussi pouvaient rester des heures, sur une falaise, à regarder la montagne bleue des lointains... »³⁷¹.

Dans l'esprit de Cornélius, l'espace qu'il imagine acquiert plus d'importance que l'espace réel qu'il connaît déjà. Marcel Proust, dans son roman *Du côté de chez Swann*, défend l'importance de l'imaginaire géographique à travers l'évocation du nom de quelques villes italiennes :

Même à un simple point de vue réaliste, les pays que nous désirons tiennent à chaque moment beaucoup plus de place dans notre vie véritable, que le pays où nous nous trouvons effectivement. Sans doute si alors j'avais fait moi-même plus attention à ce qu'il y avait dans ma pensée quand je prononçais les mots « aller à Florence, à Parme, à Pise, à Venise », je me serais rendu compte que ce que je voyais n'était nullement une ville, mais quelque chose d'aussi différent de tout ce que je connaissais, d'aussi délicieux, que pourrait être pour une humanité dont la vie se serait toujours écoulée dans des fins d'après-midi d'hiver, cette merveille inconnue : une matinée de printemps³⁷².

D'autres espaces sont connotés très positivement dans les récits de François Place, telles les îles de Vinh Gao. Une fois réunis, Cornélius et Ziyara décident de s'y installer pour cultiver leur bonheur familial : « Nous faisons force de voiles vers Vinh Gao, notre petit paradis. Nous avons retrouvé la plage, le village sous son chapeau de palmes. Nous sommes restés une semaine, puis un mois, puis un an »³⁷³. Même Ziyara, infatigable navigatrice, succombe au charme de cet archipel isolé : « Ziyara [...] Si tu veux un jour t'arrêter de courir les flots, je veux bien que ce soit ici à Vinh Gao »³⁷⁴. L'aquarelle réalisée par François Place et inclus dans le portfolio du *Secret d'Orbae* témoigne de cette représentation idyllique³⁷⁵ : on y aperçoit à l'arrière-plan un petit village de hautes huttes, regroupées autour d'une crique paisible et limpide. Une végétation luxuriante l'entoure, comme une promesse d'un éternel printemps. Un navire aux voiles relevées rappelle au large la possibilité du voyage : Vinh Gao n'est pas une prison. Au 2^e plan, des enfants s'ébattent dans l'eau et des pêcheuses fouillent des fonds marins accueillants. Enfin, au 1^{er} plan, Cornélius et Ziyara devisent à l'intérieur d'une vaste caverne, un espace matriciel et protecteur, assis sur une natte et entourés d'un groupe d'habitants, jeunes et éclatants de santé. Le lecteur peut ainsi s'imaginer ces îles imaginaires comme les deux personnages principaux les voient et les ressentent : un espace paradisiaque, à la fois à l'écart du monde mais néanmoins connecté par les flots, protecteur et

³⁷⁰ *Ibid.*, p. 253.

³⁷¹ *Ibid.*, p. 254.

³⁷² M. Proust, *Du côté de chez Swann (à la recherche du temps perdu, vol. 1)*, Paris, Gallimard, coll. Pléiade, n°100, chapitre « Nom de pays : le nom », 1987, p. 383.

³⁷³ F. Place, *Le Secret d'Orbae : le voyage de Ziyara, op. cit.*, p. 179.

³⁷⁴ *Ibid.*, p. 180.

³⁷⁵ Voir l'annexe 59.

débordant de vie. Cette représentation fait écho à celle des îles tropicales dans les dépliants touristiques et l'imaginaire des touristes occidentaux contemporains, lesquelles s'inspiraient déjà de récits de voyages comme le *Voyage autour du monde* de Louis Antoine de Bougainville, tenu durant son expédition autour du monde de 1766 à 1769. Son portrait d'une société tahitienne guidée par la quête du plaisir a frappé ses contemporains, conduisant par exemple, bien des années plus tard, le peintre Paul Gauguin à y poser son chevalet pour y peindre *Fatata te miti*, où deux Tahitiennes vues de dos se baignent dans l'océan, tandis qu'un homme pêche au harpon en arrière-plan. Paradis tropical et sensuel, refuge d'une humanité débarrassée du fardeau de la morale et du capitalisme, espace fantasmé et lointain : qu'importe finalement si la réalité est bien différente. Cornélius et Ziyara s'installent à Vinh Gao comme Jacques Brel (accompagné de Maddly Bamy) se réfugie aux Marquises au crépuscule de sa vie :

Le temps s'immobilise
Aux Marquises [...]
Et la nuit est soumise
Et l'alizé se brise
Aux Marquises [...]
Et passent des cocotiers
Qui écrivent des chants d'amour [...]
Les pirogues s'en vont
Les pirogues s'en viennent [...]
Veux-tu que je te dise
Gémir n'est pas de mise
Aux Marquises³⁷⁶.

II.2.3. Des espaces répulsifs : la détestation comme rapport à l'espace

D'autres espaces, au contraire, inquiètent les hommes qui les fréquentent ou les traversent. Ce ressenti peut s'expliquer par des raisons objectives (existence de dangers potentiellement meurtriers) ou subjectives (le rapport personnel d'un individu ou d'un groupe à un espace donné).

Ainsi les habitants de l'Empire qui jouxtent le désert des Pierreux évitent de s'y engager, pour des motivations teintées de répulsion vis-à-vis des paysages et de xénophobie à l'encontre du peuple qui y vit. Le héros du chapitre, Kosmas, l'avoue d'emblée : « c'était décidé : il n'aimait pas le désert »³⁷⁷. Durant toute sa traversée du désert, il regrette « une forte odeur incommodante », le « bruit monotone des sabots », subit le brouillard, le froid et les hurlements du vent. L'expérience géographique est désagréable à tous les points de vue. Rien ne trouve grâce à ses yeux : paysages, les habitants, bruits, odeurs... Le pire

³⁷⁶ Extraits des *Marquises*, chanson de l'auteur-compositeur-interprète Jacques Brel, enregistrée et diffusée en 1977.

³⁷⁷ F. Place, *Atlas des géographes d'Orbae*, t. II, *op. cit.*, p. 44.

est pourtant à venir, à travers la confrontation avec les autochtones : « leur aspect dépassait en laideur tout ce qu'il avait pu connaître jusque-là, et même les gravures des livres étaient en dessous de la réalité »³⁷⁸. Leur apparence, leur odeur, les crissements de leur langue, leur lenteur, leur impassibilité et même leur alimentation (des morceaux de fromage très durs qu'ils portent autour du cou) participent à leur détestation viscérale. Visiblement, ce dégoût des Pierreux est un sentiment très partagé par les concitoyens de Kosmas. Cela explique l'attitude des soldats et des guides qu'il rencontre au début du chapitre, partagés entre ennui et abattement, ainsi que le projet chimérique d'élever un mur pour encercler ce pays, dans une logique de ségrégation spatiale radicale. Cette topophobie collective explique les insultes et les agressions subies par les Pierreux lorsqu'ils le risquent à quitter leur désert, jusqu'à l'incendie volontaire final qui met fin à cette expérience socio-spatiale. Cette détestation d'un espace précis s'explique par sa forte altérité (paysages, climat, faune...), par la barrière linguistique et par la sédimentation ancienne des préjugés dans la mémoire collective.

Contrairement à ce à quoi le lecteur pourrait s'attendre, les espaces inconnus ne sont pas nécessairement redoutés. La traversée de la Grand-Mère Forêt par l'expédition de l'Empire des Cinq-Cités peut l'illustrer : Itilalmatulac et ses hommes parviennent jusqu'aux rives du Père des fleuves, qui « court vers le soleil levant et baigne des terres inconnues de notre peuple »³⁷⁹. L'émerveillement se mélange alors à la surprise dans le témoignage qu'en livre, *a posteriori*, le chef de l'expédition avec lyrisme : « innombrables sont les richesses que nous avons vues ! »³⁸⁰. Faune, flore, odeurs et paysages : tout les étonne mais rien ne les révolte. Il raconte ainsi que « nous avons vu des arcs-en-ciel toucher du dos la voûte céleste, et des chutes d'eau élever si haut leurs nuées que nous croyons être arrivés au bout du monde »³⁸¹. La détestation d'un espace dans le monde d'Orbae ne se justifie donc pas par sa seule méconnaissance : comment l'expliquer alors ?

Le récit qui se déroule au sein des monts Houngürs (chapitre H) peut apporter une réponse à cette question. Le héros est un médecin convoqué par un seigneur-brigand pour guérir la mélancolie de sa jeune captive venue du pays des Troglodytes, Tahuana. Pour essayer de la convaincre d'épouser son geôlier, Sordoghaï, il discute avec elle et constate le dégoût qu'elle ressent vis-à-vis de ce pays. Elle en déteste les habitants (« des rustres, des brigands et des meurtriers »³⁸²), leur nourriture (car « ils n'aiment que la venaison, le mouton gras de leurs pâtures et l'infect fromage tiré du lait de leurs brebis »³⁸³), leurs manières de table (« cette horrible façon qu'ils ont de déchirer la viande et de sucer les os »³⁸⁴), leurs

³⁷⁸ *Ibid.*, p. 45.

³⁷⁹ F. Place, *Atlas des géographes d'Orbae*, t. I, *op. cit.*, p. 68.

³⁸⁰ *Ibid.*

³⁸¹ *Ibid.*, p. 70.

³⁸² *Ibid.* p. 115.

³⁸³ *Ibid.*

³⁸⁴ *Ibid.*

coutumes (« le pillage est leur plaisir, le meurtre leur plus haute gloire³⁸⁵ »). Au fond, Tahuana assimile cet espace et ses habitants à la sauvagerie, en opposition au monde civilisé dont elle se considère issue. De son côté, le médecin s'efforce de mettre en lumière la simplicité et l'authenticité de ce pays : en vain. Le dégoût, non dissimulé, qu'elle éprouve à l'égard de cet espace et de sa société est, bien sûr, le fruit des circonstances de sa venue : enlevée, son escorte assassinée et son séjour dans la captivité. Mais plus généralement elle vitupère la saleté de la forteresse qui l'abrite et la violence congénitale des hommes qui l'habitent.

Ce chapitre souligne combien le rapport d'un individu à un espace donné est indissociable de ses relations avec les habitants du même espace et avec sa propre histoire personnelle. Toutefois, ce rapport n'est pas nécessairement une donnée intangible : il évolue avec les personnages, peut s'atténuer, s'amplifier voire s'inverser. C'est le cas de Tahuana, captive du pays des Houngalils, qui finit par y revenir après l'avoir fui. Elle choisit, librement cette fois-ci, d'y rester par amour pour son ancien geôlier à l'issue d'une chasse nocturne qui dévoile l'âpre beauté des espaces—celle qu'elle n'avait pas vue lors de son premier séjour³⁸⁶. Tout est inversé à la fin de ce récit (chapitre H) : c'est la princesse qui enlève le seigneur-brigand, la scène est nocturne et non plus diurne, aussi silencieuse que l'attaque de son escorte fut bruyante. Et, soudain, ces paysages tant détestés se parent d'une magie nouvelle, là où « les ombres légères [des chevaux] dansent sur l'herbe bleue » et où « [les hiboux] semblent frôler les étoiles avant de plonger comme dans un rêve sur des morceaux de nuit »³⁸⁷. On ne saurait mieux décrire que ce sont bien souvent nos propres sentiments qui guident notre relation à tel quartier, telle ville ou telle région...

II.2.4. Les espaces aliénés dans le monde Orbae

Dans le chapitre II de *La Région, espace vécu*, Armand Frémont définit l'espace vécu comme l'opposé de l'espace aliéné né de la révolution industrielle. Il pointe du doigt le dépouillement des valeurs et des repères de cet espace opéré par des fonctionnements de plus en plus mécanisés. Cela s'accompagne d'une perte de lien entre l'homme et l'espace du quotidien, un thème que l'on rencontre aussi dans l'œuvre de François Place.

Il illustre à plusieurs reprises le danger d'une perte de lien entre une société et le territoire qu'elle habite, notamment dans le chapitre consacré au fleuve Wallawa. Un ensemble complexe et cohérent de traditions structure la relation entre ce fleuve étrange, puisqu'il coule dans un sens le jour et dans l'autre la nuit. Par exemple, les habitants fêtent le mascaret du solstice d'hiver et participent à un carnaval baroque dirigé

³⁸⁵ F. Place, *Atlas des géographes d'Orbae, op. cit.*, t. I, p. 117.

³⁸⁶ *Ibid.*, p. 120.

³⁸⁷ *Ibid.*, p. 121.

par le Roi de la Nuit, ils organisent des joutes nautiques en été, font combattre à l'équinoxe de printemps un aigle et un hibou dans une cage pour en tirer des présages et achètent de l'eau de la nuit aux marchands de sommeil pour guérir l'insomnie... Au-delà de l'anecdote et du pittoresque, ces rites permettent aux habitants de la cité de comprendre le fonctionnement du fleuve, de partager sa ressource et d'approprier ses contraintes. Voilà pourquoi l'horloger venu d'un autre pays, Maître Jacob, a besoin de se promener longuement dans la cité pour mieux appréhender les spécificités de cette société fluviale. Mais le projet d'une « horloge parfaite », installée au milieu de la cité, met en péril cet équilibre séculaire entre les hommes et le fleuve. Au fur et à mesure de sa construction, les habitants, habitués à mesurer le temps en fonction du sens du cours du fleuve, s'en détachent de plus en plus :

« On ne pouvait pas toujours se fier au fleuve, qui se contentait, après tout, de refléter ce que tout le monde pouvait voir en mettant son nez à sa fenêtre, c'était une belle fenêtre de trouver les nuits plus longues en hiver, et plus courtes en été. Mais compter les heures, comme une monnaie précieuse, ça le fleuve ne savait pas le faire »³⁸⁸.

Une fois la confiance entre les hommes et le fleuve fissurée, les promesses de la technologie moderne enfonce le coin. Les critiques contre l'inconstance fluviale fusent : ses flots sont trop irréguliers, la pluie gonfle ses eaux, la sécheresse le menace l'été, et puis il y a ces « heures indécises [...] entre chien et loup, heures blafardes où le flux hésitait, immobile, heures ni tout à fait blanches ni tout à fait noires » qui menacent la paix civique car les délits qui s'y commettent échappent la juridiction du Roi du jour ou du Roi de la nuit. Lorsque l'horloge commence enfin à fonctionner, les rites perdurent un temps, mais dans une morosité croissante : « le banquet qui suivit fut moins animé que de coutume, chacun suivait d'un œil anxieux les aiguilles de l'horloge dans leur course tatillonne »³⁸⁹. Dès lors, c'est tout le fonctionnement social de la cité qui est bouleversé, puisque nul n'observe plus le cours du fleuve pour se repérer dans le temps : fini le temps de la nonchalance, l'heure est à la productivité maximale et à la lutte contre les pertes de temps. L'aliénation spatiale collective s'accélère ensuite, car un édile « s'avisa que le cours du fleuve pouvait être régulé, et que la navigation y gagnerait »³⁹⁰. Les mascarets disparaissant, les rites tombent dans l'oubli, les charges du Roi de la nuit et du jour sont abolies, devenues inutiles et coûteuses. Le récit s'achève par la découverte d'un poisson-chat doré traditionnellement lâché lors du grand mascaret d'hiver : « c'était tout ce qu'il restait de l'ancien temps ». Mélancolique, l'auteur constate que si la cité reste prospère, ses habitants ont rompu un lien ancestral avec le fleuve, domestiqué et ignoré. Ils sont devenus étrangers à leur propre pays. Sont-ils plus heureux pour autant ? La conclusion, ouverte, ne répond pas à la question, mais laisse planer un doute.

³⁸⁸ F. Place, *Atlas des géographes d'Orbae, op. cit.*, t. II, p. 158.

³⁸⁹ *Ibid.*, p. 163.

³⁹⁰ *Ibid.*

II.2.5. La mémoire des lieux : le monde comme souvenir

La mémoire peut avoir une dimension spatiale. L'art antique de la mémoire³⁹¹ conseillait aux orateurs de placer des images ou objets attachées aux idées dont ils voulaient se souvenir à l'intérieur d'un vaste édifice imaginaire, à l'architecture ordonnée, afin de parvenir à les ré-utiliser au fur et à mesure du discours en parcourant les différentes pièces du bâtiment mental. Cette méthode des « palais de la mémoire » est une mnémotechnique popularisée par Cicéron et Quintilien, traditionnellement attribuée à Simonide de Céos³⁹². À l'issue d'une réflexion sur la spatialité du sentiment nostalgique, le géographe Henri Desbois souligne d'ailleurs que notre « chronologie intime est fortement structurée par un cadre spatial qui en marque les époques et les heures »³⁹³. Dans la mémoire de chaque individu certains lieux, paysages ou ambiances s'inscrivent ainsi durablement année après année. Cela peut s'expliquer par leur association avec une expérience traumatisante, merveilleuse, angoissante ou pour des raisons plus inconscientes, difficiles à déterminer positivement.

Le chapitre consacré au pays des Xing-Li est entièrement construit sur le thème de la mémoire. Le héros, un vieil homme nommé Huan, promène sa mélancolie dans les rues d'une ville déchue. Sa mémoire est « encombrée » de trop de souvenirs. Tous les soirs, il va écouter une étrange conteuse qui lui raconte les déboires d'un empereur tombé amoureux du portrait d'une jeune femme. Ce récit est si réaliste que Huan, son unique auditeur, « a l'impression de partir à son tour » et « revit ainsi la longue quête désespérée de l'Empereur de Jade »³⁹⁴. Ce faisant, il refait le voyage de l'Empereur, observe « les villages traversés », les « dangers de la route » jusqu'à une « bourgade aussi pauvre qu'une poignée de briques jetées au milieu du désert »³⁹⁵ : le pays des Xing-Li. À la fin du récit, le lecteur comprend qu'Huan et l'Empereur sont une seule et même personne, tout comme le portrait de la jeune femme représente la conteuse. Après avoir parcouru tous deux les chemins du passé, ils se retrouvent et se reconnaissent, pour la première fois.

La mémoire des espaces parcourus dans l'enfance est prégnante dans la relation des individus à l'espace qu'ils habitent. Ainsi Nohyk, le héros du chapitre consacré au pays des Yalécoutes, se souvient très bien de son village natal, bien qu'il l'ait quitté jadis pour parcourir le monde avec les « hommes en bleu » venus

³⁹¹ La plupart des éléments qui suivent sont extraits de l'ouvrage de Frances Yates, *L'Art de la mémoire*, Paris, Gallimard, Coll. « Nrf », 1966 (réimpr. 1987).

³⁹² D'après une légende souvent citée, Simonide de Céos assistait à un dîner en compagnie de nombreux hauts personnages de Grèce, et s'était écarté un instant de la compagnie. Soudain, le toit du bâtiment s'effondre, tuant tout le monde à l'intérieur. En fouillant les décombres, Simonide intervient pour identifier les corps défigurés. Il parvient, lui seul, à le faire en se rappelant la place de chacun à table avant son départ.

³⁹³ H. Desbois et P. Gervais-Lambony, « *Les lieux que nous avons connus...* » : Deux essais sur la géographie, l'humain et la littérature, Nanterre, Presses universitaires de Paris Nanterre, 2017, p. 72.

³⁹⁴ F. Place, *Atlas des géographes d'Orbae, op. cit.*, t. II, p. 172.

³⁹⁵ *Ibid.*, p. 174.

d'au-delà des mers. Lorsqu'un vol d'oies passe au-dessus de l'île aux Baleines, « il sut à l'oreille qu'elles se dirigeaient vers le cap des Cinq-Doigts, à l'entrée de la baie »³⁹⁶.

Perdre la mémoire des espaces vécus est périlleux, comme en fait l'expérience Joao, le héros du chapitre consacré au pays de la Rivière Rouge. Dans ce pays, la loi exige que celui qui le quitte en abandonne tous les souvenirs, jusqu'aux visages de ses amis. Lors d'une étrange cérémonie, Joao décrit donc tout son séjour dans ce pays en s'adressant à une sorte d'urne, qui est enterrée à son issue. Il parvient donc à rentrer dans son pays natal, mais reste hanté par les souvenirs confus du pays de la Rivière Rouge, « baragouinant des phrases sans queue ni tête »³⁹⁷. Incapable de reconnaître pleinement sa ville natale et d'oublier le lointain pays où il fut heureux, il erre entre ces deux mondes, désorienté dans tous les sens du terme. Seuls les enfants, dont la mémoire n'est pas encore encombrée de souvenirs, l'écoutent et l'accompagnent.

Les dernières pages du *Secret d'Orbae : le voyage de Ziyara*, poignantes, s'achèvent par la réminiscence de ses voyages passés par Ziyara, devenue une vieille dame. Au soir de sa vie, elle parcourt dans son esprit tous les lieux qui l'ont marqué au fil de ses voyages :

Je marche dans les couloirs du palais des Cosmographes éclairés de lune [...] Les voyages que je faisais autrefois sur l'océan, je les accomplis de salle en salle [...] Je vois des parades nuptiales, j'entends les rires des danseurs [...] ³⁹⁸.

Le lecteur devine qu'elle est veuve maintenant, sans doute contrainte à l'immobilité par le poids des ans, mais les souvenirs des espaces qui l'ont marqué demeurent, et sont aussi réels que la chambre qui l'abrite. Elle se souvient alors de Candaâ et de ses escales successives, dans une méditation à la fois spatiale et temporelle :

Mon âme, chargée de voyages, peuplée de couleurs, guidée par l'odeur entêtante du Pain des Vieillards, sésame de ma terre natale : Grand Amiral de la flotte de Candaâ, contrebandière et pêcheuse de perles, femme-cartographe, amoureuse... Je sens les fragrances du thym des montagnes, j'entends tinter la clochette d'un troupeau dispersé dans la garrigue³⁹⁹.

François Place raconte ici la force des souvenirs, à travers une géographie sensible et personnelle. Car ce dont se souvient Ziyara ce sont des odeurs (thym, pain), des sons (clochette), des noms de lieux (Candaâ),

³⁹⁶ *Ibid.*, p. 183.

³⁹⁷ *Ibid.*, p. 89.

³⁹⁸ F. Place, *Le Secret d'Orbae : le voyage de Ziyara*, *op. cit.*, p. 181.

³⁹⁹ *Ibid.*, p. 184.

des paysages (garrigue), des émotions (fierté, amour). Il y a une mélancolie douce-amère dans cette conclusion onirique, comme si Ziyara n'avait jamais réellement quitté les lieux qu'elle avait aimé.

Cet extrait fait écho au petit texte autobiographique de François Place publié en 2017 et intitulé *La 2 CV, la nuit*. Il se remémore avec lyrisme, sensibilité et truculence le paysage rural qui abrita ses vacances estivales :

Dans cet endroit où tout change, où la nature se montre à nu, où l'on dispose d'une liberté immense à proportion des impératifs qui gouvernent l'année scolaire, où le temps s'écoule sans réveil ni décompte des jours de la semaine, eh bien, on peut faire pipi où on veut et quand on veut. On a le droit d'appeler ça le bonheur⁴⁰⁰.

Car nos souvenirs abritent un monde, composé de lieux qui nous ont marqué, parcourus par les personnes avec lesquelles nous avons interagi : des souvenirs déformés par les sentiments éprouvés, restreints par ce que nous avons vu et amplifiés par les événements qui s'y sont déroulés. Il s'agit, en somme, d'une géographie mémorielle et sensible très proustienne, comme l'indique Michel Collot :

Chez Proust, la représentation d'un certain nombre d'espaces, dont évidemment Combray et Balbec, constitue ce qu'il appelle "les gisements profonds de son sol mental", il dit ça à propos de *Du côté de chez Swann* et *Du côté de Guermantes*. (...) Dans ces lieux est inscrite, finalement, toute une mémoire⁴⁰¹.

Sous la plume de François Place, le monde fictif d'Orbae ne se réduit pas à une seule étendue, un arrière-plan ou un ensemble de repères cartographiés : c'est un espace vécu, habité et ressenti, qui influence les personnages, suscite des émotions ou réveille des souvenirs enfouis. Ces caractéristiques sont cohérentes avec le propre rapport au monde de François Place, structuré par la sensibilité et le pittoresque davantage que la raison ou l'utilitarisme. Les personnages d'Orbae, attirés ou repoussés par tel ou tel pays, racontent chacun à leur façon le goût du paysage et la résonance entre lieux et émotions qui animent l'auteur.

⁴⁰⁰ F. Place, *La 2cv, la nuit*, Paris, les éditions du Sonneur, Collection Ce que la vie signifie pour moi, 2017, p. 15.

⁴⁰¹ Citation extraite d'une émission de France Culture produite par Quentin Lafay, *Géographie à la carte*, intitulée « De Combray à Balbec, une géographie de l'imaginaire proustien » et diffusée le jeudi 18 novembre 2021. <https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/geographie-a-la-carte/de-combray-a-balbec-une-geographie-de-l-imaginaire-proustien-6573883>

II.3. La plasticité de l'univers fictionnel d'Orbae : des espaces vivants et mouvants

II.3.1. Un monde qui change

Contrairement à d'autres mondes fictionnels, figés dans une immobilité géographique définitive, que la carte complète proposée au début du roman sanctuarise, les espaces d'Orbae évoluent et se transforment sous l'effet du temps et des personnages. Cette géographie changeante participe, à son tour, à l'effet de réel. Elle correspond, plus profondément, à la façon dont François Place se représente ce monde : fragile, malléable, sensible à l'action des hommes et de l'histoire, à la fois vulnérable et résilient.

Le chapitre consacré au pays des Amazones (A) constitue un bon exemple des transformations spatiales observables dans le monde d'Orbae. Un vieux conteur y raconte l'histoire de ce pays de Cocagne, paradis naturel et féministe. La jalousie et la convoitise masculines poussent une puissance voisine à l'attaquer. Devant la résistance farouche opposée par les Amazones, l'agresseur décide d'agir sur l'espace même du combat : « les sorciers de son pays maudit [...] peuvent à leur gré changer le temps et faire descendre l'obscurité sur la clarté du jour »⁴⁰². Ils projettent des « tourbillons de vent glacé », « d'immenses vagues de neige », guident « le troupeau des avalanches » tandis que « les nuages se ruent à l'assaut du ciel »⁴⁰³. Voilà que la tempête qu'ils ont suscitée « arrache les arbres, couche les prairies, gèle les rivières »⁴⁰⁴ : les Amazones cèdent face à ce changement climatique brutal. Leur bois sacré, une forêt de chênes verts, subit, elle aussi, les affres de cet assaut : elle devient écarlate à cause du sang versé et se retrouve ensuite dépouillée de ses feuilles. Dans une illustration saisissante⁴⁰⁵, François Place dessine les arbres meurtris par l'agression, troncs nus et branches torturées. Cette déforestation accompagne la chute des Amazones. Les survivantes regagnent péniblement un pays méconnaissable : « la neige et le silence ont recouvert le pays »⁴⁰⁶. L'herbe est « brûlée par le gel », les troupeaux de chevaux sont dispersés et la « terre étouffe sous son linceul de neige »⁴⁰⁷.

Heureusement, dans le monde d'Orbae, nul changement n'est irrévocable : les Amazones parviennent à regagner leurs terres et entament le « Chant de l'Éveil » pour redonner vie à leur pays. La Forêt Écarlate retrouve un « bruisant manteau de feuilles », tandis que la faune refait son apparition. Mais par précaution, elles privent de leur chant nourricier les frontières de leur pays, qui demeurent une vaste terre stérile, décourageant par avance tout agresseur potentiel : « de grandes étendues grises et sans âme,

⁴⁰² F. Place, *Atlas des géographes d'Orbae*, t. I, *op. cit.*, p. 15.

⁴⁰³ *Ibid.*

⁴⁰⁴ *Ibid.*

⁴⁰⁵ *Ibid.*, p. 21 (en haut à droite). Voir l'annexe 60.

⁴⁰⁶ *Ibid.*, p. 16.

⁴⁰⁷ *Ibid.*

hantées par le sifflement lugubre des vents de la steppe... »⁴⁰⁸. Ainsi s'achève le récit : un espace bouleversé par l'action des hommes, aboutissant à une géographie contrastée ; une région habitée et débordante de vie végétale et animale d'un côté, une région déserte et aride de l'autre, l'ensemble structuré selon une logique concentrique. Ces discontinuités spatiales ont évolué au fil des décisions prises par les femmes et les hommes qui se disputaient le territoire : l'état final du pays des Amazones diffère fortement de l'état initial.

II.3.2. Des espaces confrontés à des menaces écologiques...

De nombreuses pages de François Place soulignent la vulnérabilité des espaces d'Orbae, généralement aussi fragiles que beaux. Les paysages austères, comme le désert des Pierreux ou les montagnes de la Mandragore, semblent, quant à eux, nettement plus résilients.

Bien que ces ouvrages aient été écrits au tournant du XX^e siècle, avant la forte médiatisation de la vulnérabilité de l'espace terrestre sous l'effet du changement climatique, ils témoignent déjà du sentiment tragique de la finitude du monde, d'une inquiétude lucide sur les transformations que les hommes peuvent, volontairement ou pas, susciter sur les espaces qu'ils habitent.

Le chapitre consacré au pays des Yaléoutes (Y) offre un bon exemple de ce péril écologique, en évoquant la fin d'un glacier, élément iconique du réchauffement contemporain de la planète. L'équipage du Narval fait escale dans ce pays pour exiger la possession des ressources qui s'y trouvent. Le conflit éclate avec les autochtones, conduisant le commandant à tirer au canon contre les pirogues des Yaléoutes. Pendant que ces derniers, conscients des risques de telles déflagrations au pied d'un glacier, s'éloignent vivement, le Narval est bientôt balayé par la catastrophe : un iceberg se détache et crée de puissantes vagues qui jettent le navire démantelé sur la berge de l'île⁴⁰⁹. Le lien de causalité entre les actes de l'équipage occidental et la fracturation du glacier est explicite. Ce dernier, personnalisé, semble intervenir de lui-même en faveur des Yaléoutes, comme un *Deus ex machina* naturel : « le glacier se réveillait, incommodé par la canonnade »⁴¹⁰. L'espace vient au secours de ses habitants, attribuant une morale, impitoyable, aux catastrophes naturelles qui adviennent par l'inconséquence humaine.

Le chapitre d'Ultima (U) représente lui aussi un espace menacé par les changements apportés par le progrès technologique. Cette vaste île isolée du reste du monde d'Orbae a été récemment découverte par les puissances occidentales, qui convoitent ses ressources et la considèrent comme une « *terra nullius* »,

⁴⁰⁸ *Ibid.*

⁴⁰⁹ Voir l'annexe 17.

⁴¹⁰ F. Place, *Atlas des géographes d'Orbae*, t. II, *op. cit.*, p. 191.

n'appartenant à personne puisque les quelques tribus indigènes sont considérées comme à peine humaines, « incapables de régner sur ces terres dont ils subissaient l'immensité »⁴¹¹. L'arrivée en masse des techniciens occidentaux sur l'île, dans le but d'y organiser une grande course internationale, y bouleverse le fragile équilibre naturel : « le camp de départ de la course est une ville de tentes et de hangars, de citernes et de réserves à charbon, ville fébrile et bourdonnante [...] autour de monstres d'acier bruni dominant de leur haute taille la fourmilière humaine »⁴¹². L'opposition entre ces machines métalliques et l'austérité de la faune et de la flore du pays culmine dans les illustrations de François Place, en opposant les nuances de gris de la technologie au jaune du sol. Cependant, comme dans le chapitre des Yaléoutes, la technologie est mise en échec par la puissance d'un climat qu'elle ne contrôle pas. Ici, c'est une tornade déclenchée par un vieux sorcier autochtone qui brise la machine en mille morceaux. Ne subsistent de cette course que les épaves des « Grands Scarabées », ainsi nommés dans le langage des autochtones, qui ponctuent l'itinéraire qui va du rivage au rocher central, qu'ils appellent les Racines de la Pierre et dont ils souhaitaient préserver la sacralité coûte que coûte.

Face à ces menaces que l'humanité fait peser sur la biodiversité d'Orbae, les Zizotls proposent un contre-modèle : « ils pensaient qu'il fallait effleurer la terre et laisser derrière soi un jardin »⁴¹³. Au fond, leur mode de vie est construit sur une sobriété érigée en valeur suprême : n'utiliser que les ressources naturelles, avec parcimonie, ne pas transformer l'espace qui les abrite. Même leurs villages sont presque invisibles et se fondent dans le paysage, tout comme leurs habits de feuilles et de plumes. Leur refus de transformer l'espace qu'ils habitent explique leur discrétion spatiale : seuls quelques explorateurs ont pu découvrir leur existence, au centre de l'île d'Orbae, par-delà les fleuves de Brume.

II.3.3. ... et culturelles

Les espaces d'Orbae risquent aussi de subir des bouleversements qui mettent en péril la spécificité culturelle des populations qu'elles abritent. Les Zizotls, pour poursuivre cet exemple, illustrent cette vulnérabilité culturelle. Leur société, fondée sur une imbrication multiforme au sein des milieux naturels qui les abrite, est menacée par le contact avec le monde extérieur. La politesse des pas qu'ils pratiquent ne les prépare pas à faire face aux capacités techniques de la société d'Orbae. Voilà pourquoi Cornélius, après avoir séjourné parmi eux, refuse d'informer les explorateurs d'Orbae de leur existence, dans leur intérêt. Ziyara, seule confidente de ce secret géographique, l'approuve : « je connaissais les raisons de Cornélius, son souci de protéger l'existence fragile de ces peuples qui vivaient encore sans le savoir le

⁴¹¹ *Ibid.*, p. 126.

⁴¹² *Ibid.*, p. 124.

⁴¹³ *Ibid.*, p. 203.

temps du rêve »⁴¹⁴. On peut rapprocher ce débat de celui, contemporain, qui questionne l'intérêt des derniers peuples premiers à être mis en contact, contre leur gré, avec le monde moderne, comme dans le cas des habitants de l'île de North Sentinel⁴¹⁵.

Cette vulnérabilité culturelle du monde d'Orbe justifie des mesures de protection particulière, comme le secret. Tel est bien le sens de la procédure d'effacement des souvenirs institutionnalisée dans le pays de la Rivière Rouge lorsque les étrangers obtiennent le droit de quitter le pays pour rentrer chez eux : l'oubli empêche les autres peuples de convoiter les richesses du Roi des Rois. Pour se protéger des menaces extérieures, les habitants des montagnes de la Mandragore ont, pour leur part, recours à une stratégie originale : construire des Tours de veille, chargées d'instiller la peur dans l'esprit des étrangers qui tentent de s'approprier les ressources du pays.

Dans l'univers d'Orbae, les civilisations, comme le constatait Paul Valéry en 1919⁴¹⁶, sont mortelles. Au lendemain de la 1^{ère} Guerre mondiale, il constate, amer et inquiet, « qu'une civilisation a la même fragilité qu'une vie ». François Place, dans son récit consacré au pays des Troglodytes, ne dit pas autre chose. Lorsque Cornélius, le marchand, fait escale au cours de son périple dans ce pays souterrain, il est averti de la précarité des constructions humaines par Yué, une habitante du pays : « Tu ignores les forces qui vivent sous nos pieds. Tu n'as jamais senti la terre trembler... »⁴¹⁷. Dans le chapitre de l'*Atlas* consacré à ce pays, le lecteur suit les pas d'Hippolyte de Fontaride, un photographe curieux d'explorer les ruines d'une civilisation détruite par une succession de séismes. Il s'enfonce sous la terre comme pour remonter le temps. « L'horifique tremblement de terre qui causa la perte et le malheur du pays »⁴¹⁸ est daté de l'an 1546 : quatre siècles⁴¹⁹ ont passé depuis lors. Grâce à quelques ouvrages historiques, le héros et le lecteur apprennent que ce peuple, secret et retors, avait fondé sa fortune sur l'exploitation de la pierre sélénite, une roche qui produit lumière jumelle à celle de la lune. Les survivants de la catastrophe vivent, mais les visiteurs qui parviennent jusqu'ici ne sont guère intéressés que par les ruines, cicatrices visibles dans le paysage de la gloire passée. Le lecteur n'en saura guère plus sur les circonstances de ce séisme, d'autant

⁴¹⁴ F. Place, *Le Secret d'Orbae : le voyage de Ziyara*, op. cit., p. 177.

⁴¹⁵ Il s'agit d'une des îles Andaman dans le golfe du Bengale (océan Indien). Sa population présente depuis des millénaires est considérée comme une des dernières tribus sur la planète totalement coupée du monde moderne. Considérée comme un territoire souverain sous la protection de l'Inde, cette dernière en interdit strictement l'approche depuis 2010 par la mise en place d'un cordon de sécurité, pour des raisons éthiques. Benjamin Hoffman, dans son roman *l'île de la Sentinelle* (Paris, Gallimard, coll. Blanche, 2022) questionne cet isolement géographique, en imaginant une fiction suite à la mort tragique en 2018 d'un jeune missionnaire américain qui tenta d'aborder le rivage de cette île pour évangéliser ses habitants.

⁴¹⁶ « Nous autres, civilisations, nous savons maintenant que nous sommes mortelles. Nous avons entendu parler de mondes disparus tout entiers, d'empires coulés à pic avec tous leurs hommes et tous leurs engins ; descendus au fond inexorable des siècles avec leurs dieux et leurs lois, leurs académies et leurs sciences pures et appliquées, avec leurs grammaires, leurs dictionnaires, leurs classiques, leurs romantiques et leurs symbolistes, leurs critiques et les critiques de leurs critiques ». Paul Valéry, « La Crise de l'Esprit », Paris, NRF, 1919, repris dans *Variété* (Gallimard, 1924), Pléiade, Œuvres, Tome I, pp. 988 à 991.

⁴¹⁷ F. Place, *Le Secret d'Orbae : le voyage de Cornélius*, op. cit., p. 96.

⁴¹⁸ F. Place, *Atlas des géographes d'Orbae*, t. II, op. cit., p. 109.

⁴¹⁹ *Ibid.*, p. 108.

plus tragique qu'il frappa des habitations enfouies dans le sol⁴²⁰. Il fut brutal, puisque « tout un monde s'est écroulé en une nuit »⁴²¹ et que « les palais furent transformés en taupinières grêlées de puits et de pièges »⁴²². Les pertes humaines furent nombreuses, mais certains purent survivre en s'installant dans les « terres pauvres », plus proches de la surface et moins vulnérables.

Le mode de vie de ce peuple était calqué sur son habitat : ils dissimulaient leurs secrets au reste du monde, manipulaient les peuples voisins, conspirant et espionnant pour entasser le plus de richesses possibles – un *topos* habituel des littératures de l'imaginaire au sujet des peuples souterrains comme les nains. La lune commandait leurs humeurs : audacieux au moment de la pleine lune, ils sombraient ensuite dans l'apathie. Ils se vantaient de leur teint pâle, fuyant les rayons du soleil. Ces mœurs si caractéristiques se sont étiolées suite à la catastrophe naturelle : les anciennes traditions sont oubliées ou mal comprises. Les survivants qui accompagnent le héros rechignent à s'engager dans la recherche de salles enfouies. Une mélancolie tenace se dégage du récit, jusqu'à l'échec final du photographe. La géographie d'Orbae est évolutive : l'espace souterrain des Troglodytes n'est plus le même après le séisme. Le récit de François Place illustre la fragilité ontologique de toute civilisation : l'orgueil de ces habitants semble les avoir conduit à mésestimer le danger des forces terrestres et, partant, à leur perte. On retrouve ici un thème très présent dans son œuvre : le châtement de *l'hybris* des hommes par les forces de la Nature.

Les espaces urbains n'échappent pas non plus à cette fragilité. La cité du Vertige, construite toute en hauteur, est menacée d'effondrement par une poignée de fanatiques décidés à détruire la Pierre Baliverne, clef de voûte de toutes les fondations de la ville. Cette hypothèse terrifie le héros du récit, Izkadâr : « tout va s'écrouler, tout va dégringoler ! Ce sera la fin du monde ! l'apocalypse ! On périra tous dans les décombres ! »⁴²³. Certes, le projet échoue car la pierre que descelle le chef des illuminés n'est qu'une clef de voûte parmi d'autres, dont le dégagement entraîne l'effondrement du plafond, tuant sur le coup les responsables (autre exemple de châtement naturel de la bêtise). La cité du Vertige échappe donc à la catastrophe, mais ses habitants restent douloureusement conscients que la verticalité de l'architecture mise en œuvre et l'empilement des maisons les unes sur les autres demeurent une source de vulnérabilité.

La plupart des récits d'Orbae laissent planer au-dessus des peuples l'ombre dangereuse du progrès technique, capable de briser les traditions, de distendre le lien séculaire qui lie les hommes à leur pays et de dissoudre leur identité. Tel est le sens du récit consacré au pays d'Esméralda (E), qui narre la victoire des autochtones, une civilisation sud-américaine, sur les envahisseurs venus d'Occident : cette fois-ci la

⁴²⁰ L'habitat troglodytique désigne une architecture qui consiste à aménager des habitats souterrains ou creusés dans le rocher à flanc de montagne.

⁴²¹ *Ibid.*, p. 110.

⁴²² *Ibid.*

⁴²³ F. Place, *Atlas des géographes d'Orbae*, t. II, *op. cit.*, p. 141.

conquête et la destruction de l'Empire des Cinq-Cités n'aura pas lieu. La grande barrière de conjuration qu'ils mettent en place suffit à tenir à distance la soif de conquête des étrangers, mais la possibilité de l'anéantissement demeure, comme une épée de Damoclès suspendue au-dessus de chaque pays.

II.3.4. L'évolution du monde d'Orbae dans le temps : une géographie inscrite dans l'histoire

François Place, dans son entreprise de création d'un monde fictif, est soucieux d'inscrire sa géographie dans la longue durée. Cela participe de l'effet de réel recherché, mais c'est aussi une façon de donner à voir l'impermanence fondamentale des espaces occupés par les hommes.

Lorsque Ziyara, au soir de sa vie, se remémore sa vie passée elle déroule une chronologie interminable en plongeant dans ses souvenirs. Elle se glisse mentalement dans « la chambre des Effacées, où de très vieilles mappemondes achèvent de tomber en poussière... et avec elles s'évanouit en silence la mémoire millénaire des contrées qu'elles représentaient »⁴²⁴. Elle observe que ces vieilles cartes montrent des espaces disparus depuis bien longtemps : « des pays tout entiers traversés de fleuves et de rivières ne tiennent plus que par la grâce de vieux parchemins »⁴²⁵. Elle évoque les noms de peuples qui n'existent plus : « Zenetes, Tchangäioles, Ombannes, Mandargs, Musidales et tant d'autres disparus... »⁴²⁶. Cette litanie sonne comme un requiem en hommage aux peuples balayés par l'histoire, victimes de leurs erreurs, de la guerre ou de transformations de leurs milieux naturels. Certains noms interrogent, puisque les Mandargs résistent encore à l'expansion de l'empire voisin dans *l'Atlas des géographes d'Orbae*, tandis que les Musidales sont cartographiés à côté de l'Empire du Levant dans le planisphère final. Mais peut-être que toutes les histoires racontées par François Place ne se déroulent pas à la même époque, d'où ces variations temporelles. Dans tous les cas, ces évocations laissent deviner au lecteur que le monde d'Orbae est bien plus vaste et riche que les œuvres de l'auteur ne le montrent : même une fois la lecture terminée, il reste tant à voir et à connaître...

La réflexion conduite sur l'étrange géographie de l'île d'Orbae résume bien comment l'entrecroisement de l'espace et du temps transforme régulièrement la forme du pays. Est-ce la carte qui crée le monde, ou bien l'inverse ? François Place met en doute l'évidence scientifique communément admise – on ne peut cartographier qu'un espace qui existe déjà, « car elle est sans conteste la terre la plus ancienne, et la première sur laquelle la vie a pris forme »⁴²⁷. Les paysages insulaires sont une sédimentation des évolutions historiques des milieux naturels. Par exemple, peu de temps après leur arrivée dans l'île, Cornélius et

⁴²⁴ F. Place, *Le Secret d'Orbae : le voyage de Ziyara*, op. cit., p. 182.

⁴²⁵ *Ibid.*, p. 183.

⁴²⁶ *Ibid.*

⁴²⁷ F. Place, *Le Secret d'Orbae : le voyage de Cornélius*, op. cit., p. 211.

Ziyara vont visiter une forêt pétrifiée et y observent « une centaine de fougères arborescentes, ciselées dans la craie blanche »⁴²⁸. Ils font face ici à des fossiles végétaux, s'essayant sans le savoir à la paléobotanique, et en concluent que le monde est bien plus ancien que la mémoire des hommes ne peut s'en souvenir. La flore d'Orbae a beaucoup changé, mais la faune encore davantage : ils se figent, peu après, devant d'immenses squelettes d'animaux géants emprisonnés dans la roche. Le terme de dinosaure n'est pas prononcé (et pour cause : le terme fut inventé au milieu du XIX^e siècle par Richard Owen, ce qui ne correspond pas au cadre temporel général du monde d'Orbae, plus antérieur), mais c'est bien de cela dont il s'agit :

Le plus grand dépassait la taille du *Nadir*, et ce n'était pas une baleine, mais un animal à quatre pattes, avec un corps aussi haut qu'une maison, une queue qui n'en finissait pas et une tête ridicule tout au bout d'un long cou⁴²⁹.

Incrédules, les deux héros pensent qu'il s'agit d'habiles sculptures⁴³⁰. Leur guide les dément fermement, car, dit-elle, « notre terre est changeante »⁴³¹. Convaincus, Cornélius et Ziyara comprennent qu'explorer les Terres Intérieures d'Orbae revient à remonter le temps et permet de saisir les multiples changements qui ont affecté la surface de la terre. Ils rejouent, à leur échelle, le débat sur l'âge de la terre qui déchira hommes de science et hommes de foi aux XVII^e et XIX^e siècle, opposant les tenants du créationnisme aux géologues et aux naturalistes, jusqu'à ce que la radioactivité résolve le conflit en fournissant le bon chronomètre temporel⁴³².

Ces changements ont aussi affecté l'espèce humaine, une allusion aux travaux de Charles Darwin et à l'origine de l'espèce humaine. Mais le texte de François Place prend ici une dimension fantastique, puisque Cornélius et Ziyara observent le « squelette d'une espèce de grand singe »⁴³³, qui se révèle être celui d'un acéphale. Ces êtres avaient la tête au milieu de la poitrine : leur guide affirme que « d'après nos savants, ce sont sans doute les premiers habitants de notre île »⁴³⁴. Cette mention, accompagnée d'une représentation cartographique dans *l'Atlas des géographes d'Orbae*⁴³⁵, fait écho à un thème iconographique

⁴²⁸ *Ibid.*

⁴²⁹ *Ibid.*, p. 212.

⁴³⁰ « Vous avez aussi d'excellents sculpteurs, dis-je, et doués d'une imagination peu commune ! ». *Ibid.*, p. 212.

⁴³¹ *Ibid.*, p. 212.

⁴³² Puisque la transformation d'un noyau radioactif suit une loi parfaitement déterministe : le temps au bout duquel une population de noyaux instables est divisée par deux est une constante, qu'on appelle période radioactive de l'élément. On peut donc utiliser, comme Clair Patterson dans les années 1950, la désintégration radioactive pour évaluer l'âge de la Terre à environ 4.55 milliards d'années.

⁴³³ *Ibid.*, p. 213.

⁴³⁴ *Ibid.*

⁴³⁵ F. Place, *Atlas des géographes d'Orbae*, t. II, chapitre (Z), *op. cit.*, p. 206. Voir l'annexe 61.

et mythologique fréquent dans la littérature antique et médiévale, imaginant les plus lointaines terres orientales peuplées de créatures primitives et mystérieuses⁴³⁶.

Cette rencontre entre l'homme contemporain et son prédécesseur sur la surface d'Orbae fait l'objet d'une illustration saisissante insérée dans le portfolio du *Secret d'Orbae*⁴³⁷. On y voit les personnages déambulant au milieu de fougères géantes pétrifiées et passant à côté de squelettes fossilisés de dinosaures. Cornélius, tend les bras pour toucher la main du squelette d'un acéphale, dans un face-à-face qui semble abolir le temps qui les sépare pour juxtaposer sur un même espace des temporalités différentes.

* * * *

Après nous être intéressé aux usages du monde fictionnel d'Orbae par François Place, à la fois dans ses textes et ses illustrations, nous allons nous attacher aux enjeux et aux significations de cette entreprise littéraire et artistique dans cette troisième partie. La richesse des détails cartographiques, historiques, visuels et culturels dépasse le strict cadre des besoins narratifs, que l'on pourrait définir comme la nécessité de décrire l'espace traversé par les personnages, les villes où ils dorment et les obstacles qu'ils doivent surmonter au cours de leur périple. Il s'agit d'un projet démiurgique ambitieux, qui s'étend sur une longue durée et exige un colossal travail d'orfèvrerie pour veiller à sa cohérence d'ensemble. Mais est-ce un simple jeu, qui aurait entraîné bon gré mal gré son initiateur dans une succession d'approfondissements nécessaires ? Ou bien est-ce une stratégie réfléchie pour dire au lecteur quelque chose sur notre propre monde ? À moins que cette méditation géographique ne soit que l'écho sublimé par le talent de François Place de ses propres sentiments, entre la nostalgie du monde d'hier et l'inquiétude du monde de demain ?

⁴³⁶ On les retrouve, par exemple, dans *le livre des Merveilles du Monde*, rédigé au milieu du XIV^e siècle par Jean de Mandeville à l'issue d'un prétendu voyage, où un acéphale est représenté avec une fleur de lys à la main.

⁴³⁷ Elle s'intitule « Les Jardins des Terres Intérieures à Orbae ». Voir l'annexe 82.

III. Orbae ou « la nostalgie du pays possible »⁴³⁸ : enjeux et significations du monde imaginaire de François Place

III.1. Une fascination pour les cartes qui traverse toute l'œuvre de François Place

Au cours d'un entretien où il présentait son œuvre, François Place déclarait : « La cartographie est terre de légendes. Partout le verbe affleure, sous les bois, les roches, les rivières et les étangs, les déserts et les montagnes. Suivre du doigt, sur une carte, une ligne de crête ou la courbe d'un fleuve, c'est déjà raconter une histoire. »⁴³⁹

Dans un sens, tout le travail réalisé par l'auteur autour de ce monde fictif peut se résumer à une ample méditation poétique autour de la cartographie, à la fois comme art et comme technique. Au-delà de la présence répétée et visible des cartes dans la construction littéraire de ce monde que nous avons déjà analysé dans la sous-partie I-4, de nombreux aspects de son œuvre en témoignent. Le titre ainsi que l'incipit de *l'Atlas des géographes d'Orbae* préviennent d'emblée le lecteur de ce tropisme cartographique. En outre, plusieurs personnages de cartographes interviennent dans le récit, tandis que les deux personnages principaux du *Secret d'Orbae* développent un rapport à la fois profond et original avec les cartes, celles qu'ils lisent comme celles qu'ils fabriquent. L'origine du voyage de Cornélius, qui constitue la moitié du récit du *Secret d'Orbae*, est une carte, comme il l'explique plus tard à son hôte, Alvorandis : « votre oncle Ibn Brazadîn m'a montré une carte avec deux îles qui se dressent au milieu de la grande plaine où poussent les herbes à nuages⁴⁴⁰ ». Mais les œuvres de François Place ne se limitent pas à un simple éloge des cartes : elles questionnent leurs ambitions et leurs usages, non sans critique ni inquiétude.

III.1.1. Cartographier l'ensemble du réel : une ambition démesurée ?

Les premières lignes de *l'Atlas des géographes d'Orbae* donnent le ton de ce qui sera le fil d'Ariane de tous les voyages entrepris par les nombreux personnages imaginés par François Place : « l'art de la cartographie

⁴³⁸ J'adopte la belle expression utilisée par François Place au cours d'une conversation avec François Bon tenue le 10 février 1994, citée dans *François Place, illustrateur*, Paris, Casterman, 2000 (reéd.), p. 46.

⁴³⁹ F. Place, « Dans l'atelier de *l'Atlas*. Genèse et création de *l'Atlas des géographes d'Orbae* », dans *Si loin, si proche... Voyages imaginaires en littérature de jeunesse et alentour*, Actes de la journée d'étude du 23 mai 2007, Valenciennes.

⁴⁴⁰ F. Place, *Le Secret d'Orbae : le voyage de Cornélius*, op. cit., p. 217.

peut embrasser la totalité des sciences de la nature⁴⁴¹ ». Car, ici, tout est cartographiable et, partant, les ambitions des géographes ne souffrent d'aucune limite, au risque de *l'hybris*. Pour preuve, l'un d'eux entreprit de cartographier les nuages, tandis qu'un autre « mit toute une vie à illustrer en cinq cent huit cartes le traité d'un monde souterrain des fourmis⁴⁴² » : cette dernière phrase ne manque ni d'humour ni d'admiration devant l'ampleur et la vanité d'une telle tâche, mais elle raconte, avant tout, une inépuisable ambition.

Il existe, dans le monde d'Orbae, des cartes que l'on ne retrouve nulle part ailleurs, tout droit sorties de l'imagination de François Place. En effet, certaines îles sont mouvantes et échappent à une localisation traditionnelle sur les cartes d'Orbae. Voilà pourquoi, lorsque Cornélius demande à un marin de lui situer la redoutable île de Quinootka, peuplée de cannibales, celui-ci lui donne à voir une carte étrange :

Le pirogquier sortit d'un petit sac un fin tressage de roseaux entrecroisés et formant une figure géométrique. Je [Cornélius] m'en fis expliquer l'usage. Certaines de ses tiges représentaient les vents dominants, d'autres, qui les croisaient en oblique, indiquaient la direction de la houle. Aux intersections, des coquillages figuraient des îles. Je n'avais jamais vu de cartes aussi intrigantes⁴⁴³.

Autres exemples : lorsque Ziyara raconte son histoire devant le collège des cosmographes d'Orbae, ces derniers s'extasiaient devant les nouvelles idées cartographiques qu'elle fait éclore dans leur esprit. Ils envisagent un « atlas des éblouissements et des dégoûts⁴⁴⁴ » après l'avoir écouté parler du fameux Pain des Vieillards⁴⁴⁵ de Candaâ. Lorsqu'elle évoque le lien intime qu'elle a tissé avec les dauphins, ils déclarent avec ravissement : « nous ferons dresser des cartes de sable et de coquillages, des forêts de coraux⁴⁴⁶ ». La seule limite des cartes, c'est, ici, l'imagination du cartographe...

L'amour qu'éprouvent certains personnages les conduit à tenter sans cesse de dépasser les limites usuelles de la cartographie. Cornélius, une fois accepté au sein de l'équipage de Ziyara, travaille sans relâche pour la surprendre et enrichir sa collection cartographique : « j'ai été tenté de recréer pour elle une carte céleste⁴⁴⁷ ». Une fois parvenu à fabriquer une encre visible la nuit grâce aux pierres sélénites qu'il avait

⁴⁴¹ F. Place, *Atlas des géographes d'Orbae, op. cit.*, t. I, p. 7.

⁴⁴² *Ibid.*

⁴⁴³ F. Place, *Le Secret d'Orbae : le voyage de Cornélius, op. cit.*, pp. 185-186.

⁴⁴⁴ F. Place, *Le Secret d'Orbae : le voyage de Ziyara, op. cit.*, p. 122.

⁴⁴⁵ Cette spécialité culinaire sacrée de la ville constitue une « bibliothèque du goût » chargée de conserver les arômes rapportés des voyages au fil des années.

⁴⁴⁶ F. Place, *Le Secret d'Orbae : le voyage de Ziyara, op. cit.*, p. 122.

⁴⁴⁷ F. Place, *Le Secret d'Orbae : le voyage de Cornélius, op. cit.*, p. 181.

conservées⁴⁴⁸, il élargit davantage ses ambitions : « je voulais réunir sur cette carte toutes les contrées, toutes les îles dont nous entendrions parler, pour en faire la projection d'un monde à rêver⁴⁴⁹ ».

L'ingénieur-cartographe Nirdan Pacha est convaincu que les cartes sont la mesure du pouvoir impérial. Un souverain qui connaît tous les espaces de son empire dans ses moindres recoins possède une autorité absolue. Voilà pourquoi le pays des Mandargs constitue un problème : non pas par l'indocilité sourcilleuse des habitants, mais parce que toutes les expéditions précédentes ont échoué à en cartographier le territoire.

L'influence des cartes dans le monde d'Orbae est égal à leur grand nombre : bien qu'il s'agisse d'objets précieux, elles sont nombreuses et certaines institutions parviennent à en accumuler des quantités astronomiques. Par exemple, le ministère des Territoires de l'Empire du Levant, d'où est issu l'ingénieur-cartographe Nirdan Pacha, possède « quelques douze mille cartes et atlas⁴⁵⁰ ». Quant au Palais des Cosmographes sur l'île d'Orbae, il en abrite une quantité telle que Ziyara, qui conserve précieusement avec elle « une très belle collection de cartes marines⁴⁵¹ », renonce à les dénombrer.

Mais cette inassouvable ambition cartographique n'est pas sans danger : elle peut conduire à des « hérésies géographiques ». On pourrait définir cette notion comme la contestation de conclusions géographiques admises depuis longtemps par les institutions établies dans les différentes sociétés d'Orbae. Ortélius est accusé de cette infraction dans le chapitre O consacré à l'île d'Orbae dans *l'Atlas*⁴⁵². Les membres de la caste des cosmographes lui reprochent d'avoir tenté de cartographier les Fleuves de Brumes, une région perpétuellement embrumée. Pour cela, il a, contrairement aux usages établis, demandé à tous les membres de son expédition de garder les yeux ouverts pendant leur traversée. Privé de son monopole séculaire, la guilde des Aveugles, chargée d'assurer le passage de cette région, est furieuse contre Ortélius. La situation réactualise le procès de Galilée⁴⁵³, en confrontant l'explorateur aux foudres de l'Inquisiteur. Ortélius, c'est le géographe qui veut voir ce que les autres préfèrent ignorer, celui qui refuse l'autorité immuable du passé pour choisir l'incertitude du présent et les promesses de l'avenir. Mais les aveugles, au sens métaphorique, sont majoritaires dans la société d'Orbae. Sa tentative, inachevée, de fabriquer un atlas des Fleuves de Brumes⁴⁵⁴ lui vaut un opprobre général, bien qu'il refuse d'abjurer, à

⁴⁴⁸ Il en avait accumulé d'importantes quantités au cours de son séjour dans le pays souterrain des Troglodytes.

⁴⁴⁹ F. Place, *Le Secret d'Orbae : le voyage de Cornélius*, op. cit., p. 181.

⁴⁵⁰ À titre de comparaison, le département des Cartes et Plans de la BnF abrite 800 000 cartes et plans et 10 000 atlas.

⁴⁵¹ F. Place, *Le Secret d'Orbae : le voyage de Cornélius*, op. cit., p. 155.

⁴⁵² F. Place, *Atlas des géographes d'Orbae*, t. II, op. cit., pp. 25-37.

⁴⁵³ Galileo Galilei est un astronome italien du XVII^e siècle, partisan de la théorie héliocentrique. Il est condamné, à l'issue de longues péripéties, par le Saint-office en 1633. Coupable d'hérésie, il est contraint d'abjurer publiquement les thèses qu'il défendait auparavant.

⁴⁵⁴ « L'Inquisiteur conduit l'entretien en désignant à l'assistance un grand portfolio. Il contient des cartes et des notes de la main d'Ortélius. C'est le début d'un atlas des Fleuves de Brumes ! ». F. Place, *Atlas des géographes d'Orbae*, t. II, op. cit., p. 31.

l'inverse de Galilée, en répondant : « je préfère rêver les yeux ouverts [...] Les Fleuves de Brume sont beaux à voir⁴⁵⁵ ».

Un autre explorateur est à son tour accusé d'hérésie, pour une raison différente : Ibn Brazadîn⁴⁵⁶. Les autres cosmographes lui reprochent d'avoir rédigé un traité sur des îles qui, selon eux, n'existent pas : les îles Indigo. En outre, ce dernier a eu l'audace d'en tracer des cartes, une tâche par essence féminine dans cette contrée, et d'en affirmer publiquement l'existence. La sanction du procès fut l'exil. Au fond, ces deux affaires d'hérésie illustrent les périls qui guettent un cartographe trop ambitieux et novateur, car ces ambitions cartographiques iconoclastes peuvent mettre en péril la stabilité de sociétés construites sur un ensemble de dogmes géographiques intangibles. Car, dans cette contrée, la géographie remplace la politique et la religion en tant que pivot de l'ordre social⁴⁵⁷. Les cartes possèdent donc un ferment révolutionnaire, qui justifie leur surveillance.

III.1.2. La genèse des cartes : outils et méthodes des cartographes d'Orbae

Fabriquer une carte n'est pas qu'une affaire de technique dans le monde d'Orbae : il s'agit, d'abord, d'amour et de passion. Ainsi, Cornélius est recruté par les cartographes de l'Empire de Jade sur ce seul critère, lorsque Liang Feng lui demande : « On m'a dit que tu aimais dessiner les cartes, Tête d'or ?⁴⁵⁸ ». Le choix du verbe aimer à la place du verbe savoir est révélateur d'une posture générale vis-à-vis des cartes, qui implique qu'aimer c'est, nécessairement, savoir.

La fabrication des cartes est un procédé artisanal fondé sur l'accumulation et la confrontation des connaissances. Les cartographes d'Orbae restent immobiles dans leur palais, « cette grande machine à rêver les territoires⁴⁵⁹ », en collectant tous les témoignages et les récits des explorateurs qui reviennent des Terres Intérieures et des navigateurs qui y font escale. Ils accumulent des quantités d'informations gigantesques pour inspirer et guider leur travail. Lorsqu'elle visite ces lieux pour la première fois, Ziyara

⁴⁵⁵ F. Place, *Atlas des géographes d'Orbae*, t. II, *op. cit.*, p. 32.

⁴⁵⁶ F. Place, *Le Secret d'Orbae : le voyage de Ziyara*, *op. cit.*, p. 120.

⁴⁵⁷ On peut d'ailleurs remarquer, à cet égard, que les tensions politiques et religieuses sont assez peu présentes dans le monde d'Orbae, à part quelques exceptions comme la tentative d'évangélisation du pays des Bailabalaks. C'est une différence fondamentale entre le monde réel et celui d'Orbae. Corollaire : les questions géographiques se voient attribués dans le monde de François Place des enjeux symboliques et économiques bien plus importants que dans notre réalité. À plusieurs reprises, ses personnages risquent leur vie, tuent ou meurent pour obtenir ou défendre des secrets géographiques. Dans le procès d'Ortelius, écho de celui de Galilée dans le monde d'Orbae, le dogme géographique remplace très nettement le dogme religieux comme enjeu judiciaire.

⁴⁵⁸ F. Place, *Le Secret d'Orbae : le voyage de Cornélius*, *op. cit.*, p. 107.

⁴⁵⁹ F. Place, *Le Secret d'Orbae : le voyage de Ziyara*, *op. cit.*, p. 123.

s'émerveille devant ce trésor livresque, « car le palais contenait tant de salles sur l'histoire du monde qu'il [lui] semblait entendre le chant des peuples qui l'habitaient⁴⁶⁰ ».

La construction d'une carte dans le monde d'Orbae impose en amont un vaste travail de documentation et de recueil d'informations. Ce n'est pas fondamentalement différent du monde réel. Par exemple, pour préparer le débarquement des troupes alliées en Normandie durant la 2nde Guerre Mondiale, la BBC diffuse dès 1942 un appel à contribution pour que les britanniques envoient leurs cartes postales, photos et guides Michelin d'avant-guerre afin de préciser les cartes au maximum⁴⁶¹. Rien de pire qu'une information erronée retranscrite sur une carte ; voilà pourquoi lorsque Cornélius entreprend de corriger les cartes de son voyage, dans le pavillon des Chouettes Avisées, il accepte que d'autres géographes vérifient tous ses dires : « tout ce que je disais était vérifié, recoupé, confronté aux documents plus anciens conservés dans la bibliothèque⁴⁶² ».

Les cartes sont généralement rassemblées au sein d'atlas. Il s'agit de livres rares et précieux. Par exemple, Cornélius est conscient de la valeur du cadeau que lui fait le tenancier de l'auberge, Ibn Brazadîn, en lui confiant le *Traité sur les îles Indigo* : « ce traité contenait deux cartes des îles Indigo, quelques indications sur leur emplacement, une description de la plaine herbeuse, diverses considérations sur la grande île d'Orbae, sa couronne de nuages, son climat. Et des croquis montrant la récolte des flocons d'herbes à nuage⁴⁶³ ». Et c'est bien la possession de ce livre qui le conduit à partir sur les routes pour explorer de lui-même les territoires cartographiés par Brazadîn. À l'origine du long voyage de Cornélius, on trouve donc un paysage (la montagne bleue) et une carte (celle des îles Indigo).

Le travail cartographique exige minutie et patience. Lorsque Cornélius, après avoir fait un peu de cartographie en dilettante, s'y initie en compagnie de spécialistes au sein du pavillon des Chouettes Avisées, il s'astreint à une routine de travail répétitive et exténuante :

Je m'installai à la place que [T'sao T'si] m'indiquait. Un compas, des règles, des pinceaux et des encres vinrent m'y rejoindre avec diligence. Je demandais un autre papier. Je commençai à y inscrire mes remarques. Rien que pour la région de Bassalda, il y avait tant d'erreurs qu'il me faudrait des dizaines d'heures pour venir à bout des points litigieux de la carte. Au milieu de la nuit, on nous servit un thé amer pour nous tenir éveillés. Au matin, je ne pensais plus qu'à dormir, j'avais passé deux jours et deux nuits presque sans sommeil⁴⁶⁴.

⁴⁶⁰ *Ibid.*

⁴⁶¹ P. Caddick-Adams, *Sand and Steel: A New History of D-Day*, London, Random House Books, 2019, p. 166.

⁴⁶² F. Place, *Le Secret d'Orbae : le voyage de Cornélius*, *op. cit.*, p. 115.

⁴⁶³ F. Place, *Le Secret d'Orbae : le voyage de Ziyara*, *op. cit.*, p. 65.

⁴⁶⁴ F. Place, *Le Secret d'Orbae : le voyage de Cornélius*, *op. cit.*, p. 114.

Ziyara, au cours de ses escales, réserve, elle aussi, beaucoup de temps à cette passion : « Il m'arrivait de m'isoler avec Zénandre pour compléter mes cartes. Nous y passions de longues heures, parce que l'archipel [de Vinh Gao] comprend des centaines d'îles⁴⁶⁵ ». On remarque en outre que l'art cartographique est avant tout une affaire d'écriture et de dessin : un travail par essence manuel, comme celui d'un auteur-illustrateur. Voilà qui explique la spécialisation et le partage des tâches au sein de cet atelier de production de cartes : « certains modifiaient le tracé des cours d'eau, d'autres les reliefs, d'autres s'attachaient à la représentation des villes et des ponts, des citadelles ou des châteaux⁴⁶⁶ ».

Au sein du portfolio compris dans le *Secret d'Orbae*, François Place représente l'intérieur du Palais des Cartes dans une illustration très détaillée⁴⁶⁷. On y aperçoit d'innombrables livres, tant *volumen* que *codex*, symboles de l'accumulation de savoir nécessaire à l'élaboration des cartes. Au centre de la salle trône une énorme sphère armillaire, qui permet de suivre le mouvement des étoiles et, ainsi, de se repérer dans l'espace terrestre à une époque où le problème de la longitude n'est probablement pas réglé⁴⁶⁸. Sur une table, un géographe a laissé les instruments utilisés pour tracer la carte : règle double, équerre, compas de proportion, crayon, plume, encrier et lame plate pour étaler la gouache. Au mur ou sur des étagères, d'autres outils scientifiques sont disponibles : équerres, astrolabe, rapporteur... Plusieurs lutrins abritent des livres ouverts, visiblement consultés par les cartographes. Enfin, une carte, à grande échelle, est en voie d'élaboration : on y distingue une forêt, des montagnes, un littoral et des éléphants-poulpes. L'impression d'ensemble évoque l'érudition, le sérieux et un travail quasi monastique. La scène mêle, en quelque sorte, l'univers visuel d'un *scriptorium* médiéval et du *studiolo* d'un humaniste des Temps Modernes. La conclusion que peut en tirer le lecteur est que la genèse d'une carte n'est pas œuvre de magie ou d'un quelconque talent ésotérique, mais seulement le fruit d'un long et minutieux travail.

La cartographie est un art à part entière dans le monde d'Orbae. Au tout début de son apprentissage de la cartographie, Ziyara doit se familiariser avec « les encres de couleur, les plumes de taille diverse, la poudre de marbre, les liants et les gommages, les règles de bronze et les compas d'argent⁴⁶⁹ ». Elle échappe aux strictes lois de la science pour obéir à celles, plus fluctuantes et insaisissables, de l'inspiration et du talent. La doyenne des femmes-cartographes, Salanah, le reconnaît en transmettant sa charge à Ziyara : c'est « un art et non pas une science⁴⁷⁰ ».

⁴⁶⁵ F. Place, *Le Secret d'Orbae : le voyage de Ziyara, op. cit.*, p. 51.

⁴⁶⁶ F. Place, *Le Secret d'Orbae : le voyage de Cornélius, op. cit.*, p. 115.

⁴⁶⁷ F. Place, *Le Secret d'Orbae, op. cit.*, portfolio, « Le Palais des Cartes ». Voir l'annexe 62.

⁴⁶⁸ Le problème de la mesure de la longitude est un enjeu crucial pour les géographes. Si calculer la latitude est relativement aisé, en mesurant les angles de l'ombre portée, celui de la longitude fut longtemps insoluble. Ce n'est qu'au milieu du XVIII^e siècle que des géographes anglais parviennent à la mesurer avec précision.

⁴⁶⁹ F. Place, *Le Secret d'Orbae : le voyage de Ziyara, op. cit.*, p. 124.

⁴⁷⁰ *Ibid.*, p. 155.

Les voyages favorisent la réalisation cartographique. Par exemple, Ziyara, au cours de ses pérégrinations maritimes, découvre de temps en temps de nouveaux lieux : « Mon talisman nous conduisit, après une longue navigation vers le ponant, aux abords d'une île grise dont les sommets disparaissaient sous un dais de nuages [...] Aucun de nous n'était jamais venu ici. C'était un endroit oublié, un endroit où la parole semblait résonner pour la première fois avant d'être emporté au large dans les plaintes du vent⁴⁷¹ ». Elle explore les lieux, puis revient au navire : « Je demandais à Zénandre de dresser la carte de cet endroit. Il la nomma, en raison de la présence de ces statues, l'île des géants. Mais sur mon propre livre de bord, je lui donnai le nom de Tristessa, l'île de la mélancolie⁴⁷² ».

Mais l'essentiel, finalement, du travail cartographique réside dans la mémoire et le récit, les deux opérations mentales étant indissociables dans le monde d'Orbae. Pour fabriquer les précieuses cartes autobiographiques, le cartographe doit se plonger dans sa propre mémoire. Ce travail introspectif est difficile, comme en fait l'expérience Cornélius au cours de son séjour au sein du pavillon des Chouettes Avisées : « Ce voyage de papier dans les brumes de la mémoire était presque aussi épuisant que le voyage réel qui m'avait conduit jusqu'à Xinang⁴⁷³ ». Ziyara le remarque pleinement lors de son séjour au sein de l'île d'Orbae : c'est la richesse de sa mémoire et la multitude des espaces traversés qui lui valent son intégration et son ascension sociale au sein d'une société obnubilée par les cartes. « Shéhérazade venue des mers, [elle] hissait pour eux chaque jour les voiles d'un nouveau récit » : la géographie est fille des histoires dans le monde fictif de François Place.

III.1.3. L'indépassable finitude des cartes, misères de grand Seigneur ?

Plusieurs cartographes d'Orbae tiennent un discours résolument triomphaliste sur la puissance de la cartographie. La formulation la plus affirmée de cette posture scientifique se trouve probablement dans le personnage de Nîrdan Pacha, fonctionnaire envoyé par le sultan Khâledim le Juste dans la montagne de la Mandragore pour en contrôler la population rétive (chapitre M de *l'Atlas des géographes d'Orbae*). Il se livre, peu après son arrivée, à un véritable discours de la méthode, en expliquant à Taliz, son apprenti, que le véritable pouvoir du sultan réside dans la connaissance parfaite du territoire impérial, qui lui permet à chaque révolte d'envoyer les troupes nécessaires à leur mise au pas : « Tel est le gigantesque pouvoir des cartes, Taliz. Elles donnent à ceux qui les utilisent la maîtrise du temps et de l'espace⁴⁷⁴ ». La carte est

⁴⁷¹ *Ibid.*, pp. 35-36.

⁴⁷² *Ibid.*, p. 37.

⁴⁷³ F. Place, *Le Secret d'Orbae : le voyage de Cornélius*, *op. cit.*, p. 115.

⁴⁷⁴ F. Place, *Atlas des géographes d'Orbae*, t. I, *op. cit.*, p. 189.

ici l'instrument discret mais irremplaçable du pouvoir : « Crois-moi, Taliz, sans les cartes, pas de frontières ni de lois⁴⁷⁵ ».

Mais cette attitude est, aux yeux de l'auteur et des habitants de la montagne de la Mandragore, une forme d'*hybris* : l'homme moderne estime que posséder la carte d'un espace donné revient à en connaître tous les secrets et les dangers, effaçant les ténèbres de l'ignorance et de la superstition. Or nulle carte ne peut épuiser les mystères du réel. Ce projet scientifique est donc voué à l'échec, quels que soient les lieux ou les époques. Telle est la leçon, cruelle, que le sorcier mandarg impose à Nîrdan Pacha à la fin du chapitre consacré à la montagne de la Mandragore (M). Il lui explique que ses cartes ne lui permettent de ne voir qu'une partie seulement du pays qu'il explore. Il les qualifie, avec mépris, de « chiffons de papier⁴⁷⁶ ». Elles ne lui permettent pas de voir le monde d'en-dessous. Il lui explique qu'il aura beau faire tous les relevés qu'il le désire dans ces montagnes, il n'aura « rien vu⁴⁷⁷ ». Au contraire, les pieds du sorcier connaissent « l'envers de la terre⁴⁷⁸ ». Le guide mandarg démontre l'étendue de ses connaissances sur son pays, sans recourir aux cartes, en quelques phrases. Au moment où il s'adresse à Nîrdan Pacha, il sait à l'avance les éboulements, prévoit les orages et les crues, sent que trois cavaliers vont chercher un médecin qui herborise paisiblement en pays hougalil et qu'une armée enterrée dort au loin⁴⁷⁹. La lecture des autres chapitres de l'*Atlas des géographes d'Orbae* démontrera au lecteur la véracité de ces assertions : le médecin en question est Albinus, requis par le seigneur Sordoghaï pour guérir la mélancolie de sa captive⁴⁸⁰, tandis que l'armée enterrée est celle que Tolkalk parvient à apaiser pour libérer sa fille, au centre du désert des Tambours⁴⁸¹. C'est par une connexion intime et durable entre les sorciers mandargs et la terre qui les porte que ces derniers parviennent à connaître chaque recoin de leur pays, et ainsi de le défendre contre toutes les visées de conquête.

Nîrdan Pacha est très réticent face à ce qu'il voit comme de la sorcellerie, qu'il oppose à sa science. Mais les mots du mandarg finissent par le persuader de cueillir une mandragore, ce qui le transforme en « sorcier à deux cœurs ». Ce faisant, il perd définitivement sa mobilité et s'enfonce dans le sol, incapable de bouger. Paradoxalement, cette immobilité forcée lui permet de se connecter à tout le pays et à être capable de ressentir tout ce qui se déroule à sa surface :

Il sentit un fourmillement au bout de ses pieds, comme si des milliers de racelles s'en échappaient en se propageant sous la terre à toute allure. Un sang lourd et douloureux remontait du sol dont il

⁴⁷⁵ *Ibid.*

⁴⁷⁶ *Ibid.*, p. 197.

⁴⁷⁷ *Ibid.*

⁴⁷⁸ *Ibid.*

⁴⁷⁹ *Ibid.*

⁴⁸⁰ F. Place, *Atlas des géographes d'Orbae*, t. I, *op. cit.*, p. 112.

⁴⁸¹ *Ibid.*, p. 59.

percevait les moindres vibrations. Ainsi, il frémit en sentant les soubresauts de la voiture de Taliz, en route pour la capitale, au moment où elle franchissait la frontière⁴⁸².

Cette douloureuse métamorphose lui permet d'atteindre un niveau de connaissances que ses cartes étaient incapables, par essence, de lui offrir. Dès lors, Nirdan Pacha n'a plus besoin de ses cartes tant chéries, qu'il abandonne à son apprenti Taliz, lequel, blessé, rentre dans leur terre natale. Il devient, comme le lui avait annoncé le mandarg, « le plus grand géographe de tous les temps car rien ne pourra [lui] échapper de ce qui se passe au-dessous du sol, [son] regard a des milliers de racines qui s'étendent bien plus loin que dans les palais de la capitale⁴⁸³ ». Les pouvoirs de la cartographie traditionnelle sont désormais largement dépassés, car Nirdan Pacha a appris les secrets des montagnes, parle aux animaux et commande aux pierres, sait le langage des plantes et n'a plus ni froid ni faim⁴⁸⁴. Sans carte, il connaît, enfin, complètement le pays que foulent ses pieds.

En somme, pour paraphraser le Petit Prince, qui avait eu l'occasion d'échanger lui aussi avec un géographe au cours de son périple⁴⁸⁵, on pourrait résumer ainsi la vision de François Place au sujet du pouvoir des cartes : on ne voit bien qu'avec le cœur. L'essentiel est invisible pour les cartes. Autrement dit : seuls ceux qui habitent et aiment un pays en connaissent la vraie géographie, les richesses comme les périls. Les étrangers, les scientifiques au cœur sec ou les voyageurs qui ne cherchent que le profit, quel qu'il soit, ne pourront jamais réellement connaître les terres qu'ils arpentent. En dépit des cartes qu'ils fabriquent ou qu'ils amassent, il leur manquera toujours ce que seule la fréquentation patiente d'un lieu aimé peut apporter. En matière cartographique, il n'y a de vérité que dans l'humilité : telle est la leçon que le monde d'Orbae donne aux géographes. En modifiant un mot d'une pensée de Blaise Pascal, on pourrait le formuler ainsi : « L'homme [cartographe] est si grand, que sa grandeur paraît même en ce qu'il se connaît misérable. Un arbre ne se connaît pas misérable. Il est vrai que c'est être misérable, que de se connaître misérable ; mais c'est aussi être grand, que de connaître qu'on est misérable. Ainsi toutes ses misères prouvent sa grandeur. Ce sont misères de grand Seigneur, misères d'un Roi dépossédé⁴⁸⁶ ».

D'autres personnages, souvent occidentaux, adoptent une position similaire dans leurs usages des cartes. Le capitaine de l'escadre des hommes en bleu venu négocier la prise de contrôle des ressources naturelles du pays des Yaléoutes (chapitre Y) estime qu'un morceau de papier vaut contrôle, en sous-estimant les forces de la nature. Quant à Onésime Tiepolo et ses concurrents, ils ne voient dans le désert d'Ultima

⁴⁸² *Ibid.*, p. 201.

⁴⁸³ *Ibid.*, p. 198.

⁴⁸⁴ *Ibid.*

⁴⁸⁵ Le Petit Prince rencontre un géographe au cours de son voyage dans l'espace en arrivant à la sixième planète. Lorsqu'il lui demande en quoi consiste son métier, celui-ci lui répond : « C'est un savant qui connaît où se trouvent les mers, les fleuves, les villes, les montagnes et les déserts ». Antoine de Saint-Exupéry, *Le Petit Prince*, Paris, Gallimard, coll. Folio Junior, 2007.

⁴⁸⁶ Blaise Pascal, *Pensées*, Paris, Texte établi par Léon Brunschvicg, Hachette, 1925, p. 397.

que ce que leur en montrent leurs cartes, soit une vaste étendue déserte autour d'un rocher central, en négligeant complètement l'essentiel : la présence séculaire d'un peuple indigène qui maîtrise son espace grâce aux pouvoirs des vents et entend en protéger la sacralité. Une myopie qui s'avèrera funeste à l'issue du chapitre.

Cornélius, le héros du *Secret d'Orbae*, est confronté à une semblable finitude cartographique au cours de son périple. Ainsi, lorsqu'il explore les profondeurs du pays des Troglodytes, il essaie d'en cartographier les lieux. Mais, très vite, il comprend qu'une « vie entière ne suffirait pas à tracer le dédale des galeries et de leurs ramifications tentaculaires »⁴⁸⁷ et abandonne cette tâche de Sisyphe. Ziyara, en explorant le pays du Lotus, aboutit, de son côté, à un constat identique et conclut ainsi : « il faut oublier là toute certitude géographique⁴⁸⁸ ». Elle éprouve un sentiment ambigu pour ce pays, dans lequel s'égara son premier amour, Zénon d'Ambroise : « j'aurai dû détester ce pays et je n'y arrivais pas [...] Il ne connaît pas les frontières. On n'en devine pas les confins, qui se dilatent et gonflent sous les averses à la manière d'une éponge. La nuit elle-même est un nuage d'encre que boit lentement la lumière du jour. Tout y est brouillé, vapoureux⁴⁸⁹ ». Il n'y a rien, ici, qui ne se puisse cartographier, et nul ne sait, d'ailleurs, où se trouve le Roi des Eaux, qui règne et erre en ces lieux, mystérieux, imprévisible, incontestable⁴⁹⁰. Ultime exemple d'un territoire non cartographiable : l'île de Quinootka, dont nul ne connaît la localisation exacte, en dépit du danger que représente cette île peuplée de cannibales. Dans le planisphère proposé à la fin de *l'Atlas des géographes d'Orbae*, François Place la situe à l'ouest d'Ultima, au sud de l'océan Indien⁴⁹¹. Mais les personnages d'Orbae semblent l'ignorer, ce qui conduit de nombreux équipages à en être les victimes, à l'occasion d'une escale malheureuse. L'équipage de *l'Albatros* ressemblant partiellement à celui du HMS *Bounty*, cette localisation impossible peut évoquer celle de l'île Pitcairn. Il s'agit d'une petite île⁴⁹², éloignée des routes maritimes habituelles, choisie par les révoltés pour s'y installer définitivement, en pariant sur

⁴⁸⁷ F. Place, *Le Secret d'Orbae : le voyage de Cornélius*, op. cit., p. 90.

⁴⁸⁸ F. Place, *Le Secret d'Orbae : le voyage de Ziyara*, op. cit., p. 40.

⁴⁸⁹ *Ibid.*, pp. 44-45.

⁴⁹⁰ François Place écrit qu'il ne s'agit pas « d'un souverain comme les autres. Nul n'a jamais vu son palais. Il est mystérieux et imprévisible. Lui demander une audience peut prendre des mois ou des années [...] Tout ce qui vient de lui est frappé du sceau de l'arbitraire. Tout ce qu'il ordonne est inéluctable est sans appel. On le révère et on le craint. » F. Place, *Le Secret d'Orbae : le voyage de Ziyara*, op. cit., p. 42.

⁴⁹¹ Voir l'annexe 31, ainsi que l'annexe 33. On remarquera que la localisation de l'île n'est pas exactement la même dans ces deux planisphères. Certes, Quinootka se situe bien au sud-est l'océan Indien, à mi-chemin des royaumes de Nilandâr au Nord (la péninsule indienne) et de la grande île d'Orbae (Antarctique). Mais dans le planisphère de *l'Atlas* (annexe 31), l'île est à l'ouest d'Ultima (Australie), alors que dans le planisphère du *Secret d'Orbae* (annexe 33), l'île est au sud de Selva (l'île forêt) et de Komodo (l'île des reptiles géants). On peut expliquer cette variation soit par une erreur de l'auteur, hypothèse à mon avis improbable au vu du soin méticuleux qu'il accorde à la fabrication des cartes, soit par une nouvelle démonstration du caractère mouvant de la géographie d'Orbae. Il est vrai, en outre, que le désert d'Ultima est un territoire que ne visitent ni Cornélius ni Ziyara, puisque sa découverte est postérieure à leur époque, et dont la cartographie dans *Le Secret d'Orbae* serait par conséquent ni logique sur le plan historique ni pertinent sur le plan narratif.

⁴⁹² Pitcairn est une île volcanique dont le sommet culmine à 330 mètres. Sa superficie est seulement de 5 km² et elle est seulement accessible en bateau à cause de son relief escarpé. Ces caractéristiques correspondent, trait pour trait, à l'île de Quinootka inventée par François Place.

le fait que nul ne viendrait les chercher sur ce territoire inconnu (ce n'est que vingt ans plus tard qu'un baleinier américain y fait escale par hasard et résout le mystère de la disparition du navire et des mutins).

Non seulement les cartes sont, par essence, incomplètes mais, en outre, elles ne sont pas sans piège. Ziyara, en tant que navigatrice expérimentée et amatrice de cartes, ne le sait que trop bien :

Je me méfie des trahisures de la mer, des courants sournois, des écueils invisibles, des bancs de brume à la dérive, des vagues meurtrières, des vases et des sables mouvants, des tourbillons scélérats, toutes choses ignorées des cartes et qui font la différence entre ceux qui croient vivre sur une terre solide et ceux qui savent que rien dessous nos pieds n'est jamais immobile⁴⁹³.

Accorder une confiance absolue aux cartes est une tentation intellectuelle qui s'avère toujours, dans le monde d'Orbae, catastrophique, car c'est être aveugle aux limites intrinsèques de toute carte, au-delà même de la compétence de son auteur. Fausses ou incomplètes, toutes les cartes se trompent, quand elles ne mentent pas⁴⁹⁴. « Prends garde aux cartes » nous disent tous ces récits d'Orbae, elles ne te guident que pour mieux te perdre.

III.1.4. Les pouvoirs de la cartographie

La cartographie est inextricablement liée au pouvoir politique et militaire dans le monde d'Orbae comme dans le nôtre. Rappelons, par exemple, que dans la France du XIX^e siècle, les cartes de référence étaient les cartes d'état-major, réalisées à l'échelle 1/80 000, et dont le gouvernement confia l'exécution au Dépôt de la Guerre à partir de 1827. Dans le monde d'Orbae, le cartographe Nirdan Pacha sermonne le gouverneur de la province de la Mandragore en lui rappelant que « la carte est le socle sur lequel s'appuie tous les gouvernements pour arbitrer en toute justice et équité⁴⁹⁵ ». Mais, au-delà de ces considérations politiques, il apparaît au fil de la lecture des œuvres de François Place que les cartes d'Orbae ne sont pas seulement des cartes – du moins, pas dans le sens restrictif que nous leur donnons dans le monde réel. Ce sont, littéralement des objets magiques, auréolés de mystère, capables de modifier la nature des choses.

Les cartes confèrent à celui qui les possède la capacité de se repérer dans le vaste monde, de ne pas se perdre et de guider ceux qui en sont dépourvus. Par exemple, lorsque le convoi de la garde furtive traverse l'empire de Jade pour aller vers le détroit des Perles Noires, c'est Cornélius qui se voit confier la carte, et

⁴⁹³ F. Place, *Le Secret d'Orbae : le voyage de Ziyara*, op. cit., p. 66.

⁴⁹⁴ Telle est d'ailleurs la thèse du livre de Mark Monmonier, *Comment faire mentir les cartes*, Paris, Autrement, 2019. Selon lui, toutes les cartes, projections sur le papier d'éléments d'un monde en plusieurs dimensions, sont une déformation de la réalité, jusqu'à la rendre parfois fautive. La projection choisie, la simplification cartographique, le choix des échelles, des couleurs ou des figurés, la mise en avant d'un point particulier participent au « mensonge », volontairement ou non. Cette distorsion de la réalité se retrouve dans tous les domaines qui utilisent la cartographie : l'aménagement du territoire, la communication, la publicité, et bien sûr la propagande. Comprendre cela peut nous permettre de décoder les cartes que nous croisons régulièrement dans notre vie quotidienne.

⁴⁹⁵ F. Place, *Atlas des géographes d'Orbae*, t. I, op. cit., pp. 191-192.

qui reçoit donc l'honneur de guider l'expédition : « Tsao Tsi m'avait confié la carte. Je devinais parfaitement où nous étions, où nous allions, même dans les ombres griffonnées du sous-bois⁴⁹⁶ ».

Les cartes offrent à celui qui les observe un point de vue divin, à la fois aérien et englobant. En un seul coup d'œil, tout un pays s'offre sous nos yeux. Cornélius en fait l'expérience lors de sa première visite dans le pavillon des Chouettes Avisées, situé dans l'Empire de Jade :

Je m'approchai d'une étagère, attrapai un étui de cuir, en sortis le rouleau pour le déployer sur une table. Il faisait sombre, mais, avec un peu d'accoutumance, tous les tracés se révélèrent à la lumière de la lune qui entrait par la fenêtre. Forêts, rivières, routes et villages, j'avais l'étrange sensation de survoler un paysage avec des yeux d'oiseau de nuit⁴⁹⁷.

Ziyara éprouve de son côté un sentiment identique en observant une carte d'Orbae : « exactement comme s'il nous était poussé des ailes, nous pouvions survoler ses paysages⁴⁹⁸ ».

Plus étonnant : celui qui a lu avec soin une carte n'a plus besoin de se déplacer lui-même physiquement sur les lieux pour les connaître. La connaissance cartographique supplée à l'expérience du réel. Un exemple saisissant est fourni par Cornélius, lorsqu'il se rend pour la première fois à la frontière de l'Empire de Jade pour rencontrer les vendeurs de toiles de nuage, dans un espace dont il a déjà étudié la carte :

Tout au bout d'une longue descente, nous arrivâmes sur une plage tout juste assez large pour contenir notre petite troupe. Je connaissais ce lieu. Je le connaissais sur le papier [...] Et même la grotte où Tsao Tsi nous fit entreposer les rouleaux, j'en connaissais l'emplacement, la profondeur et la hauteur⁴⁹⁹.

Le pouvoir immense des cartes dans le monde d'Orbae peut se mesurer à l'aune de leur valeur marchande. Les « voiles noires » qui se rendent dans l'Empire de Jade pour y vendre de la toile de nuages, un tissu d'une valeur inestimable, ne la distribuent qu'en échange de cartes, et non d'argent. Ces navigateurs sont des pourvoyeurs de cartes, chargés de « rapporter des cartes [...] singulières, des itinéraires, des *terra incognita*⁵⁰⁰ ». Les cartes qui ont le plus de valeur sont les cartes biographiques, celles qui racontent l'itinéraire d'un individu, résumant une vie à travers son tracé et sont, par conséquence, uniques. En effet : « rapportées au temps, à la patience, aux efforts, au savoir-faire que nécessite une seule de ces cartes, peu de richesses pourraient rivaliser⁵⁰¹ ». L'équipage du *Nadir*, le navire de Ziyara, utilise la même monnaie

⁴⁹⁶ F. Place, *Le Secret d'Orbae : le voyage de Cornélius*, op. cit., p. 124.

⁴⁹⁷ *Ibid.*, p. 108.

⁴⁹⁸ F. Place, *Le Secret d'Orbae : le voyage de Ziyara*, op. cit., p. 132.

⁴⁹⁹ F. Place, *Le Secret d'Orbae : le voyage de Cornélius*, op. cit., pp. 127-128.

⁵⁰⁰ *Ibid.*, p. 203.

⁵⁰¹ *Ibid.*, p. 125.

d'échange : lorsque Cornélius demande à rencontrer son capitaine, il le constate à ses dépens⁵⁰². À l'inverse, ignorer la valeur de ces objets est une source de moquerie, une forme de discrimination sociale en quelque sorte. Comme le remarque Heralcos, un marin du *Nadir* : « c'est pas donné au premier venu, de comprendre la valeur d'une carte⁵⁰³ ». C'est d'ailleurs dans la société insulaire d'Orbae que les cartes sont les plus prisées car, ici, la géographie « s'apparente, pour les Cosmographes, à une forme de religion⁵⁰⁴ ».

Corollaire des remarques précédentes, les cartographes dans le monde imaginaire de François Place bénéficient tous d'une position prestigieuse (à l'exception des cartographes exilés ou rejetés comme Ortélius ou Brazadîm). Les fonctionnaires du pavillon des Chouettes Avisées, au sein de l'Empire de Jade, sont directement soumis à l'autorité de l'empereur et son directeur, Liang Feng, est un dignitaire éminent et influent dans ce pays. Lorsque Nîrdan Pacha, ingénieur-cartographe de l'empire du Levant, arrive dans la capitale de la province des Mandargs, Bitilsa, il parvient à être immédiatement « reçu en audience privée⁵⁰⁵ » par le gouverneur afin de lui faire part de son mécontentement. Celui-ci s'inquiète, car « le petit homme qui s'agitait devant lui était capable de réclamer sa tête au Sultan⁵⁰⁶ ». La place des femmes-cartographes dans la société insulaire d'Orbae en est un autre exemple frappant. Respectées, influentes, elles possèdent le monopole de l'accès aux précieuses cartes du Palais des Cartes. Lorsqu'un Grand Découvreur reçoit le droit d'être porté en triomphe à travers la cité en récompense d'une expédition réussie, elles participent à la cérémonie⁵⁰⁷, revêtues de leur costume d'apparat : une grande robe multicolore, un chapeau plat, un manteau rouge et une grande plume, symbole de leur tâche d'illustratrice. Quant à la doyenne des Femmes-Cartographes, Sanalah, elle bénéficie d'une dignité sans égale : elle jouit d'une liberté de circulation absolue au sein du Palais des Cosmographes, peut se faire ouvrir à sa guise les archives interdites ou sacrilèges et habite dans un pavillon entièrement dédié à son service⁵⁰⁸.

Dernier pouvoir des cartes, mais non des moindres : elles peuvent rapprocher les êtres et, quelquefois, faire naître des sentiments amoureux. Toute l'histoire d'amour entre Cornélius et Ziyara est construite autour des cartes. La rencontre entre les deux héros du *Secret d'Orbae* est d'abord liée aux cartes. Les deux

⁵⁰² Cornélius pose ainsi la question : « Ne serait-il pas possible d'obtenir simplement un entretien avec votre commandant ? – C'est peu probable. À moins que vous ayez des cartes à lui vendre ? » F. Place, *Le Secret d'Orbae : le voyage de Cornélius*, op. cit., pp. 141-142.

⁵⁰³ *Ibid.*, p. 165.

⁵⁰⁴ *Ibid.*, p. 204. Voir *infra* la note 449 à ce sujet.

⁵⁰⁵ F. Place, *Atlas des géographes d'Orbae*, t. I, op. cit., p. 191.

⁵⁰⁶ *Ibid.*

⁵⁰⁷ Voir l'annexe 63 qui donne à voir le cérémonial du triomphe organisé à travers la ville d'Orbae en hommage à un Grand Découvreur. On peut d'ailleurs noter que c'est l'absence volontaire de Ziyara, alors doyenne des femmes-cartographes, à une telle cérémonie qui précipite sa mise à l'écart.

⁵⁰⁸ F. Place, *Le Secret d'Orbae : le voyage de Ziyara*, op. cit., p. 146.

personnages se croisent aux confins de l'Empire de Jade, l'un à l'issue d'un long voyage terrestre, l'autre maritime. Ziyara s'intéresse d'abord à Cornélius car il a sauvé sa précieuse collection de cartes de la destruction après l'attaque des pirates. Patiemment, il les a faites sécher, une à une. Débutent ensuite les premières conversations : « Nous avons parlé cartes [...] Nous nous sommes retrouvés ainsi, soir après soir. Il m'encourageait à parler de mes voyages, ce que je n'avais jamais fait jusque-là⁵⁰⁹ ». Leur premier rendez-vous est cartographique, car Ziyara s'aperçoit que Cornélius est capable de corriger ses propres cartes⁵¹⁰. Elle décide alors d'inviter le nouveau-venu : « peut-être devrions-nous en discuter ce soir, Tête d'or [Cornélius]. J'aime consulter les cartes à la lueur des lampes⁵¹¹ ».

Or, chaque individu a un rapport différent aux cartes, en fonction de ses goûts, de ses voyages et de ses rencontres. Il n'y a pas de relation univoque entre le géographe et ses cartes : comme dans tous les pays, c'est une affaire de nuances et de variations. Cette différence peut favoriser la complémentarité : c'est justement ce qui se produit dans le cas de Cornélius et de Ziyara. Lui, qui a voyagé par voie terrestre jusqu'à Vinh Gao, c'est-à-dire en suivant un itinéraire qui s'apparente à la route de la soie, arpenté les déserts et les montagnes, rencontre celle qui a navigué à travers les mers et les océans, d'îles en ports, en suivant une direction qui ressemble à la route des épices. Leur idylle, c'est la rencontre de la terre et de la mer, qui se produit justement sur l'espace qui les relie : un littoral. Conséquemment, leurs compétences cartographiques diffèrent. Ziyara constate : « il [Cornélius] était plus à l'aise avec [les cartes] de terre ferme qu'avec mes portulans et mes chartes de navigation⁵¹² ». Leur amour naît en même temps que la quête commune qu'ils se choisissent, celle de l'étrange volcan bleu, un morceau de terre couleur mer. Ils partagent dès lors le même navire, les mêmes cartes et un seul cap. Dans ce monde imaginaire, s'aimer c'est, plus que jamais, « regarder ensemble dans la même direction⁵¹³ ».

À la fin du *Secret d'Orbae*, c'est la passion commune pour les cartes de Ziyara et de Cornélius qui leur permet enfin de ne pas rompre le lien qui les unit, distendu à l'extrême par l'éloignement géographique (Cornélius s'étant enfoncé dans les Terres Intérieures tandis que Ziyara demeurait dans la ville d'Orbae, à la périphérie de l'île). Ziyara, désespérée, décide de se consacrer corps et âme à l'art de la cartographie, puisque : « après tout, c'est parce qu'il avait dessiné des cartes que Cornélius avait fini par croiser mon

⁵⁰⁹ *Ibid.*, p. 61.

⁵¹⁰ Voici ce qu'il lui dit à l'issue de son duel contre Heralos : « Cette partie est fautive, lui dis-je, légèrement essoufflé. Je connais bien la côte du pays de Jade, et je sais que ce banc de rochers est plus au nord d'une dizaine de milles. Il y a beaucoup de carcasses au fond de la baie pour l'avoir ignoré ». F. Place, *Le Secret d'Orbae : le voyage de Ziyara*, op. cit., p. 166.

⁵¹¹ F. Place, *Le Secret d'Orbae : le voyage de Cornélius*, op. cit., p. 167.

⁵¹² *Ibid.*

⁵¹³ A. de Saint-Exupéry, *Terres des hommes*, Paris, Gallimard, coll. Blanche, 1939.

chemin, et j'avais cette certitude chevillée en moi que je ne parviendrais à lui que par ce moyen détourné⁵¹⁴ ».

III.1.5. La Carte-Mère : matrice et miroir du monde d'Orbae

Une carte s'impose par son originalité et son importance symbolique dans le monde imaginaire construit par François Place : la Carte-Mère. Son nom renvoie à son antériorité vis-à-vis de toutes les autres cartes, qu'elle a enfantées au cours des années tout autant qu'à l'univers informatique, où elle désigne la carte principale d'un micro-ordinateur qui regroupe les circuits principaux.

Cette carte occupe une place centrale dans la société d'Orbae, dans la mesure où elle constitue le juge de paix ultime en cas de désaccord entre cosmographes. Voilà pourquoi Ortélius, au cours de son procès pour hérésie géographique, en demande la consultation afin de vérifier ses dires : « je [Ortélius] demande l'arbitrage de la Carte-Mère⁵¹⁵ ». Elle fait, en outre, l'objet d'une vénération unanime et collective. Voici comment s'exprime une novice, Azadeh, la veille de la découverte de cette carte : « Toutes les merveilles que nous avons vues passer entre nos mains ne sont rien à côté de la Carte-Mère. Rien, tu m'entends ? On ne peut la comparer à rien d'autre, ni ici, ni n'importe où ailleurs dans le monde⁵¹⁶ ».

La Carte-Mère existe sous la forme d'un exemplaire unique et très ancien. Elle se situe dans la ville d'Orbae, unique port et capitale de l'île éponyme, dans le palais des Cosmographes, localisé au cœur de la ville. La pièce la plus vaste et la plus prestigieuse du bâtiment se nomme la « grande salle de la Cartographie⁵¹⁷ ». Elle est conservée très précieusement, et rarement déroulée. Lorsque c'est le cas, plusieurs commis sont nécessaires pour la transporter dans cette salle en raison de ses dimensions. Il s'agit d'un « très grand parchemin doublé de soie⁵¹⁸ ». Les illustrations successives réalisées par François Place la représente sous une forme circulaire⁵¹⁹ (qui correspond au O de l'île d'Orbae). Bien que l'auteur ne goûte guère les descriptions chiffrées qui réduisent le champ de l'imagination, on peut estimer d'après la taille des femmes-cartographes qui travaillent dessus son rayon à environ 10 mètres⁵²⁰.

L'originalité radicale de la carte en restreint le cercle des utilisateurs. Seul un vieil homme expérimenté possède la mémoire suffisante pour en interpréter le sens : le Vieillard aux Cent-Noms, tandis qu'un

⁵¹⁴ F. Place, *Le Secret d'Orbae : le voyage de Ziyara*, op. cit., p. 126.

⁵¹⁵ F. Place, *Atlas des géographes d'Orbae*, t. II, op. cit., p. 32.

⁵¹⁶ F. Place, *Le Secret d'Orbae : le voyage de Ziyara*, op. cit., p. 129.

⁵¹⁷ F. Place, *Atlas des géographes d'Orbae*, t. II, op. cit., p. 32. Voir l'annexe 64.

⁵¹⁸ *Ibid.*, p. 32.

⁵¹⁹ Voir l'annexe 50.

⁵²⁰ J'utilise l'annexe 65 pour établir cette estimation.

unique enfant a l'acuité visuelle nécessaire à l'observation de la masse de détails de la carte : l'Enfant-Palimpseste⁵²¹.

Cette Carte-Mère évoque, par sa démesure et sa sacralité, un texte de Borges dans lequel il imagine une gigantesque carte à l'échelle 1/1 :

En cet empire, l'Art de la Cartographie fut poussé à une telle Perfection que la Carte d'une seule Province occupait toute une ville et la Carte de l'Empire toute une Province. Avec le temps, ces Cartes Démesurées cessèrent de donner satisfaction et les Collèges de Cartographes levèrent une Carte de l'Empire, qui avait le Format de l'Empire et qui coïncidait avec lui, point par point (Suarez Miranda, *Viajes de Varones Prudentes*, Livre IV, Chapitre XIV, Lérida, 1658)⁵²².

Une telle carte, où l'espace cartographié épouse les dimensions de l'espace réel, est une vieille chimère géographique, déjà présente dans l'imagination de Lewis Carroll. Il prête à un des personnages de son roman *Sylvie et Bruno*, Mein Herr, les propos suivants :

Et puis est venue l'idée la plus grandiose de toutes. En fait, nous avons réalisé une carte du pays, à l'échelle d'un mile pour un mile !

L'avez-vous beaucoup utilisé ? demandai-je.

Elle n'a jamais été dépliée jusqu'à présent, dit Mein Herr. Les fermiers ont protesté : ils ont dit qu'elle allait couvrir tout le pays et cacher le soleil ! Aussi nous utilisons maintenant le pays lui-même, comme sa propre carte, et je vous assure que cela convient presque aussi bien⁵²³.

La Carte-Mère reproduit les Terres Intérieures de l'île d'Orbae, mais elle ne se contente pas d'en reproduire « l'infinie diversité, dans un bruissement de couleurs dont seule une musique, peut-être, aurait pu rendre compte, elle en révélait les beautés les plus secrètes⁵²⁴ ». Elle offre à celui qui la contemple une expérience grisante : « il suffisait de se pencher au-dessus pour apercevoir les monts, les bois et les rivières, et de se rapprocher davantage encore pour discerner un coin de rochers, une rive où il devait faire bon s'allonger sous la course des nuages⁵²⁵ ». Cette carte joint au charme de l'ancienneté les capacités modernes de Google Earth⁵²⁶, celles d'un zoom presque infini.

⁵²¹ On peut observer ces deux personnages sur l'illustration reproduite en annexe 64.

⁵²² Il s'agit d'une citation empruntée à un ouvrage imaginaire : J.L. Borges, *L'auteur et autres textes*, Paris, Gallimard, 3e édition, 1982, p. 199.

⁵²³ L. Carroll, *Sylvie & Bruno Concluded*, Londres, Macmillan, 1893.

⁵²⁴ F. Place, *Le Secret d'Orbae : le voyage de Ziyara*, *op. cit.*, p. 130.

⁵²⁵ *Ibid.*

⁵²⁶ Google Earth est un logiciel développé par la société Google, qui permet de visualiser la Terre avec un assemblage de photographies aériennes ou satellitaires. Il offre donc à tout utilisateur la capacité de survoler la Terre, en observant une masse de détails impressionnante.

La Carte-Mère est plus qu'une carte : en un sens, elle est un monde en elle-même. Voilà pourquoi sa contemplation est un voyage hypnotique : où commence la carte et où s'achève la réalité ? Observer la carte, c'est se transporter dans l'espace qui se déploie sous nos yeux. Voici ce que conclut Ziyara, qui a parcouru le monde à bord de son navire, lorsqu'elle y plonge son regard : « c'était un monde à parcourir, un monde à habiter. Un monde où l'on pouvait se perdre. Je ne vis pas passer les heures⁵²⁷ ». Devant la Carte-Mère, elle est, littéralement, ici et ailleurs. Ziyara parvient à être promue au rang de doyenne des Femmes-Cartographes non pas à cause de son ancienneté ou de ses origines sociales, mais parce qu'elle comprend intuitivement la vraie nature de la Carte-Mère : elle est « vivante⁵²⁸ ». Voilà pourquoi Ziyara est capable de « voir trembler ses rivières » et « d'entendre couler ses rivières⁵²⁹ ».

Travailler sur cette carte exige des compétences très particulières, réservées à une élite exclusivement féminine. La première mission de Ziyara est de « légèrement modifier le tracé d'une rivière que la dernière expédition avait vue décalée d'une demi-lieue de son lit d'origine⁵³⁰ ». Les cartographes qui agissent sur la carte ne sont plus des dessinatrices, « mais les auxiliaires d'une métamorphose vieille de plusieurs centaines de milliers d'années⁵³¹ ». En somme, c'est comme si c'était la carte qui se modifiait elle-même à travers leurs mains.

Parler de la Carte-Mère au singulier est toutefois partiellement inexact. En effet, elle est constituée de plusieurs cartes empilées les unes sur les autres, comme un palimpseste médiéval, où on peut retrouver le texte plus ancien en grattant l'encre du texte plus récent. Ce constat trouble Ziyara, habituée à une carte unique : « Cette carte m'inquiète. J'en ai vu plusieurs dessinées, même si elles sont à peine perceptibles. Il y a peut-être trente ou cinquante couches de peintures qui les recouvrent⁵³² ». Contempler la Carte-Mère permet ainsi de voyager dans le temps, en observant le monde tel qu'il était jadis. Ziyara remarque, par exemple, des acéphales, les premiers habitants d'Orbae⁵³³. Véritable Terre-Mère, synthèse de Gaïa et de Pachamama, elle abrite en son sein toutes les vérités de l'île, du passé comme du présent. Peut-elle aussi influencer l'avenir ?

La Carte-Mère se distingue, en effet, de toutes les autres cartes par sa capacité à modifier le tissu même de la réalité. Telle est le sens de l'expérience à la fois géographique et mystique conduite par Ortélius. Volontairement, il macule la Carte-Mère d'une tache noire, ce qui lui permet ensuite d'explorer les

⁵²⁷ F. Place, *Le Secret d'Orbae : le voyage de Ziyara, op. cit.*, p. 132.

⁵²⁸ *Ibid.*, p. 147.

⁵²⁹ *Ibid.*

⁵³⁰ *Ibid.*, p. 138.

⁵³¹ *Ibid.*, p. 139.

⁵³² F. Place, *Le Secret d'Orbae : le voyage de Ziyara, op. cit.*, p. 141.

⁵³³ Voir l'annexe 61. On distingue sur cette illustration la présence d'un acéphale sous un éléphant, sur le même emplacement sur la Carte-Mère.

inhospitalières Terres Noires. La plupart des cosmographes ignorent le pouvoir créatif de cette carte : ils estiment qu'elle se contente de représenter la réalité des Terres Intérieures de l'île d'Orbae. Il s'agit, selon eux, d'une évidence scientifique : « on ne peut dessiner sur la carte que ce que l'on a d'abord vu sur le terrain, et non l'inverse ! »⁵³⁴.

Or, il s'agit bien du contraire : les femmes-cartographes, générations après générations, ont constamment repris la carte, la transformant progressivement au gré de leur imagination. Ce faisant, sans en avoir pleinement conscience, « elles ont inventé de nouvelles contrées, des mondes possibles, des mondes rêvés, de quoi monter des milliers d'expéditions, qui à leur tour sont venus nourrir la carte de leurs découvertes, de leurs merveilles, de leurs histoires⁵³⁵ ». La Carte, comme le rappelle sa nature féminine, donne vie à de nouvelles formes de vie et de nouveaux paysages : elle accouche de la réalité, dans une parturition poétique et continue. Ziyara aboutit, au terme de sa formation cartographique, aboutit à une conclusion semblable : « les Terres Intérieures, plutôt que de démentir la Carte-Mère, préfèrent créer ce qu'elle représente⁵³⁶ ».

Ziyara parvient à sauver Cornélius d'un destin funeste, perdu au milieu des Terres Intérieures, en utilisant ce singulier pouvoir. Afin de donner vie au rêve qui obsède son compagnon, elle décide de tracer sur la Carte-Mère les îles Indigo qu'il recherche depuis si longtemps : « soigneusement, je [Ziyara] commençai à dessiner la montagne bleue, juste au centre, aussi belle, aussi évidente que me l'avait décrite Cornélius⁵³⁷ ». La tâche est difficile, car la réalité résiste à ce changement souhaité par Ziyara : « aux premières lueurs de l'aube, je vis s'effacer les deux îles, puis elles disparurent complètement, absorbées dans l'épaisseur du parchemin⁵³⁸ ». Mais Ziyara s'obstine, dessinant nuit après nuit l'espace que Cornélius rêvait de découvrir : « peu à peu, [la Carte-Mère] garda la trace, oh, légère, imperceptible, de ma montagne bleue⁵³⁹ ». Une fois la montagne bleue présente sur la carte, l'espace prend vie et le miracle cartographique s'accomplit. Ziyara voit « des personnages marchant sous les arbres », « de la fumée s'élevant du village » et « entend, à peine, le chant d'un coq⁵⁴⁰ ». Comble de la magie, Ziyara finit par repérer sur la Carte-Mère le char attelé à des buffles qui conduit Cornélius, inconscient, vers la montagne bleue. Elle comprend qu'il est mourant : une larme glisse sur son visage, touche le char où git Cornélius et le réveille (réveil décrit du point de vue de Cornélius dans le tome du *Secret d'Orbae* qui lui est consacré, sans que le lecteur

⁵³⁴ F. Place, *Atlas des géographes d'Orbae*, t. II, chapitre (O), *op. cit.*, p. 35.

⁵³⁵ *Ibid.*

⁵³⁶ F. Place, *Le Secret d'Orbae : le voyage de Ziyara*, *op. cit.*, p. 156.

⁵³⁷ *Ibid.*, p. 157.

⁵³⁸ *Ibid.*

⁵³⁹ *Ibid.*

⁵⁴⁰ *Ibid.* Voir l'annexe 66, qui représente le village des Indigènes où se trouve, inconscient, Cornélius. C'est cet espace, bien réel, que Ziyara entrevoit par l'entremise de la carte-Mère.

en saisie l'origine à ce moment-là de la lecture). Il ne reste alors à Ziyara qu'à dessiner sur la Carte-Mère l'itinéraire du retour de Cornélius, afin d'aboutir aux retrouvailles finales.

Au bout du compte, la Carte-Mère réunit ces amants du bout du monde. Objet vivant, mystérieux et inépuisable, elle change le réel et le cours de la vie de tous les personnages. L'éléphant-poulpe revient, lui aussi, intact à Orbae grâce à l'application que Ziyara a manifesté pour le dessiner. Cette carte illustre avec poésie l'importance que François Place réserve aux cartes dans son monde fictif. Origine du monde, objet de toutes les convoitises, *deus ex machina* capable de renverser le cours de l'histoire, la Carte-Mère est au cœur de la construction littéraire du monde d'Orbae.

III.2. Un jeu de correspondance subtil entre monde réel et monde fictif : Orbae, miroir enchanté de notre monde ?

Toute la géographie d'Orbae est construite comme un jeu de miroirs avec le monde réel. Il ne s'agit pas d'une invention totale complètement coupée de la réalité, ni d'un simple jeu de décalque de notre histoire. Tout le talent de François Place réside dans sa capacité à insérer de légers décalages, qui permettent de distinguer nettement le monde d'Orbae du nôtre, tout en multipliant des références, des évocations ou des allusions plus ou moins évidentes. Où commence le monde d'Orbae, où finit notre monde ? Il n'y a pas de réponse univoque à cette question, tant l'auteur joue de ces frontières mouvantes et impalpables qu'il dessine entre le réel et l'imaginaire.

III.2.1. Personnages réels et personnages imaginaires dans le monde d'Orbae

Certains personnages qui apparaissent dans l'œuvre de François Place s'inspirent directement de personnages historiques ou littéraires. Par exemple, dans le récit consacré au pays du Xing-Li (chapitre X de *l'Atlas*), l'auteur mentionne Nasreddin Hodja. L'auteur est visiblement un amateur des innombrables récits, souvent à double portée humoristique et philosophique, de ce personnage mythique de la culture musulmane⁵⁴¹. C'est un personnage ingénu et faux-naïf qui distribue des enseignements absurdes, mais quelquefois utiles, à qui veut bien l'entendre, de l'humble paysan aux plus puissants dirigeants (souvent Tamerlan) et dont les histoires se retrouvent des Balkans à la Mongolie. Dans l'univers de François Place, ce personnage habite réellement dans le pays des Xing-Li, situé au carrefour de l'Asie. On le reconnaît

⁵⁴¹ Une grande partie des récits qui le concernent ont été réunis dans une édition en trois tomes aux éditions Phébus : les *Sublimes paroles et idioties de Nasr Eddin Hodja*, trad. J.-L. Maunoury, Phébus, coll. « Libretto » en 1990, les *Hautes sottises de Nasr Eddin Hodja* en 1994 et enfin les *Divines insanités de Nasr Eddin Hodja* en 1998.

sans peine : « drôle de bonhomme mal fagoté, rondouillard et volubile, sans conteste le plus grand vendeur de galéjades, de coquecigrues, de fariboles, de calembredaines et de billevesées que le monde des menteurs eût jamais enfanté »⁵⁴². Il n'intervient pas de façon décisive dans la narration, mais sa description justifie la qualification de cette ville comme marché d'histoires. Cette référence littéraire n'est pas un étalage d'érudition, destiné à distinguer parmi le lectorat ceux qui le connaissent de ceux qui l'ignorent. Il s'agit plutôt d'un clin d'œil, qui tient aussi d'invitation à découvrir les récits de Nasreddin, et qui relie le monde d'Orbae au nôtre par le biais de la fiction et de la mémoire.

D'autres personnages imaginés par François Place sont puisés dans la manne de l'histoire des explorations et des découvertes : Ortélius, l'explorateur d'Orbae, renvoie à Abraham Ortelius, cartographe et géographe brabançon qui vécut au XVI^e siècle, qui fut l'auteur d'un atlas au prodigieux succès, le *Theatrum Orbis Terrarum* (1570). Ignorer cette référence n'empêche aucunement la compréhension du récit, mais elle approfondit le sens du récit des explorations d'Ortélius dans le monde d'Orbae. Son alter ego dans le monde réel consacra sa vie aux cartes et devint riche et célèbre, tandis que le personnage de François Place parvient à identifier le Z caché au centre de l'île d'Orbae, un remarquable succès géographique là aussi, mais semble renoncer à la vanité de la célébrité pour partager le bonheur simple des Zizotls. Quant à Ibn Brazadîn, voyageur retraité qui communique son goût de l'ailleurs à Cornélius en lui confiant un traité sur les mystérieuses îles Indigo, son nom évoque la synthèse du voyageur d'origine berbère Ibn Battûta (XIV^e siècle) et de l'explorateur français Pierre Savorgnan de Brazza (XIX^e siècle).

Le chapitre consacré à l'île des Géants (G) met en scène un personnage dénommé John MacSelkirk, dont la filiation avec un autre homme isolé sur une île déserte durant de longues années est explicite : Alexandre Selkirk. Né en 1676 en Écosse et mort en 1721 en Afrique, ce marin fut abandonné seul sur une île de l'Océan Pacifique, de 1704 à 1709. L'histoire de sa survie est devenue une source d'inspiration pour le roman de Daniel Defoe, *Robinson Crusoé*. Une île inhabitée du Chili a d'ailleurs été renommée en sa mémoire. Là encore, l'établissement d'un lien, ténu et discret, entre ces deux écossais permet à François Place de décliner le thème de la robinsonnade⁵⁴³ dans une tonalité à la fois fantastique (le passage mystérieux) et mélancolique (les grandes illustrations paysagères⁵⁴⁴ et la conclusion du récit devant une tombe).

D'autres correspondances sont, cependant, plus implicites dans l'œuvre de François Place. Témoin le chapitre consacré à l'île Quinootka (Q) : le lecteur suit les aventures d'un navire visiblement britannique

⁵⁴² F. Place, *Atlas des géographes d'Orbae*, t. II, chapitre (X), *op. cit.*, p. 170.

⁵⁴³ Une robinsonnade est un genre littéraire et animatographique qui met en scène un ou plusieurs héros isolés de leur civilisation d'origine sur une île déserte à la suite d'un coup du sort. Ils doivent alors apprendre à survivre dans un environnement souvent hostile, jusqu'à la délivrance finale qui permet le retour au pays natal.

⁵⁴⁴ Voir, par exemple, les annexes 14 & 15.

tyrannisé par un capitaine brutal, Bradbock, qui fait escale sur une île inconnue. Une partie de l'équipage choisit de s'enfuir, sous la direction du lieutenant Loney. On repère ici une allusion à l'épopée du *Bounty*, un navire anglais dont l'équipage se mutina en 1789, au cours d'une mission d'exploration dans l'océan Pacifique⁵⁴⁵. Bradbock, colérique et tyrannique, quoique compétent et courageux, ressemble fortement au capitaine William Bligh, tandis que Loney évoque Christian Fletcher, âme de la révolte de l'équipage. On retrouve dans le récit de François Place la même ambiguïté dans les relations entre les deux hommes, qui balance entre confiance et suspicion. Le parallèle est intéressant et témoigne de la brutalité des conditions de vie à bord d'un bateau de la Royal Navy (justice expéditive, coups de fouet, menaces de mort...). Mais l'auteur s'éloigne de la suite de l'histoire du *Bounty* : au contraire de Fletcher, Loney ne rencontre pas d'accortes indigènes et ne prend pas le contrôle du bateau. Un obstacle de taille apparaît au milieu du chapitre : une tribu de cannibales qui massacre l'équipage au complet. François Place mélange ainsi les personnages d'une célèbre épopée maritime à sa géographie fantastique (une île piège) et aux angoisses fantasmatiques⁵⁴⁶ des explorateurs européens.

III.2.2. Évènements réels et évènements imaginaires dans le monde d'Orbae

À plusieurs reprises, François Place transpose des événements historiques dans son univers fictif. Les populations (amérindiennes) de l'Empire des Cinq-Cités font ainsi face à l'avancée des *conquistadors* à travers le continent sud-américain. Ils ne sont certes pas nommés ainsi, puisque le récit nous donne à voir la conquête du Nouveau Monde vue par les yeux des autochtones, qui s'inquiètent de l'arrivée des « guerriers à barbe rouge »⁵⁴⁷, chevauchant d'« étranges êtres à quatre pattes et à face d'homme [...] qui tirent des tables dont les pieds sont semblables au disque de la Lune »⁵⁴⁸ et enfermant « le tonnerre et la foudre dans des cannes de métal noir »⁵⁴⁹. La très riche illustration du codex d'Itilalmatulac⁵⁵⁰, placée à la fin du chapitre, résume la façon dont les indigènes perçoivent les occidentaux. Ce chapitre s'inscrit ainsi dans la lignée du renouveau historiographique initié par Nathan Wachtel, dans son ouvrage devenu classique intitulé *La Vision des vaincus. Les Indiens du Pérou devant la Conquête espagnole (1530-1570)*⁵⁵¹, soucieux

⁵⁴⁵ L'objectif était de ramener des arbres à pain, car l'acclimatation de ces arbres aux Antilles pouvait théoriquement résoudre les problèmes d'approvisionnement des masses d'esclaves qui y vivaient.

⁵⁴⁶ Le cannibalisme en tant que pratique collective institutionnalisée ne correspond pas à la réalité historique des peuples orientaux, mis à part quelques rares exceptions très localisées dans le temps et l'espace (comme Udre Udre, chef d'un peuple de l'île de Viti Levu, dans l'archipel des Fidji).

⁵⁴⁷ F. Place, *Atlas des géographes d'Orbae*, t. I, chapitre (E), *op. cit.*, p. 66.

⁵⁴⁸ *Ibid.*, p. 72.

⁵⁴⁹ *Ibid.*, p. 72.

⁵⁵⁰ *Ibid.*, pp. 74-75. Voir l'annexe 67.

⁵⁵¹ N. Wachtel, *La Vision des vaincus. Les Indiens du Pérou devant la Conquête espagnole 1530-1570*, Paris, Gallimard, 1971. Le livre est resté célèbre car il s'agit d'une des premières tentatives pleinement réussies pour arracher l'histoire à une vision eurocentrée et pour nous déprendre, lecteurs occidentaux, de nos habitudes mentales et nous faire passer de l'autre côté de la barrière. Pour les Indiens, l'arrivée des Espagnols a signifié la ruine de leur civilisation. Comment ont-ils vécu la défaite,

de décentrer notre point de vue traditionnel sur ces événements. Par contre, François Place utilise la licence poétique pour changer la fin de l'histoire, en renvoyant les conquérants, défaits, chez eux et en permettant par là-même à l'Empire des Cinq-Cités de se perpétuer. Le tragique, dans le monde d'Orbae, n'est pas inévitable.

Autre événement historiquement marquant intégré par l'auteur dans son univers, la découverte de l'Australie, appelée Ultima dans *l'Atlas des géographes d'Orbae*. François Place indique qu'il s'agit d'une île découverte très récemment par les aéroliers, d'où le nom d'Ultima, qui la désigne comme l'ultime terre à explorer dans un monde désormais totalement connu. Le cadre temporel du récit correspond à l'âge industriel, ce qui diverge un peu de la réalité historique puisque le navigateur James Cook découvre l'île en 1770. Sa flore se compose, notamment, d'eucalyptus : ces arbres sont, en effet, originaires d'Australie, où ils représentent 95% des forêts. La description que l'auteur fait de l'île reprend les grandes caractéristiques de l'Australie : un vaste désert central et un climat aride, tout en le simplifiant⁵⁵². Les habitants d'Ultima s'inspirent aussi explicitement des peuples premiers de l'Australie, à la fois dans leur apparence physique (peau sombre), leur peuplement et leurs coutumes. Ils subissent le mépris unanime des conquérants venus du Vieux Continent, ce qui rappelle les heures sombres de la colonisation britannique de l'île : le héros du récit de François Place, Onésime Tiepolo, les décrit comme de « pauvres êtres malingres [...] avec pour chef des vieillards de trente ans, pour guerriers des adolescents chétifs perchés sur des jambes de héron, des femelles portant leur petit accrochés à leur sein, tout cela agglutiné en de vagues tribus errantes, guidées par des sorciers à moitié hébétés »⁵⁵³.

Quant au rocher solitaire qui se dresse au milieu de l'île, il s'agit d'une référence à Ayers Rock ou Uluru, un inselberg en grès situé dans le Territoire du Nord, au centre de l'Australie. Comme dans le récit de François Place, cette montagne est sacrée pour le peuple aborigène qui vit dans cette région, les Pitjantjatjaras⁵⁵⁴. Dans le monde d'Orbae, cette singulière montagne fait l'objet d'une double dénomination : Ultima pour les nouveaux venus (Ayers Rock dans le monde réel), Les Racines de la Pierre pour les autochtones (Uluru pour les aborigènes). Dans le récit de François Place, les aborigènes refusent que ce lieu soit souillé par les machines des peuples occidentaux, utilisant la force des vents pour protéger la montagne. Même débat en Australie, où la fréquentation touristique croissante entre en

comment l'ont-ils interprétée ? Comment le souvenir de ce catadysme s'est-il perpétué dans leur mémoire collective ? Bref, quelle fut la vision des vaincus ?

⁵⁵² Les climats et les paysages australiens sont bien plus diversifiés que ceux d'Ultima : le Nord de l'île connaît la mousson tandis que le littoral sud-est, où vivent la majorité des habitants, jouit plutôt d'un climat tempéré, plutôt de type océanique. Toutefois, on peut considérer que cette vision simpliste de la géographie de l'île d'Ultima, dans le récit, correspond à une connaissance très partielle de l'île par les scientifiques du Vieux Continent, et qu'elle ne correspond pas nécessairement à la réalité spatiale objective de ce pays imaginaire.

⁵⁵³ F. Place, *Atlas des géographes d'Orbae*, t. II, chapitre (U), *op. cit.*, p. 128.

⁵⁵⁴ Très peu nombreux aujourd'hui, les Pitjantjatjaras appartiennent de manière plus générale au groupe Anangu, qui englobe les aborigènes du bloc culturel du désert occidental, au centre de l'Australie.

contradiction avec les usages religieux de la communauté Pitjantjatjara. Dans le monde d'Orbae, les occidentaux échouent à gravir le rocher d'Ultima. Une curieuse prescience, puisqu'en Australie les aborigènes ont obtenu en 2019, après de longues années de discussion, l'interdiction de l'ascension d'Uluru⁵⁵⁵.

Toutefois, François Place transforme l'évènement historique du contact entre l'Australie et le reste du monde. Dans l'univers d'Orbae, les aborigènes sortent victorieux de la confrontation, car ils compensent leur retard technologique par leur maîtrise des vents. Ils infligent ainsi une déroute spectaculaire aux machines roulantes venues du Vieux Continent, sans exercer une violence spécifique contre eux, car ils ignorent que des humains se trouvent à l'intérieur de ce qu'ils prennent pour de « Grands Scarabées ». L'échec de la course internationale d'Ultima résulte, ironiquement, d'un éloignement désinvolte et pacifique de parasites polluants par les sorciers aborigènes. La colonisation n'aura donc pas lieu, et les aborigènes éviteront le choc de l'acculturation.

III.2.3. Lieux réels et lieux imaginaires dans le monde d'Orbae

Certains lieux du monde d'Orbae s'inspirent nettement de lieux réels. Ainsi, à l'issue du chapitre consacré au Désert des Tambours dans *l'Atlas des géographes d'Orbae*, le héros, Tolkalk, est conduit jusqu'à l'entrée d'une vaste grotte où se trouve une immense armée de soldats de terre cuite enterrée. Il observe « dix mille guerriers, les uns le genou en terre, les autres debout, d'autres encore montés sur des chars en bronze, leurs casques et leurs lances luisant dans la pénombre »⁵⁵⁶. Cette description correspond parfaitement au site archéologique découvert en 1974 à proximité de Xi'an : un ensemble de près de huit mille statues de soldats et chevaux en terre cuite, représentant les troupes de Qin Shi Huang, le premier empereur de Chine. Même la mention de chars de bronze est historiquement fondée, puisque deux pièces de ce type ont été découvertes dans ce vaste mausolée. L'illustration réalisée sur une pleine page offre au lecteur une vue d'ensemble de cette multitude immobile, en soulignant l'ordonnancement militaire de cette armée, identique aux soldats de terre cuite qui montaient la garde, debout et rangés dans plusieurs fosses, autour du mausolée impérial.

Un autre lieu emblématique de notre monde, dont les représentations sont massivement diffusées dans les œuvres d'art et les documentaires touristiques, qui apparaît dans l'œuvre de François Place est l'île de

⁵⁵⁵ Les touristes sont toujours autorisés à visiter le parc national d'Uluru-Kata Tjuta, dans lequel ils peuvent se promener ou découvrir le patrimoine indigène. Source : « L'Uluru, rocher sacré des Aborigènes d'Australie, officiellement interdit aux grimpeurs », *Le Monde*, article publié le 25 octobre 2019 (AFP). https://www.lemonde.fr/international/article/2019/10/25/1-uluru-rocher-sacre-des-aborigenes-d-australie-officiellement-interdit-aux-grimpeurs_6016892_3210.html

⁵⁵⁶ F. Place, *Atlas des géographes d'Orbae*, t. I, chapitre (D), *op. cit.*, p. 59. Voir l'annexe 68.

Pâques, ou Rapa Nui. Dans une illustration de *l'Atlas des géographes d'Orbae*, l'auteur représente d'immenses statues, debout ou tombées par terre, qui sont les seules traces humaines sur l'île des Géants⁵⁵⁷. Difficile de ne pas y voir une allusion aux *moai*, énormes statues de basalte de 4 m. de hauteur moyenne. Même aspect massif, même posture contemplative, même localisation sur les rivages d'une île visiblement abandonnée depuis des siècles : la sensation de mystère est identique sur l'île des Géants et sur Rapa Nui. À nouveau, François Place transforme le matériau historique d'origine : ses statues sont d'un aspect différent, plus massives, mixtes (alors que les *moai* originels sont presque tous masculins) et possèdent toutes un cœur de géant aux propriétés magiques. L'univers d'Orbae s'écarte sensiblement du nôtre, en teintant le mystère historique des *moai* d'une touche de fantastique.

Le lecteur peut aussi reconnaître des éléments naturels. Par exemple, la forêt traversée par Itilalmatulac, au sein du chapitre consacré à la montagne d'Esméralda, s'inspire explicitement de l'Amazonie, tandis que la chaîne de montagne où est installée l'Empire des Cinq Cités ressemble à la Cordillère des Andes et que le pont de lianes qu'ils doivent franchir est identique aux ponts de corde incas, comme le Keshwa Chaca⁵⁵⁸. Certains fleuves sont aussi clairement dérivés du monde réel : le Lotus est ainsi une traduction du Mékong dans le monde d'Orbae, même localisation au sud-est de l'Asie, même utilisation pour une irrigation massive, mêmes paysages où eau et terre s'entremêlent... Quant aux village-fleurs⁵⁵⁹ et aux jardins flottants, il est difficile de ne pas y repérer un clin d'œil aux villages flottants du delta du Mékong, tel Châu Dôc.

Certaines villes d'Orbae s'apparentent elles aussi à des villes de notre monde, ou en synthétisent les caractéristiques de plusieurs différentes. La ville la plus citée dans les œuvres de François Place est Candaâ. Son nom la rapproche de la ville de Candie, dénomination d'Héraklion (Crète) à l'époque où l'île se trouvait sous domination vénitienne⁵⁶⁰. En outre, la localisation de Candaâ sur le planisphère, à la fin de *l'Atlas des géographes d'Orbae*, la situe approximativement en Grèce⁵⁶¹. La richesse de Candaâ, ainsi que son rôle de carrefour commercial, la place plutôt dans l'ombre de Venise. La description des nefs de la Grande Armada des Épices l'apparente aux grands convois annuels mis en place par la cité vénitienne pour sécuriser la route maritime orientale, les *mude*. Enfin, les illustrations⁵⁶² qui donnent à voir le site portuaire évoquent à la fois le golfe de Gênes (pour la forte déclivité), la baie de Naples (le découpage et la montagne à l'horizon) ainsi que le port de Dubrovnik (l'ordonnement général des différents éléments), mais pas du tout le paysage lagunaire de Venise.

⁵⁵⁷ F. Place, *Atlas des géographes d'Orbae*, t. I, chapitre (G), *op. cit.*, p. 102. Voir l'annexe 69.

⁵⁵⁸ Voir, à ce sujet, l'annexe 8.

⁵⁵⁹ Voir l'annexe 20.

⁵⁶⁰ Entre 1212 et 1669, année où la puissance croissante des Ottomans chasse les vénitiens de l'île.

⁵⁶¹ Voir l'annexe 31.

⁵⁶² Voir l'annexe 11.

III.2.4. Un jeu de références culturelles à notre monde enchâssé dans l'univers d'Orbae

Lecteur assidu, François Place dissémine mille et uns clins d'œil à d'autres œuvres littéraires tout au long des textes et des illustrations qu'il imagine dans le monde d'Orbae, comme autant de cailloux blancs destinés à ramener le lecteur à son domicile, celui des chefs d'œuvre de la littérature mondiale. François Place puise ainsi dans d'anciens chefs d'œuvre. Par exemple, le récit du conflit fratricide qui oppose les deux royaumes de Nilandâr évoque, par certains aspects, la guerre qui oppose Duryodhana à Yudhishtira avec pour enjeu le trône du royaume de Hastinapura dans le *Mahabharata*.

L'imaginaire vernien est particulièrement mis à contribution, sans doute parce que ces deux auteurs partagent un même goût pour les voyages et les explorations. L'attaque de l'équipage du Nadîr par les cannibales de l'île Quinootka, dans le *Secret d'Orbae*, péniblement repoussée par l'équipage, évoque celle du sous-marin Nautilus dans *Vingt Mille Lieues sous les Mers* de Jules Verne. Le personnage principal du chapitre des Troglodytes (T), Hippolyte de Fontaride, est très vernien à maints égards : vastes connaissances scientifiques, audace exploratoire, résistance physique, optimisme à toute épreuve et goût du défi. Quant à la *Foudroyante*, la machine roulante d'Onésime Tiepolo dans la course à travers le désert d'Ultima, son apparence n'est pas sans évoquer celle de l'*Épouvante* construite et pilotée par l'ingénieur Robur, dans le roman *Maître du monde*.

Le *Robinson Crusœ* de Daniel Defoe éclaire les pérégrinations solitaires de John Mac Selkirk dans le chapitre consacré à l'île des Géants (G). Tel le héros romanesque, il explore, chasse, affronte le froid et les tempêtes ; mais, à sa différence, il ne cherche pas à s'enfuir puisqu'il connaît le chemin du retour. Le tunnel qu'il utilise pour cela évoque de son côté le terrier emprunté par la jeune Alice pour suivre le lapin pressé, au début du roman *Alice au Pays des Merveilles* de Lewis Carroll.

Les références que placent François Place dans ses romans et ses albums sont aussi picturales. Dans une page-paysage⁵⁶³ placée au début du chapitre (J), l'auteur représente l'Empereur en train de contempler l'horizon en tournant le dos au pavillon du Bienheureux Sommeil. Le paysage peint fait écho au *shanshui* (littéralement « montagne-eau ») typique de la peinture chinoise médiévale. On y retrouve des montagnes, des chutes d'eau, des arbres aux formes tortueuses, peintes dans des tonalités dénuées de couleurs vives, sans présence humaine. Même si François Place s'inspire davantage, à ma connaissance, d'un style pictural que d'une œuvre précise, on peut rapprocher cette illustration de l'estampe intitulée *Paysage à l'entrée du*

⁵⁶³ Voir l'annexe 70.

*printemps*⁵⁶⁴ de Guo Xi. Cette référence permet, ici, à l'auteur de baigner le récit qui s'amorce dans une atmosphère sinisante très reconnaissable.

La myriade de références disséminées dans les œuvres de François Place soulève la question de son lectorat : des jeunes ou des érudits ? L'auteur répète, à plusieurs reprises, sa méfiance des carcans et des étiquettes. Il refuse de se soumettre aux contraintes de la catégorisation, et argumente ainsi :

Je n'écris pas pour une tranche d'âge. Je ne sais pas le faire. J'ai envie de proposer des passerelles, un peu sur le fil du rasoir [...] L'*Atlas des géographes d'Orbae*, par exemple, est un peu sur cette frontière. Il me semble que la littérature de jeunesse offre un partage autour de la lecture⁵⁶⁵.

III.2.5. Un important travail de documentation en amont pour alimenter ce jeu de correspondances

Le monde d'Orbae apparaît en un sens comme un assemblage hétéroclite et chatoyant d'une multitude de références culturelles (lieux, livres, personnages ou mythes) que les lecteurs peuvent, selon leur âge, leurs goûts ou leur propre culture, s'amuser à décrypter. Comme dans le planisphère d'Orbae, où il est loisible de repérer les vingt-six lettres de l'alphabet plus ou moins dissimulées. Pour constituer ce mille-feuille d'allusions, François Place a accumulé au fil du temps une vaste somme de connaissances sur des sujets variés, dans laquelle il puise au gré de ses inspirations.

Rappelons qu'avant de débiter la rédaction des œuvres relatives au monde d'Orbae, il a travaillé comme illustrateur de documentaires chez Gallimard, un « travail très ingrat qui demande beaucoup de recherches et qui est très contraignant »⁵⁶⁶ selon lui. Qu'il s'agisse du *Livre des conquérants*, du *Livre des navigateurs*, du *Livre des marchands* ou du *Livre des explorateurs*, François Place conserve une ambition identique : offrir aux enfants qui liront ces ouvrages un « petit morceau du grenier »⁵⁶⁷ dans lequel il a passé des heures à fouiller pour recueillir des connaissances et des images. Pour cela, il a multiplié les séjours en bibliothèque, avant d'utiliser plus fréquemment les ressources d'Internet pour ses œuvres les plus récentes. Nonobstant, François Place reconnaît qu'il « aime retourner physiquement en bibliothèque [...] Je trouve que c'est une belle ressource, la lecture publique, dans une ville »⁵⁶⁸.

⁵⁶⁴ Estampe réalisée en 1072 par Guo Xi. Il s'agit d'un rouleau vertical mural, encre sur soie, 158,3 × 108,1 cm. Il est conservé au National Palace Museum de Taïpei, à Taïwan. Voir l'annexe 71.

⁵⁶⁵ D. Dubois-Marcoïn, « François Place ou l'exigence d'une œuvre », *La Revue des Livres pour Enfants*, n°254, septembre 2010, p. 100.

⁵⁶⁶ Brigitte Andrieux et Annick Lorant-Jolly, « Entretien avec François Place », *La Revue des Livres pour Enfants*, n°254, septembre 2010, p. 103.

⁵⁶⁷ François Place témoigne ainsi : « Je me disais que pour les gosses ce serait chouette, un petit morceau du grenier ». D'après François Bon, *François Place, illustrateur*, Paris, Casterman, 2000 (réédition.), p. 33.

⁵⁶⁸ *Ibid.*, p. 105.

Le Cabinet des estampes de la Bibliothèque nationale constitue une mine d'or à ses yeux, en dépit de la pesanteur des démarches nécessaires pour consulter les documents⁵⁶⁹. Bien des années plus tard, au détour d'un entretien, il se souvient de trouvailles qui l'avaient marqué, pour leur originalité et la richesse des inspirations qu'elles offraient. Il déclare ainsi : « j'y ai trouvé en particulier un texte d'un voyageur dans les Balkans qui racontait une légende que j'avais déjà lue dans les *Nouvelles Orientales* de Marguerite Yourcenar »⁵⁷⁰. Le Département des Cartes et plans⁵⁷¹ constituait, en toute logique, la manne principale de ressources pour la construction du monde d'Orbae.

Certaines revues⁵⁷² l'abreuvent en reportages et en photographies, notamment le *National Geographic*⁵⁷³, une revue américaine très populaire, reconnue pour la qualité de son édition et de ses photographies. Cet intérêt est en lui-même révélateur de la vision du monde de François Place, qui le rapproche à nouveau de l'œuvre de Jules Verne, qui partageait avec lui cette pantophilie⁵⁷⁴ sans limite. Ses thématiques sont très larges : la géographie, les sciences, l'histoire, la culture, la photographie, la vie animale, la protection des espèces menacées ou encore l'archéologie. Des cartes en supplément accompagnent parfois certains numéros. En 2007, cette revue est primée par le Syndicat de la Presse Magazine et d'Information (SPMI) dans la catégorie « Voyages et découvertes ». À cette occasion le jury justifie ainsi son choix, avec des termes dans lesquels on entrevoit le monde d'Orbae :

Le plus beau, celui qui fait rêver. Des angles originaux, des sujets qui intriguent, une image superbe, toujours innovante, qui amène à la lecture de papiers particulièrement riches et denses. Le magazine de découverte et de connaissance par excellence.

La revue *Géo*⁵⁷⁵ l'intéresse aussi, par sa capacité à alimenter son imaginaire en donnant à voir le monde⁵⁷⁶. Il dévore aussi des récits de voyage, et en constate l'extrême subjectivité : « si on lit trois récits de voyage sur le même endroit, ce n'est jamais la même chose »⁵⁷⁷.

⁵⁶⁹ Il est nécessaire de commander les documents sans les voir, uniquement sur une fiche.

⁵⁷⁰ *Ibid.*, p. 105.

⁵⁷¹ Le département des Cartes et plans de la BnF est un pôle international d'excellence dans le domaine de l'information cartographique et géographique, fondé en 1828. Situé sur le site Richelieu (2^e arrondissement de Paris), il fait partie des trois premières collections mondiales de documents cartographiques. Il est riche de deux siècles de collecte, de signalement et d'accueil du public. Datant du Moyen-Âge au XXI^e siècle, ses collections de cartes, de plans, d'atlas et de globes, d'ouvrages et périodiques sont issues de la production française ou étrangère.

⁵⁷² D'après François Bon, *François Place, illustrateur*, Paris, Casterman, 2000 (réédition.), p. 34.

⁵⁷³ National Geographic est un magazine mensuel publié par la National Geographic Society, une société américaine. Le premier numéro américain a été publié en 1888. L'édition française du National Geographic existe depuis 1999.

⁵⁷⁴ Voltaire utilisait ce terme pour qualifier Diderot, qui avait la réputation de s'intéresser à toutes choses.

⁵⁷⁵ *Géo* est un magazine mensuel de voyage et de connaissance du monde qui accorde une large place aux reportages photographiques, publié depuis 1979 en France. Il a obtenu en 2008 les prix SPMI du magazine de l'année et du meilleur magazine de voyage et de découverte.

⁵⁷⁶ « Sur les étagères de la pièce du premier étage, c'est aussi une collection complète de *Géo* [...] ». François Bon, *François Place, illustrateur*, Paris, Casterman, 2000 (réédition.), p. 34.

⁵⁷⁷ *Ibid.*, p. 33.

Il noircit des dizaines de carnets d'images, de paysages et de personnages, au fil de ses lectures afin d'y conserver des impressions et des visions suscitées par des lectures ou des voyages. Il s'agit de « pleines pages d'inventaires, des sortes de catalogues visuels où en quelques traits c'est tout un théâtre qui surgit ». ⁵⁷⁸ L'observation de ces carnets produit une impression étrange, entre étonnement, vertige et curiosité devant un foisonnement de scènes souvent très différentes, reliées par un fil directeur dont François Place a gardé le secret. Le cinquième volume de la collection « Résonance générale – Essais pour la poétique », intitulé *Ici et Ailleurs* et consacré à l'œuvre de François Place, reproduit plusieurs extraits desdits carnets ⁵⁷⁹. Ils témoignent, selon Serge Martin, « d'un regard toujours étonné et presque ravi d'aller voir ce qu'il ne connaît pas ou sait bien qu'il ne fera qu'approcher » ⁵⁸⁰. Voici la page 111 ⁵⁸¹ : on y observe, pêle-mêle, d'étranges machines qui semblent sorties de l'imagination de Léonard de Vinci, deux têtes de moaï, trois comètes reproduites naïvement, un duel entre deux cavaliers, un homme portant une énorme cruche sur son dos, un paysage forestier, plusieurs arcs de triomphe réalisés selon des styles architecturaux différents, la reproduction ancienne des révolutions de la Terre autour du soleil, une ligne d'horizon montagneuse, un dignitaire vêtu d'un ample manteau oriental, un autre habillé comme un aristocrate européen du XVII^e siècle, un carrefour routier et, enfin, un mystérieux animal mi-félin mi-canin. D'où viennent ces images ? Il n'est pas sûr que l'auteur lui-même puisse en retracer la généalogie complète, tant elles sont le fruit de la digestion progressive d'une myriade d'influences issues de ses lectures et de ses souvenirs.

Ce travail de documentation, plus méticuleux qu'il n'y paraît de prime abord, se retrouve dans tous les travaux de François Place, invariablement attaché au sens du détail. Dans *Rois et Reines de Babel*, ses illustrations de la cité fourmillent de détails architecturaux crédibles tandis que ses navires de commerce sont minutieusement composés ⁵⁸². Une planche ⁵⁸³ consacrée au tour du monde de Magellan extraite du *Livre des Navigateurs*, réalisé en 1988, illustre la façon dont il mélange le souci de la véracité historique et sa liberté artistique ⁵⁸⁴. On y voit le visage d'un Magellan déterminé, placé au-dessus d'une carte (blanche) de pointe sud de l'Amérique. Deux navires s'engagent dans le franchissement d'un détroit. L'aquarelle, peinte dans les bleus et les flous, souligne l'incertitude de l'équipage, incapable de connaître où les conduisait ce chemin qu'ils étaient les premiers à emprunter. Mais le profil des montagnes qui surplombe

⁵⁷⁸ *Ibid.*

⁵⁷⁹ Serge Martin, *Ici et ailleurs avec François Place*, Mont-de-Laval, L'Atelier du Grand Tétrás, 2012. Les extraits sont publiés pp. 99-112.

⁵⁸⁰ *Ibid.*, p. 99.

⁵⁸¹ Voir l'annexe 72.

⁵⁸² Voir, par exemple, l'annexe 58. Aussi bien le navire, au premier plan, que la ville de Babel, au second plan, sont dessinés avec une foule de détails remarquable.

⁵⁸³ Voir l'annexe 73.

⁵⁸⁴ L'analyse qui suit s'inspire de celles de François Bon : F. Bon, *François Place, illustrateur*, Paris, Casterman, 2000 (réédition), p. 41.

les voiles est une vue réaliste du paysage du (futur) détroit de Magellan, réalisé d'après photographie par l'auteur.

Conséquence de cet attrait de François Place pour l'Avant et pour l'Ailleurs : un relatif désintérêt pour l'actualité, du moins dans son inspiration artistique⁵⁸⁵. Ce décalage avec le présent ouvre une brèche sur un imaginaire qu'il explore, de mots en images. Lorsqu'on lui demande ce qu'il cherche en parcourant ces décors historiques anciens et lointains, il répond :

Je ne sais pas d'où vient cette difficulté à parler de mon environnement immédiat. Un décalage dans le temps ou dans l'espace constitue une bulle, un espace où toutes les situations deviennent envisageables. Ce décalage m'a permis de développer ce qui me séduisait dans la lecture de récits de voyages anciens : une force d'émerveillement intacte, presque naïve, devant un monde beaucoup plus vaste, avec des régions si lointaines et si mystérieuses qu'elles paraissaient inaccessibles⁵⁸⁶.

III.2.6. Mais le maintien d'un décalage permanent entre réel et imaginaire

François Place, à chaque page de ses œuvres, maintient un décalage très visible entre notre monde et celui d'Orbae. Il n'y a pas de doute possible : ce dernier est un monde imaginaire, qui diffère nettement du nôtre sur de nombreux points. La toponymie d'abord, car aucun lieu d'Orbae ne porte le même nom que dans la réalité. Bien que l'Empire de Jade ressemble nettement à la Chine ancienne, leur nom les différencie.

La faune et la flore ensuite, car si l'auteur transpose dans son monde fictif certaines espèces qui existent réellement, comme les chiens, les chevaux ou les poules, il en invente beaucoup d'autres. Ce sont d'ailleurs ces espèces fictives qui sont les plus décrites et les plus représentées dans les illustrations, quelquefois sur une pleine page. Quelques-unes sont une dérivation d'animaux réels, comme l'unicorne de guerre⁵⁸⁷ des Saganaxes (un rhinocéros carapaçonné), la loutre à trompe et les serpents géants du pays des Bailabaikals, l'hippopotame à deux trompes du pays du Lotus⁵⁸⁸ ou les bois de masque⁵⁸⁹ des Terres Intérieures d'Orbae. Dans ce cas, une caractéristique d'un animal réel (taille, appendice, couleur...) est modifiée, afin d'aboutir à un résultat différent. D'autres sont un mélange de deux animaux réels qui aboutit à un être hybride original, comme les éléphants poulpes⁵⁹⁰ (corpulence du pachyderme et tentacules du

⁵⁸⁵ Dans plusieurs entretiens François Place reconnaît être, par exemple, un lecteur quotidien de journaux.

⁵⁸⁶ Entretien avec François Place, *À l'ombre du grand arbre* (blog), publié le 4 mars 2022 par Les livres d'Avril. Lien : <http://alombredugrandarbre.com/?p=19368>

⁵⁸⁷ Voir l'annexe 60.

⁵⁸⁸ Voir l'annexe 20.

⁵⁸⁹ Voir l'annexe 13.

⁵⁹⁰ Voir l'annexe 74.

céphalopode en lieu et place de la trompe), les serpents piquants du Désert des Tambours (forme générale du reptile et poils urticants des chenilles) ou les baleines du pays des Frissons⁵⁹¹ (corps d'un cétacé avec un bec de rapace). Enfin, une poignée d'animaux sont des inventions *ex nihilo* qu'il est difficile de rapprocher d'un animal terrestre réel, comme la mandragore, être mi-animal mi-végétal aux propriétés magiques du pays des Mandargs. Dans tous les cas, ce bestiaire très pittoresque introduit une double sensation de familiarité et d'exotisme chez le lecteur, qui va et vient entre la reconnaissance immédiate d'espèces qu'il connaît déjà et l'étonnement devant des créatures inconnues.

En outre, François Place imagine des phénomènes et des espaces qui différencient sans ambiguïté le monde d'Orbae du nôtre. Les cactus géants⁵⁹², qui projettent à la floraison leurs piquants en tuant tout être vivant à proximité, que Cornélius doit franchir au début de son périple à la recherche de la montagne bleue, sont sans équivalent dans le monde réel. Le constat est identique pour les Fleuves de Brume⁵⁹³ qui entourent les Terres Intérieures, empêchant à quiconque, sauf aux guides aveugles, de traverser. L'auteur parsème ainsi son monde imaginaire de plusieurs éléments explicitement reliés au domaine fantastique : le lecteur, jeune ou adulte, est ainsi régulièrement dépaysé au fil de sa lecture. En dépit des multiples ressemblances, jamais fortuites, il n'est pas dans son monde.

Tout l'art de François Place réside dans sa capacité à rendre le monde d'Orbae suffisamment proche du nôtre pour que le lecteur puisse y reconnaître des lieux, des animaux ou des événements, tout en le différenciant constamment pour qu'il se sente dépaysé par cet exotisme ; afin qu'il soit, comme le suggère le titre de l'ouvrage collectif dirigé par Serge Martin, à la fois « ici et ailleurs »⁵⁹⁴.

III.3. Orbae, ou la nostalgie d'une beauté enfuie

III.3.1. Une beauté fugace et fragile

Dans le monde d'Orbae imaginé par François Place, plus les paysages sont beaux et plus grande est leur fragilité : les deux notions sont indissociables. Les paysages⁵⁹⁵ décrits et dessinés de la montagne d'Esméralda témoignent d'une rare harmonie entre une civilisation précolombienne et son milieu naturel : montagnes andines, la Grand-Mère forêt et les infinis méandres d'un fleuve nourricier. Mais cet équilibre est menacé par l'arrivée des conquérants venus d'au-delà des mers, accompagnés d'une nouvelle technologie, cupides et dangereux. L'éperon rocheux qu'ils occupent est d'ores et déjà enlaidi par leur

⁵⁹¹ Voir l'annexe 75.

⁵⁹² Voir l'annexe 54.

⁵⁹³ Voir l'annexe 55.

⁵⁹⁴ Serge Martin, *Ici et ailleurs avec François Place*, Mont-de-Laval, L'Atelier du Grand Tétrás, 2012.

⁵⁹⁵ Voir les annexes 7, 8 et 9.

présence et les changements qu'elle entraîne, comme on le voit sur la page-paysage qui la représente, où sa grisaille contraste tristement avec la verdoyance de la forêt qui s'étend à ses pieds⁵⁹⁶. La description de leurs méfaits, telle qu'Itilmatulac la recueille de la bouche des guerriers-jaguars, est glaçante : « les Seigneurs de Métal avaient déjà ravagé tout un pays vers l'étoile du matin [la côte orientale], brûlant les Maisons des Dieux et leurs serviteurs⁵⁹⁷ ». La grâce des illustrations de François Place reste, tout au long du chapitre, placée sous l'épée de Damoclès de cette menace extérieure.

Cette beauté, c'est celle d'un monde pré-industriel, que la technique humaine n'a pas encore complètement transformé. D'immenses mammifères⁵⁹⁸ parcourent encore les terres d'Orbae, sans être encore décimés par la chasse ou encerclés par l'extension des terres cultivées. Pour préserver cette splendeur immaculée, la meilleure stratégie c'est la dissimulation. Les indigènes de l'Empire des Cinq-Cités endorment les conquistadors et les renvoient chez eux, dans le Vieux Monde, ignorants des merveilles qu'ils n'ont pas eu le temps de découvrir, ce qui explique la prière finale d'Itilmatulac : « que l'oubli efface à tout jamais de leur mémoire le chemin de notre terre⁵⁹⁹ ». Est-ce une façon pour François Place de regretter la touristification⁶⁰⁰ massive des endroits les plus pittoresques, de la baie d'Ha Long aux chutes du Niagara ?

La morale implicite de maintes histoires de François Place s'inspire sans doute de la conclusion du grillon dans la fable de Florian, qui constate les malheurs que la beauté spectaculaire du papillon lui a causés :

Il en coûte trop cher pour briller dans le monde.
Combien je vais aimer ma retraite profonde !
Pour vivre heureux, vivons cachés⁶⁰¹.

Celui qui découvre la beauté d'un espace en devient, en quelque sorte, responsable. Telle est la cruelle leçon que le héros de l'album *Les Derniers Géants*, Archibald Leopold Ruthmore, apprend : en révélant bruyamment au monde entier l'existence de ces êtres doux et inoffensifs, il les a, sans le savoir, condamnés. Cornélius, personnage récurrent de l'œuvre de François Place consacré à Orbae, ne la reproduira pas. Lui aussi découvre les merveilles des îles Indigo :

⁵⁹⁶ F. Place, *Atlas des géographes d'Orbae*, t. I, chapitre (E), *op. cit.*, p. 71. Voir l'annexe 9.

⁵⁹⁷ *Ibid.*, p. 70.

⁵⁹⁸ Le grand nombre des baleines qui vivent dans les alentours du pays des Frissons en constitue un bon exemple : elles n'ont pas encore été victimes de la chasse industrielle qui décima leurs rangs au XIX^e siècle. On peut appliquer le même constat aux éléphants-poulpes d'Orbae, aux tigres volants de Selva ou aux dauphins qui accompagnent Ziyara.

⁵⁹⁹ F. Place, *Atlas des géographes d'Orbae*, t. I, chapitre (E), *op. cit.*, p. 73 (dernière phrase du chapitre).

⁶⁰⁰ On peut définir cette notion comme l'ensemble des transformations spatiales, sociales, économiques et culturelles qui se manifestent dans un territoire, sous l'influence d'une présence accrue de touristes.

⁶⁰¹ Jean-Pierre Claris de Florian, *Fables*, livre II, « Le Grillon », Paris, Fauche-Borel, 1793.

Les arbres sont majestueux, les plantes et les fleurs les plus rares poussent à profusion et font de chaque journée un rêve parfumé [...] Des ruisseaux d'eau claire partout dévalent les pentes ombragées et sous les rochers éblouissants de soleil viennent se baigner des jeunes filles au rire de cristal...⁶⁰²

Mais, après son retour triomphant, il choisit de ne pas divulguer l'existence de cet Eden oublié, en dépit de l'insistance de son ami Alvorandis, qui soupçonne, à raison, le mensonge. Ziyara partage cette décision silencieuse : « je connaissais les raisons de Cornélius, son souci de protéger l'existence fragile de ces peuples qui vivaient encore sans le savoir le temps du rêve⁶⁰³ ». Mentir et dissimuler : autant de péchés véniels soumis à un impératif moral supérieur : protéger la beauté fragile des espaces inconquis qui demeurent en ce bas-monde.

III.3.2. Une géographie du regret

La construction littéraire du monde d'Orbae semble teinté de regret, en comparaison de notre monde tel qu'il est aujourd'hui. Les textes et les illustrations de François Place apparaissent, dans une certaine mesure, comme une ode mélancolique à ce qui n'est plus. Ce goût du passé, enchâssé dans la mémoire toujours vive du temps jadis, éclaire chaque recoin de ce monde imaginaire.

Témoin l'île de Selva, recouverte d'une forêt constituée d'un unique arbre. Elle représente une version fantasmagorique des vastes forêts primaires qui recouvraient la Terre jusqu'au XIX^e siècle, lorsqu'elles se mirent à reculer peu à peu sous l'effet de l'urbanisation et de la déforestation. Cette forêt n'est pas habitée par les peuples indigènes : ils vivent sur les autres îles de l'archipel, mais laissent le peuplement de l'île à d'étranges créatures, les hommes-buissons. Selva, c'est un peu l'Amazonie ou Bornéo avant l'ère des bulldozers. Les tigres-volants, défiés mais non chassés par les peuples voisins, sont nombreux ici, au contraire des jaguars sud-américains dont la population a chuté de 80% depuis ces quinze dernières années⁶⁰⁴. Quant aux étranges hommes-buissons, paisibles et invulnérables, leur présence répond, en miroir, à la disparition des orangs-outans des forêts indonésiennes, qui inquiétait tant Terry Pratchett⁶⁰⁵.

On peut appliquer la même grille de lecture au pays des Frissons, dont la stabilité et le bonheur tranquille renvoient un écho douloureux aux difficultés rencontrées dans notre monde par les peuples arctiques (acculturation, exode rural, alcoolisme...). Dans ce pays de glace, que nul réchauffement climatique ne

⁶⁰² F. Place, *Atlas des géographes d'Orbae*, t. I, chapitre (I), *op. cit.*, p. 135.

⁶⁰³ F. Place, *Le Secret d'Orbae : le voyage de Ziyara*, *op. cit.*, p. 177.

⁶⁰⁴ Source : site du WWF, d'après un article intitulé « Nouvel élan pour le jaguar d'Amazonie », publié le 28 novembre 2019 (journée internationale du jaguar).

⁶⁰⁵ Un documentaire de la BBC suivait l'écrivain, déjà gravement malade, sur l'île de Bornéo pour y rencontrer ces primates qui le fascinaient tant (et qui ont inspiré son personnage de bibliothécaire orang-outang) : *Terry Pratchett Facing Extinction* (BBC 2, 2013). Il avait, en outre, rédigé sur ce sujet un texte à la fois poignant et prophétique : T. Pratchett, *Lapsus Clavis*, Paris, L'Atalante, coll. La Dentelle du Cygne, 2017, « Les Orangs-outans se meurent » (*The Orangutans Are Dying*, 2000), pp. 261-271.

menace, les baleines broutent les pâturages d'algues qui flottent sous les icebergs. Les prélèvements ponctuels effectués par les chasseurs ne menacent pas la survie de ces populations, à la différence des rares baleines franches de l'Atlantique Nord⁶⁰⁶.

Il y a dans la succession des récits et des illustrations de François Place comme une similitude avec une poésie des ruines, influente dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. On y retrouve l'émerveillement devant une splendeur évanouie. Il s'agit moins d'une détestation du présent que du long soupir de celui qui n'a pas vu passer les siècles à force de contempler un si beau paysage. Lorsqu'il imagine la gloire des tribus Amazones ou l'insouciance du pays de Korakâr, il rêve de la grandeur de civilisations vaincues par l'Histoire. Diderot écrivait au sujet d'un peintre féru de ce genre :

L'effet de ses compositions [Hubert Robert] bonnes ou mauvaises, c'est de vous laisser dans une douce mélancolie. Nous attachons nos regards sur les débris d'un arc de triomphe, d'un portique, d'une pyramide, d'un temple, d'un palais ; et nous revenons sur nous-mêmes ; nous anticipons sur les ravages du temps ; et notre imagination disperse sur la terre les édifices mêmes que nous habitons. À l'instant la solitude et le silence règnent autour de nous. Nous restons seuls de toute une nation qui n'est plus. Et voilà la première ligne de la poétique des ruines⁶⁰⁷.

Le philosophe conclut, un peu plus loin : « Le temps s'arrête pour celui qui admire. Que j'ai peu vécu ! que ma jeunesse a peu duré !⁶⁰⁸ ». Le monde imaginaire d'Orbae permet, comme un tableau de Robert, de remonter le cours du temps pour voir des ruines encore intactes : celles de notre monde avant les grands bouleversements de la modernité.

III.3.3. Une géographie réparatrice

Même si ce n'est sans doute pas l'aspect le plus mis en avant de l'œuvre de François Place, je distingue une posture éthique très cohérente dans les histoires et les espaces issus de son imagination. Nulle morale univoque dans ses récits, mais on retrouve à chaque page le souci de rendre justice, en punissant l'avidité et la bêtise tout en rendant hommage à tous ceux qui œuvrent pour rendre le monde un peu plus beau. Laurent Bazin identifie ainsi dans *l'Atlas des géographes d'Orbae* « une déconstruction généralisée de la logique coloniale auquel l'ouvrage substitue une anthropologie constructiviste de l'altérité⁶⁰⁹ ».

⁶⁰⁶ Depuis 2020, l'Union internationale pour la conservation de la nature (IUCN) considère que cette baleine est en danger critique d'extinction (dernière étape avant l'extinction à l'état sauvage).

⁶⁰⁷ D. Diderot, *Salon de 1767*, paragraphe 102. L'auteur décrit et critique un tableau d'Hubert Robert observé au cours d'une exposition : *Ruine d'un arc de triomphe*.

⁶⁰⁸ *Ibid.*, paragraphe 106.

⁶⁰⁹ L. Bazin, « De la prise de pouvoir à la prise de conscience : construction et déconstruction de l'idéologie coloniale dans l'œuvre illustrée de François Place », *Strenæ* [Online], n°3, 2012.

Si les ouvrages de François Place sont fréquemment rangés dans la catégorie jeunesse, ils ne refusent pas la confrontation avec le tragique. *Les Derniers Géants* le démontrent dès le début de sa carrière : le héros, reparti en voyage pour retrouver son ami Antala, est accueilli par sa tête décapitée transportée comme un trophée. Dans les œuvres qui participent à la construction du monde d'Orbae, on retrouve aussi, ponctuellement, une confrontation des héros avec le Mal : les guerrières Amazones massacrées par l'offensive des Saganaxes, la fille de Tolkalk prête à être sacrifiée par les khans du désert des Tambours, l'équipage de l'Albatros dévoré par les cannibales de Quinootka...

Mais les récits de François Place ont une visée réparatrice : le Mal existe pour punir les orgueilleux ou pour être vaincu par la noblesse des sentiments. Ils permettent ainsi de rétablir la justice pour les paysages défigurés et les peuples premiers dispersés. Témoins les sociétés africaines évoquées dans le monde d'Orbae : le pays de Korakâr et le pays de la Rivière Rouge. La première décrit d'immenses plaines parcourues par des hordes de chevaux : les pâturages des Monts de la Lune. Pas de pillage, pas d'invasion, pas de soumission à des puissances ou des civilisations extérieures. Korakâr, c'est une société africaine dans laquelle la colonisation n'a pas eu lieu. La seconde société évoque la tragédie de l'esclavage à travers le personnage de Joao, trafiquant d'esclaves. La description de son travail n'en dissimule pas l'horreur : « on le voyait traîner jusqu'aux comptoirs de la côte de longues files d'hommes, de femmes et d'enfants enchaînés, abandonnant derrière eux, au hasard des chemins, les cadavres des malheureux terrassés par les souffrances du voyage⁶¹⁰ ». Mais les malheureux enchaînés et promis à un funeste destin au-delà des mers sont bientôt libérés, non par des Européens philanthropes mais par des émissaires africains du Roi des Rois. Joao découvre alors un pays prospère et paisible qui échappe aux ravages de l'esclavage : sa rédemption accompagne sa découverte de la culture locale, érudite et séculaire. Le souverain est capable de parler aux animaux, ce qui symbolise l'harmonie profonde qui règne entre la faune et les hommes qui partagent le même territoire. Quant à la capitale⁶¹¹, qui évoque Tombouctou, son exploration par Joao ressemble à l'arrivée de René Caillé en 1828 dans la même ville, ancienne capitale de Mansa Moussa. Dans le monde d'Orbae, le pays du Roi des Rois c'est l'Afrique victorieuse des esclavagistes, c'est une société dans laquelle les traditions orales ont été préservées de la colonisation et des décennies de guerre qui ont ensanglanté le continent. Cette capitale, « grande ville couleur de miel aux rues odorantes et chaudes⁶¹² », c'est une Tombouctou rêvée que les islamistes d'AQMI et d'Ansar Dine n'auraient jamais prise.

Mais cette géographie réparatrice ne se limite pas à l'Afrique. Le récit de l'expédition d'Itilalmatulac (chapitre E) donne à voir une Amérique du Sud dans laquelle les civilisations précolombiennes ont

⁶¹⁰ F. Place, *Atlas des géographes d'Orbae*, t. I, chapitre (R), *op. cit.*, p. 78.

⁶¹¹ Voir l'annexe 77.

⁶¹² *Ibid.*, p. 85.

échappé aux conquistadors, évité le choc microbien⁶¹³ et survivent à l'abri de la grande barrière de conjuration. L'infâme capitaine Bradbock est sacrifié par les cannibales de l'île Quinootka, au contraire du capitaine Blight de la *Bounty*, qui termine sa carrière comme vice-amiral, à l'issue d'une carrière honorable au sein de la Royal Navy. Les aborigènes de l'île d'Ultima, menacés sans le savoir par la compétition que se livrent des puissances étrangères pour s'assurer le contrôle de leurs ressources, sortent aisément victorieux de la confrontation en déchaînant la puissance des vents sur ces grandes machines. Les indigènes du pays des Yaléoutes, dont des « hommes en bleu » veulent extorquer les richesses, réagissent avec courage et les repoussent finalement, grâce à l'aide opportune d'un glacier qui s'effondre. Eux aussi échappent, dans le monde d'Orbae, à la soumission et à une acculturation imposée. Le peuple sibérien des Bailabalaks est menacé dans ses traditions immémoriales par l'arrivée de missionnaires chrétiens, mais son chaman sort vainqueur du duel oratoire, en réussissant même à transmettre son manteau-trois-peaux, symbole de sa charge, à son adversaire.

Dans le monde imaginaire de François Place, la catastrophe est possible, mais demeure toujours évitable. Profondément épris de diversité culturelle, il raconte un monde dans lequel la mondialisation n'a pas eu lieu et semble, encore, improbable. Les grands drames de l'Histoire sont conjurés par la vaillance de quelques individus et l'intervention de forces surnaturelles. Il peint ainsi une sorte de géographie idéalisée du monde d'avant : Orbae est, peut-être, le monde tel qu'il aurait dû être.

III.3.4. Une écriture consolatoire

Les remarques précédentes peuvent nous conduire à rapprocher les œuvres de François Place d'autres écrits à vocation consolatoire. Comme nous ne pouvons pas changer le monde et réparer le passé, il nous est possible d'imaginer et d'écrire une réalité différente, plus conforme à nos rêves et à nos espérances. L'idée n'est pas récente, puisque Montesquieu écrivait déjà qu'« il n'est pas de chagrin dont une heure de lecture ne m'ait consolé⁶¹⁴ ». Quant à Kafka, plus méfiant, il notait de son côté : « étrange, mystérieuse consolation donnée par la littérature, dangereuse peut-être, peut-être libératrice ».

Cette dimension a été étudiée en profondeur par Alexandre Gefen, notamment dans son ouvrage intitulé *Réparer le monde, La littérature française face au XXI^e siècle*. Il constate que bien des œuvres littéraires, en s'efforçant de réparer les torts passés, de favoriser notre propension à l'empathie et de corriger les traumatismes mémoriels, participent à la construction d'un imaginaire collectif thérapeutique. François

⁶¹³ D. Levine, « Le choc microbien de la conquête des Amériques », dans Jean Baechler éd., *Guerre et Santé*, Paris, Hermann, 2018, pp. 65-70.

⁶¹⁴ Montesquieu, *Cahiers*.

Place s'inscrit en partie dans cette tendance, en utilisant l'écriture comme « résistance »⁶¹⁵ face aux violences du réel. En dépit des traumatismes multiples que Ziyara a subi (accusation d'être responsable de la grande peste de Candaâ, abandon par son premier amour, Zénon, attaque par les pirates aux voiles noires, massacre de son équipage et long coma consécutif à l'agression...), elle ne perd pas foi en l'homme et poursuit ses voyages maritimes.

Alexandre Gefen explique aussi que la littérature peut jouer le rôle d'exorcisme⁶¹⁶. Dans *Le Secret d'Orbae*, ce sont les cartes qui jouent ce rôle pour Ziyara lorsque Cornélius la quitte pour partir à la recherche des îles Indigo. Elle s'y réfugie, les observe, cherche son amant et finit par interagir avec elles pour le guider jusqu'à elle. L'immense amas d'atlas et d'histoires du Palais des Cosmographes fonctionne, pour elle, comme un « rêve bibliothérapeutique »⁶¹⁷.

Plus largement, François Place conjure les « spectres de l'histoire »⁶¹⁸, comme la destruction de la société aborigène ou la traite transatlantique, en imaginant une « justice rétrospective » dans ses récits et ses illustrations. Les avides sont châtiés, comme Onésime Tiepolo et sa machine dans le désert d'Ultima, manipulés, comme les conquérants venus d'au-delà des mers dans la montagne d'Esméralda, ou se repentent, comme Joao le trafiquant d'esclaves dans le pays de la Rivière Rouge.

La construction littéraire et visuelle du monde d'Orbae repose, dans une large mesure, sur un recours aux codes encyclopédiques : descriptions des us et coutumes, intérêts pour les objets, les cérémonies, les demeures et les animaux. François Place entend ainsi sauvegarder la richesse naturelle et culturelle d'un monde qui n'existe pas, pour en préserver la mémoire. Lorsque Alexandre Gefen s'intéresse au travail de « résurrection des anonymes »⁶¹⁹ conduit par certains écrivains, qui considèrent la littérature comme un musée de papier, on peut penser à certaines pages de François Place où il raconte, par exemple, le combat du vieux Tolkalk pour mettre fin aux traditions sanglantes du désert des Tambours.

Enfin, Alexandre Gefen démontre, dans le chapitre 2 (« La quête de singularité ») de sa première partie (« Face à soi ») comment la littérature consolatoire participe à l'idéalisation de la différence et au refus de l'écrasement de l'individu par le groupe. On retrouve, en effet, dans l'œuvre de François Place, une attention constante à ce qui constitue la particularité de chaque espace et de chaque société. L'uniformité, culturelle ou naturelle, est complètement absente de la géographie d'Orbae. Bien que les différents espaces soient en relation entre eux à travers des échanges commerciaux ponctuels et limités, cela n'abolit

⁶¹⁵ A. Gefen, *Réparer le monde ; La littérature française face au XXI^e siècle*, Paris, José Corti, coll. les essais, 2017, partie II « Face à la vie », chapitre 4 « recomposer le moi ».

⁶¹⁶ *Ibid.*, partie III « Face aux traumas », chapitre 6 : Les vertus de la lecture.

⁶¹⁷ *Ibid.*

⁶¹⁸ *Ibid.*, partie VII « Face au temps », chapitre 13 : Une justice rétrospective.

⁶¹⁹ *Ibid.*, partie VII « Face au temps », chapitre 14 : Une mémoire substitutive.

pas les distinctions si pittoresques qui permettent de les identifier aisément. Cette dimension archipélagique alimente la succession des récits et des images que le lecteur rencontre dans *l'Atlas des géographes d'Orbae* et dans *Le Secret d'Orbae*.

Dans une certaine mesure, François Place s'efforce de réparer le monde, en peignant des paysages intacts et des civilisations résilientes. On retrouve chez lui cette dimension humaniste de la littérature qu'Alexandre Gefen qualifie d'optimiste dans un nombre croissant d'ouvrages contemporains : « La littérature d'avant la littérature cherchait à représenter le bien, la littérature d'après la littérature cherche à faire le bien⁶²⁰ ». Le fait que les ouvrages de François Place s'adressent, aussi, à un public enfantin, lui confère une responsabilité supplémentaire à cet égard. Il déclare ainsi, au cours d'un entretien avec Christophe Meunier :

Les images satellites, par exemple, sont très proches des images médicales. Elles ont les mêmes procédés de traitement. Elles sont inquisitrices et inquiètes, comme si on voulait prendre le pouls de la Terre toutes les minutes. Finalement, je n'ai pas tellement envie de parler de ça aux enfants. En revanche, si on leur parle de la diversité, la multiplicité, les possibilités de découverte, les façons de penser, de se promener. Je trouve cela plus intéressant pour moi que de les angoisser.⁶²¹

Bien que François Place puisse donner, à première vue, l'impression de fuir le réel en situant ses histoires dans un monde imaginaire, il se préoccupe des paysages et des hommes qu'il côtoie depuis longtemps. Orbae constitue aussi, dans cette mesure, une réparation offerte aux peuples, aux animaux et aux paysages broyés par la marche de l'Histoire « avec sa grande hache », selon l'expression de Georges Pérec dans *W ou le souvenir d'enfance* (1975).

III.4. Le monde selon François Place : un projet littéraire au service d'une réflexion géographique

III.4.1. Une géographie des marges et des frontières

Les espaces décrits, traversés et cités dans les différentes œuvres de François Place sont généralement des espaces périphériques. Dans le chapitre consacré au désert des Pierreux, le lecteur suit les traces de Kosmas, un envoyé de l'Empire qui s'aventure sur les marches de son pays, dans un territoire mal contrôlé, bien loin de la capitale. Quant aux paysages forestiers de l'île de Selva, ils appartiennent visiblement à un territoire inhabité qui se situe à la périphérie d'un archipel bien plus densément habité,

⁶²⁰ *Ibid.*, conclusion.

⁶²¹ François Place et Christophe Meunier, « Entretien avec François Place », 23 janvier 2013, accessible en ligne sur le blog de C. Meunier, « Les territoires de l'album, Espaces et spatialités dans les albums pour enfants » : <https://lta.hypotheses.org/418>

les îles aux Épices. Ces marges spatiales où se déroulent une grande partie des récits du monde d'Orbae sont des espaces de découverte, à la lisière du monde habité, qui éloignent les hommes du confort de la civilisation. Certes, François Place débute quelquefois son histoire par des espaces plus centraux, comme la cité du Vertige, le port de Candaâ ou la ville d'Orbae. Mais les personnages que l'on y trouve n'y restent guère : ce sont des étapes pour partir explorer d'autres marges géographiques. Ainsi la jeune Ziyara, appelée à un glorieux destin d'Amiral des Mers Océanes, est d'abord originaire d'une modeste localité : « un village agrippé de toutes ses griffes à un éperon rocheux. Ce village tient serrées entre ses murs tout au plus une centaine d'âmes, et la neige y tombe en silence pendant trois mois de l'année. C'est là que j'ai grandi [Ziyara], pieds nus, entre les champs de seigle et les bois de châtaigniers⁶²² ». Elle accède aux plus hautes fonctions de la cité, mais c'est pour repartir très vite au-delà des mers. Plus tard, elle est contrainte de rejoindre de nouveaux espaces marginaux, loin des routes maritimes habituelles des navires de Candaâ, car elle est accusée d'avoir amené la peste dans la ville. Lorsque Cornélius la rencontre, elle écume donc les rivages incertains du pays de Jade. Quant à Izkandâr, le héros du chapitre consacré à la cité du Vertige, il quitte très vite les hauteurs de la ville pour s'enfoncer dans ses bas-fonds, à la poursuite de dangereux séditieux.

Cette prédilection géographique pour les marges, associée à une relative indifférence pour les capitales et les lieux de pouvoir que l'on y trouve, permet à l'auteur de s'intéresser aussi aux frontières. Dans le chapitre consacré au pays du Lotus, le lecteur découvre ce territoire à travers les yeux d'un navigateur venu de loin, Zénon d'Ambroisie, qui fait escale à Lang Luane. Cet espace frontalier est le principal point de contact avec le reste du monde. Le constat vaut aussi pour la montagne d'Esméralda, où l'expédition d'Itilalmatulac rencontre les conquérants venus d'au-delà des mers. Ces espaces marginaux sont des interfaces entre l'ici et l'ailleurs, où les habitants échangent marchandises et informations. C'est ainsi qu'Euphonos, le musicien muet, rencontre les Amazones sur la grande place d'une ville inconnue. Pendant que les affaires prospèrent⁶²³, il accompagne en musique les chants mélodieux des Amazones permettant à l'auditoire d'être emporté « par la musique et par le chant au pays des cascades et des chevaux célestes, dans les frais herbages couchés par le vent, là où galopent sans fin les belles cavalières »⁶²⁴.

Ces espaces de contact ne sont pas sans risque non plus, car ils favorisent pillages et affrontements. Nîrdan Pacha, le cartographe envoyé par le sultan Khâledim dans les montagnes de la Mandragore, est bien conscient du risque : il refuse toute escorte, arguant que « quitte à prendre un coup de poignard, il

⁶²² F. Place, *Le Secret d'Orbae, Le voyage de Ziyara, op. cit.*, p. 5.

⁶²³ « Elles troquaient le produit de leurs chasses contre des perles, des coquillages, des colliers et des bracelets d'argent, des couteaux à la garde ouvragée, des étoffes et des tapis de selle brodés de soie. » F. Place, *Atlas des géographes d'Orbae, op. cit.*, t. I, p. 19.

⁶²⁴ *Ibid.*, p. 19.

préférerait que ce ne fût pas dans son dos⁶²⁵ ». D'ailleurs, c'est en traversant ce type d'espace pour se rendre au pays de Jade, où elle était promise, que la princesse Tahuana, originaire du pays des Troglodytes, est capturée par une horde de cavaliers Hongalils. Mais, selon la formule d'Holderlin, « là où croît le péril croît aussi ce qui sauve⁶²⁶ » : la marge permet ainsi la rencontre, la dialogue et la découverte. Espace ambigu, la frontière attire autant qu'elle effraie, mais elle fascine toujours.

Cet intérêt pour la marginalité transparaît aussi dans les personnages qui parcourent Orbae. Dans *l'Atlas des géographes d'Orbae*, le lecteur suit ainsi les pas d'un adolescent originaire d'une petite tribu yaléoute, Nohyk, d'un maçon-volant dénué de toute influence dans la cité du vertige, Izkadâr ou encore d'un vieil homme toussoteux qui arpente les rues de la cité des Xing-Li, Huan. Certes, on rencontre quelques exceptions dans certains chapitres, comme dans les deux royaumes de Nilandâr où l'attention se focalise sur la destinée d'une fratrie royale (Nalibar et Nadjan). Mais la grande majorité des personnages principaux présentés par François Place sont d'extraction modeste : adolescents, marchands, marins, médecin, musicien... Même constat pour les personnages secondaires avec lesquels ils interagissent. Il existe pourtant, dans le pays fictif d'Orbae, des personnages de grand pouvoir, mais ils n'apparaissent souvent qu'en arrière-plan. Témoins l'Empereur du pays de Jade, agacé par une goutte de pluie imprévue, ou le Roi des Rois du pays de la Rivière Rouge, qui reçoit le héros du chapitre, Joao, en audience publique. Mais le lecteur ignore l'identité des dirigeants des puissances occidentales et l'attention reste focalisée sur le petit peuple d'Orbae : ceux qui travaillent (Wallawa), voyagent (Indigo), chassent (Frissons), obéissent (Jade) ou résistent (Tambours).

Ce choix narratif et géographique permet de découvrir les pays imaginaires sous un angle original, à hauteur d'homme. On pourrait le rapprocher de la décision de J.R.R. Tolkien dans *Le Seigneur des Anneaux* de suivre le point de vue des hobbits anonymes, et non celui des princes ou des magiciens, pour découvrir la Terre du Milieu. La construction alphabétique de *l'Atlas des géographes d'Orbae* permet de multiplier les points de vue sur ces paysages du quotidien. Loin des fastes si peu représentatifs des palais, l'auteur nous présente la misère et la dignité des habitants ordinaires de ce monde. Nous ne connaissons ni le nom ni le mode de vie des dirigeants des grandes puissances qui souhaitent se partager l'île récemment découverte d'Ultima⁶²⁷, mais nous suivrons longuement le rituel initiatique d'une bande d'adolescents sans richesse qui viennent affronter les tigres-volants de l'île de Selva. Chemin faisant, le lecteur découvre le monde

⁶²⁵ *Ibid.*, p.192.

⁶²⁶ Friedrich Hölderlin, *Œuvres*, Paris, Gallimard, coll. Bibliothèque de la Pléiade, trad. Philippe Jaccottet, 1967.

⁶²⁷ L'auteur évoque seulement « les douze nations qui rivalisent pour la possession de ce continent », mais ne fait intervenir qu'un seul dirigeant dans son récit, le ministre des Nouvelles Colonies qui reçoit le personnage principal, Onésime Tiepolo, très fugacement. F. Place, *Atlas des géographes d'Orbae, op. cit.*, t. II, p. 124.

d'Orbae à travers leurs yeux, tandis que les hautes cimes politiques d'Orbae conservent une part de mystère.

L'intérêt de François Place pour la rencontre et l'exploration, que l'on percevait déjà dans son album *Les Derniers Géants* et qui demeure dans *Rois et Reines de Babel*, s'inscrit dans une fascination continue pour l'altérité géographique. Le sel du monde selon lui, c'est l'horizon qui laisse deviner un espace qui reste à découvrir⁶²⁸. L'espace et la culture sont inconnaissables en totalité : une vie humaine ne saurait y suffire. Si la finitude de l'homme lui interdit de parcourir l'ensemble des pays et des livres, c'est aussi une bénédiction, car nous ne pouvons épuiser la richesse du réel. Telle est la découverte salvatrice que fait Ortélius à la fin du chapitre qui clôt *l'Atlas des géographes d'Orbae*, le pays des Zizotls : il découvre qu'il n'a rien découvert, puisqu'il échoue, à son tour, à atteindre les îles Indigo⁶²⁹. Mais l'échec est salvateur, car c'est dans l'interstice qui sépare là où nous sommes de là où nous voulons aller qu'il nous reste à vivre : il faut imaginer Ortélius, l'explorateur vaincu, heureux.

III.4.2. Un éloge de la différence

Une fois achevée la lecture de l'ensemble des œuvres du cycle d'Orbae, il reste dans la mémoire du lecteur une mosaïque de couleurs, de paysages, d'animaux et de personnages d'une infinie variété. Ce monde imaginaire est d'une richesse impossible à résumer : langues, climats, coutumes, tout change d'un pays à l'autre. Ce qui frappe lorsqu'on le compare avec le monde réel, c'est son absence d'uniformité. On peut supposer, pourtant, que certaines technologies ou pratiques culturelles, au sens large, sont communes à tous les pays d'Orbae. Mais elles restent invisibles, ou maintenues à la marge du récit : ce qui intéresse François Place, dans la construction littéraire de ce monde imaginaire, ce sont moins les points communs des pays d'Orbae que leurs différences.

Les doubles-pages encyclopédiques⁶³⁰, composées de vignettes que l'auteur incorpore à la fin de chaque chapitre consacré à un pays d'Orbae, sont révélatrices de cette appétence pour la diversité. Du pays des Pierreux, il nous montre un loup des rochers et un pélican fouisseur ; de l'île d'Orbae, un microdonte cornu, un élan à bois de masque ; des royaumes de Nilandâr, une girafe des montagnes (au pelage soyeux) et un éléphant de guerre... Nulle part on n'aperçoit les animaux identiques (vaches, moutons, pigeons, rats ou chiens) et communs à tous les espaces habités. Même constat au sujet de la flore d'Orbae représentée dans ces vignettes : on découvre les cactus géants du désert des Tambours, l'herbe

⁶²⁸ L'illustration placée en annexe 36 illustre pleinement cette constante dans l'œuvre de François Place. Les mots « *terra incognita* », écrits sur une carte, constituent un appel irrésistible pour l'équipage du navire qui parcourt l'Océan. Comment mieux décrire l'appel de l'inconnu ?

⁶²⁹ F. Place, *Atlas des géographes d'Orbae*, *op. cit.*, t. II, p. 205.

⁶³⁰ Voir, par exemple, les annexes 4, 20, 21 et 22.

à nuages des îles Indigo, les plantes migratrices du pays du Lotus et les mandragores des Montagnes éponymes. Aucune allusion n'est faite aux chênes, aux pins, aux fougères ou aux plantes céréalières qui couvrent sans doute de vastes espaces du pays d'Orbae... Ce qui intéresse l'auteur est ce qui distingue tous ces espaces, non les invariants naturels ou culturels que l'on y retrouve. François Place s'inscrit ainsi dans l'héritage des voyageurs du Moyen Âge, frappés par les originalités inattendues des pays orientaux qu'ils découvrirent. Témoin le franciscain Guillaume de Rubrouck qui relate le sentiment qu'il aurait éprouvé en rencontrant pour la première fois les Mongols, en Crimée, en 1253 : « Trois jours après avoir quitté Soldaia, nous rencontrâmes les Tartares. Lorsque j'entrai parmi eux, il me sembla véritablement que j'entrais en un autre monde ! Je vais vous décrire de mon mieux leur mode de vie et leurs mœurs⁶³¹ ». Marco Polo fait de même dans le récit de ses voyages en Orient : il décrit avec précision la coutume de la crémation, la théorie de la réincarnation, l'usage de papier-monnaie ou la figure de Bouddha... Voyageur pendant un quart de siècle, Marco Polo reste celui qui a traversé les frontières, déplacé les repères et montré « qu'il existait d'autres manières d'être homme que de nôtre européen »⁶³².

L'appétence de l'auteur pour la diversité humaine fournit à l'illustrateur un formidable réservoir de dessins. Nulle répétition parmi eux : animaux, végétaux, habits, objets, paysages, visages, tout change au gré des pages. Même les navires et les armes diffèrent : on pourrait modifier la célèbre citation de Fernand Braudel au sujet de la France⁶³³, « Orbae se nomme diversité ». Mais on peut émettre l'hypothèse que cette mise en lumière de ce qui diffère plutôt que de ce qui se ressemble participe d'une méfiance fondamentale de François Place vis-à-vis de l'uniformisation du monde. Le monde d'Orbae qu'il imagine est encore trop jeune pour avoir connu la mondialisation et ses effets délétères sur la diversité alimentaire, vestimentaire ou plus largement culturelle. Bien que le processus soit perceptible à travers la représentation récurrente des voyageurs occidentaux, tels les soldats qui abordent le pays des Yaléoutes, les ingénieurs qui traversent à toute allure le désert d'Ultima ou le missionnaire qui tente d'évangéliser le pays des Baïlabaïkal, il est loin d'être achevé. D'innombrables obstacles se dressent encore sur son chemin, du fait de l'immensité des distances, des contraintes naturelles ou de la méfiance des hommes face aux influences étrangères. Les tempêtes d'Ultima qui mettent en pièces les énormes machines roulantes venues d'au-delà des mers ou le sommeil dans lequel les Amérindiens plongent les conquistadors avides de richesses symbolisent cette mise en échec répétée.

⁶³¹ Guillaume de Rubrouck, *Voyage dans l'Empire mongol, 1253-1255*, trad. Cl.-Cl. Kappler et R. Kappler, Paris, 1993, p. 78. Citation issue de : A. Provost, « Frontières et seuils dans le *Dévolement du monde* », société des historiens médiévistes de l'Enseignement supérieur public, *Histoire monde, jeux d'échelles et espaces connectés : XLVII^e Congrès de la SHMESP (Arras, 26-29 mai 2016)*, Paris, Éditions de la Sorbonne, 2017, pp. 251-263.

⁶³² G. Lendud, « Quand voir, c'est reconnaître. Les récits de voyage et le regard anthropologique », *Enquête*, 1 (1995), p. 118. Citation extraite du même article d'A. Provost que *supra*.

⁶³³ « La France se nomme diversité », F. Braudel, *L'identité de la France*, Paris, Flammarion, coll. Mille et une pages, 2011.

François Place se fait ainsi le chantre de la diversité des langues, des paysages et des coutumes. Il semble partager l'inquiétude de Claude Lévi-Strauss, qui constatait dans son ouvrage intitulé *Race et histoire* « qu'on refuse d'admettre le fait-même de la diversité culturelle ; on préfère rejeter hors de la culture, dans la nature, tout ce qui ne se conforme pas à la norme sous laquelle on vit »⁶³⁴. Soucieux de préserver une variété culturelle millénaire, Lévi-Strauss recommande même la persistance de barrières culturelles⁶³⁵ pour la préserver, car « toute création véritable implique une certaine surdité à l'appel d'autres valeurs pouvant aller jusqu'à leur refus et même leur négation. Car on ne peut, à la fois, se fondre dans la jouissance de l'autre, s'identifier à lui, et se maintenir différent⁶³⁶ ». François Place semble suivre ce raisonnement lorsqu'il place son héros, Cornélius, face au même dilemme que le héros des *Derniers Géants* : doit-on divulguer la découverte de populations aussi radicalement différentes que fragiles ? Cornélius choisit, à la différence d'Archibald Leopold Ruthmore, de garder le silence sur ces merveilles. Il pressent, lui aussi, que la mise en contact du peuple des Zizotls avec les habitants d'Orbae, même animés des meilleures intentions, leur sera fatale. Le secret les préserve ici d'une funeste acculturation.

Entre la publication de *l'Atlas des géographes d'Orbae* et du *Secret d'Orbae*, l'Unesco a adopté en fanfare la « Convention sur la protection et la promotion de la diversité des expressions culturelles » en octobre 2005 à Paris. Preuve en est que l'inquiétude face au nivellement des différences culturelles est partagée par-delà les frontières. Mais, dans le monde d'Orbae, cette diversité concerne tous les domaines, puisque même les lois de la physique les plus élémentaires varient d'un espace à l'autre, ainsi que l'illustrent les « pluies inverses⁶³⁷ » qui existent dans l'île de Selva ou les Terres Intérieures si changeantes de l'île d'Orbae. Ce n'est donc sans doute pas un hasard si François Place s'est intéressé au mythe de Babel et y a consacré récemment (2020) un album. Mais dans sa relecture du mythe biblique, la diversité des langues, et plus généralement des cultures, cesse d'être une malédiction pour devenir la planche de salut d'une cité en crise car trop refermée sur elle-même. Il décrit, par exemple, le règne glorieux de la reine Bérénice, qui épouse un prince marchand étranger, aménage un port en eaux profondes, accueille de « grands vaisseaux venus du bout du monde »⁶³⁸ et installe un marché aux épices sous les arcades des entrepôts⁶³⁹. Ici, on peut entendre des langues inconnues, goûter à de nouvelles saveurs, de nouvelles danses et « découvrir surtout une nouvelle douceur de vivre ». Cette cité rêvée de Babel s'inscrit pleinement dans le monde

⁶³⁴ C. Lévi-Strauss, *Race et histoire*, Paris, Unesco, Folio Essais, 1952.

⁶³⁵ Remarquons que François Place a imaginé dans son monde d'Orbae une barrière bien réelle qui doit assurer l'étanchéité de la frontière culturelle entre l'Empire des Cinq-Cités et les civilisations occidentales : la grande barrière de conjuration. Elle parcourt la cime des sommets andins à perte de vue. Mais suffira-t-elle à empêcher le retour des conquistadors ?

⁶³⁶ C. Lévi-Strauss, *Race et culture*, Paris, Unesco, Folio Essais, 1971 (conférence prononcée le 22 mars 1971 à Paris).

⁶³⁷ Il s'agit d'un phénomène météorologique, spécifique à cette île, au cours duquel l'eau des marécages est brutalement aspirée vers le haut.

⁶³⁸ F. Place, *Rois et Reines de Babel*, Paris, Gallimard Jeunesse, 2020, pp. 32-34.

⁶³⁹ Voir l'annexe 78.

d'Orbae, d'autant que le lecteur y retrouve les maçons volants originaire de la cité du Vertige⁶⁴⁰ ou la bibliothèque des nuages de la cité d'Orbae⁶⁴¹. Mosaïque chatoyante, la géographie d'Orbae constitue une supplication pour ne pas niveler nos différences en échange d'une rationalisation à courte vue.

III.4.3. Une ode à la beauté du monde

La construction littéraire du monde d'Orbae peut s'apparenter à une ode, tant tous les textes et les illustrations qui y participent semblent constituer un unique chant lyrique, teinté d'émerveillement et de regret. Chanter la beauté du monde : le projet est ancien, mais François Place le réinterprète en déployant sous les yeux du lecteur des paysages et sociétés étonnants et fascinants. Ici, la beauté se niche non dans l'exceptionnel mais dans la banalité apparente du réel. Il observe ce monde avec les yeux de Jacques Prévert, qui invitait dans son poème « Vous allez voir ce que vous allez voir » le lecteur à ouvrir les yeux sur la beauté qui l'entoure plutôt que de guetter un ciel vide et incolore :

Une fille nue nage dans la mer
Un homme barbu marche sur l'eau
Où est la merveille des merveilles
Le miracle annoncé plus haut ?⁶⁴²

Le monde d'Orbae ne se justifie pas par une transcendance religieuse. La figure du missionnaire, qui s'efforce de convaincre le peuple des Bailabalaks de renoncer à leurs croyances ancestrales, avant d'en devenir finalement le chaman, illustre cette méfiance vis-à-vis de la puissance du discours religieux. La sacralité, dans le monde d'Orbae, est immanente. Comme le constate l'ethnologue Marc Augé en étudiant les sociétés africaines : « le sacré comme séparation du profane n'est guère repérable dans l'espace : il est partout »⁶⁴³.

Ce qui intéresse avant tout François Place, ce sont des paysages en apparence anodins, parcourus et observés par des habitants d'Orbae, hommes ou femmes, jeunes ou vieux, riches ou pauvres. Leurs voyages sont un prétexte pour peindre les espaces qu'ils observent et entrouvrir le voile du mystère sur les prodiges endémiques qu'ils recèlent. Si Orbae possède des merveilles du monde officielles et établies,

⁶⁴⁰ Voir l'annexe 79.

⁶⁴¹ La description qu'en fait François Place dans *Le Secret d'Orbae, le voyage de Cornélius*, ressemble trait pour trait à l'illustration qu'il réalise, dix ans plus tard, pour l'album *Rois et Reines de Babel* : « on ne consulte ces grands livres que suspendus à des sangles, si bien que les savants versés dans cette spécialité semblent de grands oiseaux qui crient pour se faire entendre et qui vont donner de la tête contre les piliers soutenant la coupole lorsqu'ils se balancent trop vivement pour atteindre les rayonnages » (pp. 219-220). Voir l'annexe 80.

⁶⁴² Jacques Prévert, *Paroles*, Paris, Gallimard, coll. Folio Plus, 1999 [1946], p. 182.

⁶⁴³ Marc Augé, « Espace et sacralité », *Cahiers d'études africaines*, n°198-199-200, 2010, pp. 853-856.

nous ne les connaissons pas, car la beauté est ailleurs : dans la baie des Yaléoutes, les brumes du pays des Zizotls ou les rochers déchiquetés du pays des Pierreux.

À travers ces ouvrages, François Place se glisse dans la peau d'un nomade épris d'horizon qui, à l'issue d'un long voyage, raconte à ceux qu'il a laissé derrière lui ce que l'ailleurs recèle comme trésors. Ses lecteurs sont les mêmes qui interrogent le voyageur dans le poème de Baudelaire, « Le voyage » :

Étonnants voyageurs ! quelles nobles histoires
Nous lisons dans vos yeux profonds comme les mers !
Montrez-nous les écrins de vos riches mémoires,
Ces bijoux merveilleux, faits d'astres et d'éthers.

Chaque page ouvre sur une nouvelle particularité pittoresque du monde d'Orbae. Même lorsque les personnages de François Place traversent un pays déjà évoqué dans un passage antérieur, c'est pour en montrer un nouveau lieu pittoresque ou en déceler une étrangeté inédite. L'inconnu semble ici inépuisable, comme si l'ennui et la lassitude en étaient bannis. Les Terres Intérieures d'Orbae, que les Grands Découvreurs ne peuvent jamais définitivement explorer puisqu'elles se renouvellent au gré de l'imagination des femmes cartographes, symbolisent cette vanité d'épuisement du mystère. Les habitants d'Orbae doivent accepter de ne jamais d'en découvrir toutes les contrées. C'est un châtement pour les dirigeants qui rêvent de soumettre les espaces et les peuples, mais un horizon désirable pour ceux qui estiment que la curiosité se justifie à elle-même.

Voilà pourquoi on peut définir le projet littéraire d'Orbae comme une invitation au voyage. D'une façon ou d'une autre, tous les personnages de François Place succombent à l'appel de la route. Cornélius, le marchand de tissus, s'arrache à la routine commerciale qui le rivait à son plat pays pour remonter la route de la soie qui le conduit en Orient ; Ziyara descend de son village montagnard pour guider la flotte de Candaâ ; Ortélius s'enfonce dans le pays des Zizotls ; le vieux Huan abandonne son trône pour chercher une femme dont la beauté le hante et le jeune Kadelik, malgré sa cécité, entreprend de suivre un étalon blanc pour rejoindre la fête des dix mille juments blanches...

Le mouvement, qu'il soit physique ou spirituel, ouvre une porte sur des merveilles que le sédentaire ignore. Certains textes sont pourtant ambigus, car tous les voyageurs ne sont pas animés des meilleures intentions, tels les hommes en bleu qui souhaitent exploiter les ressources des Yaléoutes ou les mécaniciens qui pétaradent à travers le désert d'Ultima. Mais ce carnet de voyage imaginaire fonctionne, en un sens, comme un guide qui laisse deviner au lecteur un monde qu'il ne pourra jamais arpenter. François Place défend ainsi, par là-même, la valeur des voyages imaginaires.

III.4.4. Un message à la fois écologique et cosmopolite

En lisant les ouvrages qui participent à la construction littéraire du monde d'Orbae, le géographe ne peut s'empêcher de noter que l'auteur s'intéresse davantage à la géographie physique qu'à la géographie humaine. Non qu'il néglige complètement cette dernière, mais les illustrations de steppes, de montagnes ou de rivages dépassent largement en nombre les espaces bâtis. Ce sont les espaces non encore anthropisés qui attirent son attention, plus que ceux que les hommes ont déjà transformés en profondeur. Cet écocentrisme⁶⁴⁴ apparaît aussi dans l'articulation entre hommes et paysages que l'on retrouve dans les aquarelles où il représente de frêles silhouettes humaines qui s'agitent dans l'immensité d'un milieu naturel⁶⁴⁵.

Cette œuvre revêt, en outre, une dimension écologique dans la mesure où l'intérêt de l'auteur pour la biodiversité, animale, végétale ou géomorphologique, se double d'une inquiétude répétée pour sa préservation. Si on définit l'écologisme, au sens large, comme un ensemble de valeurs et de propositions qui vise à la protection de l'environnement, on peut déceler sans peine une tonalité écologiste dans les deux ouvrages étudiés. Au cours d'un entretien avec Christophe Meunier, François Place déclare ainsi : « Il y a une inquiétude concernant l'appauvrissement des milieux naturels qui est bien réelle. La Terre est quand même malmenée. »⁶⁴⁶

La plupart des personnages d'Orbae sont, en effet, soucieux de la vie animale, qu'il s'agisse de la relation de Ziyara avec les dauphins ou de la confiance mutuelle entre les habitants du pays des Frissons et leurs chiens. À l'inverse, les personnages négatifs balancent entre indifférence et hostilité vis-à-vis des autres êtres vivants. Le prince Nalibar, roi d'un des deux royaumes de Nilandâr, l'illustre bien : une fois le palais de son frère conquis, il « fait trancher la tête de tous les serviteurs de son frère et abattre tous ses animaux⁶⁴⁷ ». Au contraire, son neveu, le jeune Nandjadîn, réussit à s'enfuir grâce à la complicité des girafes avec lesquelles il a grandi. À la fin du récit, ce seront justement les animaux qui se chargeront de châtier définitivement l'orgueilleux prince : « Nalibar, emporté par la violence de l'assaut, perd l'équilibre et tombe à terre. Alors les girafes rejoignent le tyran en quelques enjambées et le piétinent avant qu'il ait

⁶⁴⁴ J'emprunte le terme à Aldo Leopold, qui désigne ainsi un système de valeurs centré sur la nature, par opposition à un système centré sur l'humain (c'est-à-dire anthropocentrique). De cet écocentrisme découle une éthique : « Une chose est juste lorsqu'elle tend à préserver l'intégrité, la stabilité et la beauté de la communauté biotique. Elle est injuste lorsqu'elle tend à l'inverse. » A. Leopold, *L'Almanach d'un comté des sables*, 1949.

⁶⁴⁵ Voir, entre mille exemples, l'annexe 29, qui représente une chasse au canard dans les étendues lacustres du pays des Baïlabalaks.

⁶⁴⁶ François Place et Christophe Meunier, « Entretien avec François Place », 23 janvier 2013, accessible en ligne sur le blog de C. Meunier, « Les territoires de l'album, Espaces et spatialités dans les albums pour enfants » : <https://lta.hypotheses.org/418>

⁶⁴⁷ F. Place, *Atlas des géographes d'Orbae, op. cit.*, t. II, « Les deux royaumes de Nilandâr », p. 18.

eu le temps de se relever⁶⁴⁸ ». Justice est faite, les animaux secondant les hommes pour restaurer l'ordre social.

L'harmonie entre hommes et bêtes est présentée comme un idéal accessible, qui atteint son apogée à travers la figure du Roi des Rois du pays de la Rivière Rouge, incarnation de la sagesse royale. La cérémonie du « discours des animaux », à laquelle assiste, ébahi, Joao, en constitue l'acmé. Une gazelle s'avance devant le souverain :

L'homme et l'animal, face à face, s'arrêtèrent pour se toucher du regard. Alors des mots à peine audibles [...] sortirent de la bouche du roi, et l'on vit la gazelle, ses délicates oreilles dressées et frissonnantes, s'approcher tout doucement de la voix d'où sortaient les fils ténus de ce discours qu'elle seule semblait pouvoir comprendre. Tirée par le charme de cette parole comme par une longe, elle s'approcha, pas à pas, jusqu'à venir toucher du bout de son museau la main du roi⁶⁴⁹.

Cet épisode, qui fait écho au sermon aux oiseaux de saint François d'Assise⁶⁵⁰, souligne que la frontière qui sépare l'homme de l'animal dans le monde d'Orbae n'est pas imperméable. L'expérience du dialogue entre le roi et la gazelle vise à souligner la familiarité ontologique qui existe entre eux : le ministre parle ainsi de « nos frères animaux⁶⁵¹ ». Cette proximité est contagieuse, puisque Joao, témoin de la cérémonie, se remémore par la suite une expérience similaire :

L'épisode de la gazelle réveillait en lui de vieux rêves, des adresses qu'il se rappelait avoir lancé aux nuages, à la rivière, aux corbeaux, au vent et à la neige. Le sentiment soyeux de la fragilité de tout ce qui porte la plume et le poil, comme cet oisillon tombé du nid dont il avait longuement regardé, enfant, le cœur battre sous le fin duvet de la peau⁶⁵².

⁶⁴⁸ *Ibid.*, p. 21.

⁶⁴⁹ *Ibid.*, « Le pays de la Rivière Rouge », p. 83.

⁶⁵⁰ Thomas de Celano, le biographe de saint François, relate ainsi cet épisode célèbre : « Mes frères les oiseaux, vous avez bien sujet de louer votre créateur et de l'aimer toujours ; Il vous a donné des plumes pour vous vêtir, des ailes pour voler et tout ce dont vous avez besoin pour vivre. De toutes les créatures de Dieu, c'est vous qui avez meilleure grâce ; il vous a dévolu pour champ l'espace et sa simplicité ; vous n'avez ni à semer, ni à moissonner ; il vous donne le vivre et le couvert sans que vous ayez à vous en inquiéter. À ces mots, rapportent le saint lui-même et ses compagnons, les oiseaux exprimèrent à leur façon une admirable joie ; ils allongeaient le cou, déployaient les ailes, ouvraient le bec et regardaient attentivement. » Thomas de Celano, *Vie de saint François d'Assise*, traduction française, introduction et notes de D. Vorreux, Paris, Éditions franciscaines, 1952. On peut noter, en outre, que François Place s'intéresse depuis longtemps à la spiritualité franciscaine puisqu'il a illustré un livre consacré à sa figure fondatrice : G. Berton, *Celui qui parlait aux oiseaux ou la vie de Saint François d'Assise*, Paris, Gallimard, 1993.

⁶⁵¹ F. Place, *Atlas des géographes d'Orbae, op. cit.*, t. II, « Le pays de la Rivière Rouge », p. 83.

⁶⁵² *Ibid.*

François Place est familier⁶⁵³ des écrits d'Élisée Reclus⁶⁵⁴, un géographe lyrique et engagé dont l'œuvre féconde a marqué la seconde moitié du XIX^e siècle : on retrouve de nombreuses correspondances entre leurs deux œuvres. Le géographe écrivait ainsi, en 1885 : « L'homme doit vivre en harmonie avec la nature ». Suite à de nombreux voyages où il constate les ravages que peuvent causer les aménagements humains sur un espace⁶⁵⁵, il met en lumière l'influence mutuelle entre les hommes et leurs milieux : « une harmonie secrète s'établit entre la Terre et les peuples qu'elle nourrit, et quand les sociétés imprudentes se permettent de porter la main sur ce qui fait la beauté de leur domaine, elles finissent toujours par s'en repentir ». Témoin de la révolution industrielle, il porte, comme François Place, un regard prudent sur les « progrès » qu'elle entraîne et se méfie des « régress » qui l'accompagnent aussi⁶⁵⁶. Reclus est, lui aussi, très sensible à la dimension esthétique des espaces et écrit : « là où le sol s'est enlaidi, là où toute poésie a disparu du paysage, les imaginations s'éteignent, les esprits s'appauvrissent ». Il s'intéresse de près aux peuples premiers, sans condescendance (il les appelle « nos frères primitifs⁶⁵⁷ »), et dénonce avec force le sort des « peuples supprimés⁶⁵⁸ ». Pour lui, les Européens doivent s'inspirer de ces sociétés modèles qui fonctionnent sans État.

Reclus condamne l'orgueil de ses contemporains qui croient pouvoir échapper à l'influence des milieux naturels par la technique : « Quelle que soit la relative facilité d'allures que nous ont conquises, notre intelligence et notre volonté propres, nous n'en restons pas moins des produits de la planète : attachés à sa surface comme d'imperceptibles animalcules, nous sommes emportés dans tous ses mouvements et nous dépendons de toutes ses lois⁶⁵⁹ ». Dans le chapitre consacré au désert d'Ultima, c'est un semblable aveuglement aux peuples premiers et aux conditions climatiques qui conduit l'expédition d'Onésime Tiepolo au désastre.

⁶⁵³ J'ignore jusqu'où va son intérêt pour Elisée Redus, mais il cite à plusieurs reprises son œuvre. Par exemple, dans un entretien avec Christophe Meunier : « On m'a raconté que le grand géographe Elisée Redus, quand il était enfant, avait mordu son frère à l'épaule en voyant la mer pour la première fois. » François Place et Christophe Meunier, « Entretien avec François Place », 23 janvier 2013, accessible en ligne sur le blog de C. Meunier, « Les territoires de l'album, Espaces et spatialités dans les albums pour enfants » : <https://lta.hypotheses.org/418>

⁶⁵⁴ Elisée Redus, né en 1830 et mort en 1905, est un géographe et militant anarchiste français. Ses ouvrages majeurs sont *La Terre, sa Géographie universelle* (en 19 volumes), *L'Homme et la Terre*, ainsi que *l'Histoire d'un ruisseau* et *l'Histoire d'une montagne*.

⁶⁵⁵ Notamment dans le sud des États-Unis, où il observe l'activité humaine le long du Mississippi et se montre très critique sur l'aménagement des zones sauvages. Il prédit des catastrophes si le drainage des zones humide se poursuit ainsi et écrit : « campagnes, villes, populations seraient emportées et vomies dans la mer du Mexique ».

⁶⁵⁶ D'après P. Pelletier, « Révolution, évolution, progrès et régress chez Elisée Redus », *Arts et Savoirs* [en ligne], n°12, 2019.

⁶⁵⁷ E. Redus, *L'Homme et la Terre*, Paris, Librairie Universelle, t. VI, 1908, p. 510. Cette observation, ainsi que les suivantes, s'inspirent de la lecture de l'article de Béatrice Giblin : « Elisée Redus : un géographe d'exception », *Hérodote*, vol. 117, n° 2, 2005, pp. 11-28.

⁶⁵⁸ E. Redus, *L'Homme et la Terre*, Paris, Librairie Universelle, t. V, 1907, p. 329.

⁶⁵⁹ E. Redus, *La Terre*, Paris, Hachette, 1870, t. II, p. 622

Comme les personnages itinérants de François Place, Reclus estime qu'il n'y a pas de connaissance sans voyage et que l'homme n'apprend véritablement qu'avec ses pieds⁶⁶⁰ :

Voir la Terre, c'est pour moi l'étudier ; la seule étude véritablement sérieuse que je fasse est celle de la géographie et je crois qu'il vaut beaucoup mieux étudier la nature chez elle que de se l'imaginer au fond de son cabinet... pour connaître il faut voir. J'avais lu bien des phrases sur la mer des Tropiques, mais je ne les ai pas comprises tant que je n'ai pas vu de mes yeux ses îles vertes et ses traînées d'algues et ses grandes nappes de lumière phosphorescente. Voilà pourquoi je veux voir les volcans de l'Amérique du Sud⁶⁶¹.

Reclus partage aussi avec François Place une fascination pour toutes les cartes, surtout celles qui, par la force de l'imagination, prennent vie sous l'œil du lecteur attentif. Entre 1895 et 1898, il se lance dans un projet de construction d'un Grand Globe (une maquette de plus de 127,5 mètres de diamètre), destinée à représenter fidèlement la Terre, et qui devait être érigée sur la colline parisienne de Chaillot pour l'Exposition universelle de 1900. Ce sera un échec, mais il décrit ainsi cette carte mort-née, avec les accents d'une Ziyara devenue doyenne des femmes-cartographes d'Orbae :

Des milliers de vues, de paysages, de types d'hommes et d'animaux, de scènes caractéristiques seront placées en diorama mouvant dans les panneaux intérieurs de l'enveloppe, en face même des formes géographiques correspondantes figurées sur la convexité du globe. Nous assisterons ainsi à toutes les manifestations de la vie sur terre, dont nous parcourrons du regard les étendues. Nous la verrons s'animer, se transformer et l'harmonie se fera dans notre imagination entre la terre, ses phénomènes de toute nature, ses plantes et ses habitants⁶⁶².

Le monde d'Orbae fonctionne, en un sens, comme une réponse, à un siècle de distance, aux inquiétudes géographiques d'Élisée Reclus. On y retrouve, en outre, un appel à la tolérance et au cosmopolitisme. Si toute l'œuvre d'Élisée Reclus s'inscrit dans une géographie engagée au service des idées libertariennes et anarchistes, les écrits de François Place portent un message similaire, quoique dénué d'idéologie. Beaucoup de ses personnages font face à l'intolérance, tels les Pierreux, lapidés et dont les précieux livres finissent brûlés par une populace haineuse, les aborigènes d'Ultima, invisibilisés par le sentiment de supériorité des grandes puissances ou les Mandargs, considérés comme des sauvages sanguinaires par les représentants de l'Empire du Levant. Le salut, dans chaque récit, vient de l'ouverture aux autres et de la découverte de leur culture. Dans le chapitre consacré au pays des Frissons, le seul où le héros s'exprime

⁶⁶⁰ Redus écrit aussi, dans sa correspondance : « j'ai suffisamment griffonné ; mais cela ne me suffit pas, je veux aussi voir les Andes pour jeter un peu de mon encre sur leur neige immaculée ». E. Redus, *Correspondance*, Paris, L'Harmattan, Archives Karéline, t. II, p. 113.

⁶⁶¹ E. Redus, *Correspondance*, Paris, L'Harmattan, Archives Karéline, t. II, 2010, p. 109.

⁶⁶² Citation extraite d'un article de Jérôme Cordelier, « Fromantin exhume le Globe d'Élisée Redus pour l'Expo universelle ! », *Le Point.fr*, 29 juillet 2015.

à la première personne du singulier, c'est parce que la tribu de Nangajjik accepte d'accueillir en son sein d'abord un grand chien solitaire, Né-de-la-griffe-de-l'ours, puis une jeune femme et son nourrisson, que le voyage nocturne durant la Longue Nuit polaire se déroule paisiblement. Si l'incompréhension est une source de danger, l'hospitalité est la réponse : le monde d'Orbae est un plaidoyer en faveur de l'ouverture et du franchissement des frontières.

*

*

*

*

Il serait réducteur de résumer l'*Atlas des géographes d'Orbae* et le *Secret d'Orbae* à une simple défense de l'altérité géographique et culturelle. Toutefois, au-delà de la dimension ludique et esthétique des écrits et des images de François Place, la façon dont il nous donne à voir son monde imaginaire est significative de son rapport au monde réel, passé et présent. Orbae fonctionne un peu comme un manuel destiné à réenchanter un monde moderne dans lequel il n'y a plus d'espaces blancs sur les cartes. Puisque, selon la formule de John Keats, « toute beauté est joie qui demeure », la mise en mots et en images de ces vingt-six pays a pour ambition de résonner longtemps après la dernière page dans l'imaginaire de ses lecteurs. Car ce qui unit les voyageurs d'Orbae, par-delà la barrière des frontières, des langues et des coutumes, c'est un commun émerveillement devant la splendeur du monde qui se déploie sous leurs yeux. Ils ont tous, en somme, la beauté en partage. Ne serait-ce pas le lieu privilégié pour que littérature et géographie s'y rencontrent ?

Conclusion

En exergue de leur *Dictionnaire des lieux imaginaires*, Alberto Manguel et Gianni Guadalupi racontent une anecdote géographique surprenante⁶⁶³ : en 1923, un groupe de jeunes soldats britanniques furent envoyés pour effectuer des relevés de terrain dans une inaccessible région d'Afrique. Épuisés par ce rude labeur, ils décidèrent d'accélérer le travail pour rentrer à la caserne, bien qu'il leur restât encore une colline à parcourir. Ils regagnèrent donc leur bureau et découpèrent dans un magazine la silhouette d'un éléphant pour en dessiner les contours sur la carte et créer ainsi la silhouette de la montagne. L'idée est ingénieuse et on peut encore apercevoir cette montagne en forme d'éléphant dans le coin nord-ouest de la feuille 17, *Afrique (Côte d'Or)*, dans les *British Map Series* au 1/62500. Cette victoire de l'imagination sur le réel est un bon exemple d'émancipation des restrictions liées à la véracité des faits. Mais, dans le pays d'Orbae, le plus extraordinaire est que la montagne-éléphant aurait fini par réellement exister car en modifier une carte, c'est modifier le monde.

À l'issue de cette excursion imaginaire dans un monde qui l'est tout autant, un double constat s'impose. À travers la construction littéraire d'Orbae, François Place s'inscrit, d'abord, dans une longue tradition de *worldbuilding*. Il imagine plusieurs pays, dotés d'une faune et d'une flore originale et pittoresque, y situe les aventures de ses personnages qui, confrontés à des obstacles variés (ennemis, compétition, mystère, menace à conjurer ou lieu à atteindre...), évoluent et se transforment au fil des rencontres et des kilomètres. On retrouve des éléments qui sont, somme toute, attendus dans ce type de projet artistique : une toponymie évocatrice, des pays associés à un nombre limité de caractéristiques spatiales marquées, ce qui aboutit à une géographie très différenciée. Le pays des Frissons est glacial, celui de Selva est forestier, le désert des Pierreux est minéral et la cité du Vertige est d'une architecture toute verticale...

Mais Orbae aboutit finalement à une construction très personnelle et originale. Le talent d'illustrateur de François Place donne à voir une multitude de vastes paysages, dans lesquels se distinguent, au second plan, des silhouettes humaines. Ces pages offrent une rare ampleur visuelle aux espaces qu'il imagine, et favorisent l'immersion du lecteur dans son paysage mental. Autre originalité : son goût des cartes le conduit à les multiplier à la fois dans leurs formes cartographiques et dans le fil du récit. Elles occupent une place centrale dans *l'Atlas des géographes d'Orbae* et le *Secret d'Orbae*, témoignant d'une fascination de l'auteur pour ces objets hybrides, à la fois scientifiques, magiques, artistiques et artisanaux. Quant aux héros d'Orbae, ils font preuve, au-delà de leurs différences, d'un goût pour l'espace constant : celui qu'ils

⁶⁶³ A. Manguel et G. Guadalupi, *Dictionnaire des lieux imaginaires*, Arles, Actes Sud, 1998, p. 7. Je n'ai pas réussi à trouver la carte mentionnée pour vérifier cette anecdote. Cela dit, si ce canular géographique est aussi un canular littéraire, cela n'en enlèverait ni le sel ni l'intérêt. Au contraire ?

cherchent, qu'ils parcourent, qu'ils protègent ou qu'ils étudient. Dans un sens, les pays d'Orbae, dans leur épaisseur, leur poésie et leur diversité, sont les véritables héros de tous ces récits. Arrière-plans toujours présents derrière chaque histoire, mais à chaque fois différents, ils racontent la beauté du monde, sa fragilité et son inépuisable mystère.

Les œuvres de François Place sont, à de nombreux égards, très contemplatives. Le monde qu'il imagine, qu'il dessine et qu'il décrit, est d'abord un monde à voir et un monde à rêver. Le seul élément qui n'est jamais présent dans cet espace, c'est l'ennui et la monotonie. Paysages, animaux, traditions, constructions, ressources : tout varie d'un espace à l'autre, rien n'y est uniforme. Les Terres Intérieures de l'île d'Orbae résument à elles seules les caractéristiques de cet univers : elles changent au gré des hypothèses cartographiées sur la Carte-Mère et constituent ainsi un réservoir de terres à explorer sans cesse renouvelé. Si Colette écrivait que « le visage humain fut toujours [son] plus grand paysage », on pourrait dire à l'inverse que pour François Place ce sont les paysages d'Orbae qui composent un visage qui résume l'humanité⁶⁶⁴. On y retrouve toute la diversité des cultures, sa vulnérabilité, sa curiosité et une jeunesse qui semble éternelle : Orbae c'est un monde-visage qui ne vieillit pas.

En dépit de cette dimension contemplative, le monde d'Orbae parle aussi du nôtre. Il représente, par un jeu subtil de correspondances, la Terre telle qu'elle apparaissait aux premiers découvreurs : vaste, mystérieuse et débordante de ressources inépuisables. Un monde non transformé par les progrès technologiques, sans unité politique ou culturelle, composé de pays qui, majoritairement, s'ignorent paisiblement. Ici, les hommes n'ont pas domestiqué la distance ni dompté les aléas naturels. De certaines pages émane un parfum subtil de nostalgie et de regret : nostalgie d'une beauté et d'une diversité paysagère largement altérée aujourd'hui, regret pour toutes les victimes de l'anthropisation du monde (peuples, animaux, paysages). En peignant ce monde d'hier, à la fois fantasmagorique et chimérique, François Place tend un miroir à notre planète. C'est l'ultime chant du cygne d'un monde qui a disparu. Qu'avons-nous fait de tous les trésors qu'il nous offrait ? Le monde imaginaire d'Orbae est une supplication et un appel à la tolérance et à la responsabilité humaine. Le message peut être critiqué pour son apparente banalité, mais il est fabriqué avec une poésie textuelle et visuelle rare.

François Place, dans le monde qu'il invente, est à la fois la divinité créatrice, le raconteur d'histoires et le peintre qui fixe les images sur le papier. Il joue avec les codes de l'encyclopédie et de l'atlas pour aboutir à une œuvre qui présente un monde à la fois plausible, par sa cohérence et sa complexité, et fantastique, par la présence permanente du surnaturel. Si Orbae peut apparaître à première vue comme un monde idéal, il est bien loin d'être une simple variation du jardin d'Eden. On y rencontre la violence, l'avidité,

⁶⁶⁴ Comme on peut le voir dans l'annexe 1, déjà évoquée en introduction.

des structures sociales oppressantes et une indifférence hautaine pour les individus jugés comme inférieurs. Les sociétés d'Orbae sont complexes et ambiguës, mais tellement différenciées que le lecteur se mue en anthropologue émerveillé de découvrir un nouveau peuple à chaque chapitre. François Place s'adresse ainsi à un vaste public, en incluant de la gravité dans un récit coloré et rempli de rebondissements. Il s'adresse, en somme, à l'adulte qui s'éveille dans l'enfant et à l'enfant qui demeure dans l'adulte.

Le temps d'une lecture, François Place nous emmène dans des pays issus de son imagination pour arpenter en sa compagnie ces espaces à la fois familiers et dépayés. C'est peut-être aussi une façon de ramener son lecteur, une fois la dernière page parcourue, dans le monde réel pour le regarder différemment. Il accomplit ainsi, chemin faisant, la prédiction du poète T. S. Eliot:

Nous ne cesserons pas notre exploration
Et le terme de notre quête
Sera d'arriver là d'où nous étions partis
Et de savoir le lieu pour la première fois⁶⁶⁵.

⁶⁶⁵ « We shall not cease from exploration / And the end of all our exploring / Will be to arrive where we started / And know the place for the first time ». T. S. Eliot, *Poésie*, « Little Gidding » (*Quatre Quatuors*), Paris, Seuil, trad. Pierre Leyris, 1947 (1^{ère} éd.).

Bibliographie

1- Corpus du mémoire

1.1 Corpus primaire du mémoire :

- 1- François Place, *Atlas des géographes d'Orbae*, Paris, Casterman, 2015 [coffret composé de deux tomes].
- 2- François Place, *Le secret d'Orbae*, Paris, Casterman, 2011 [coffret composé de deux romans et d'un portfolio de 18 ex-libris].

1.2 Corpus secondaire du mémoire :

- 3- Bernard Planche et François Place, *Le Livre des Conquérants*, Paris, Gallimard Jeunesse, coll. Découverte Cadet, 1987.
- 4- François Place, *Le Livre des Navigateurs*, Paris, Gallimard Jeunesse, coll. Découverte Cadet, 1988.
- 5- François Place, *Le Livre des Explorateurs*, Paris, Gallimard Jeunesse, coll. Découverte Cadet, 1989.
- 6- François Place, *Le Livre des Marchands*, Paris, Gallimard Jeunesse, coll. Découverte Cadet, 1990.
- 7- François Place, *Les Derniers Géants*, Paris, Casterman, 1992, réédité en 2006.
- 8- François Place, *Le vieux fou de dessin*, Paris, Gallimard Jeunesse, collection folio junior, 1997.
- 9- François Place, *Grand Ours*, Paris, Casterman, les albums Duculot, 2005.
- 10- François Place, *Le Roi des trois Orient*, Paris, Rue du Monde, 2006.
- 11- François Place, *Le prince bégayant*, Paris, Gallimard Jeunesse, 2006
- 12- François Place, *La fille des batailles*, Paris, Casterman, 2007.
- 13- François Place, *La douane volante*, Paris, Gallimard Jeunesse, 2010.
- 14- François Place, *Le sourire de la montagne*, Paris, Gallimard Jeunesse, 2013.
- 15- François Place, *Angel, l'Indien blanc*, Paris, Casterman, 2014.
- 16- François Place, *La 2^e, la nuit*, Paris, Les Éditions du Sonneur, coll. « ce que la vie signifie pour moi », 2017.
- 17- François Place, *Le Marquis de la Baleine*, Paris, Gallimard Jeunesse, 2018.
- 18- François Place, *La reine sous la neige*, Paris, Gallimard Jeunesse, 2019.
- 19- François Place, *Rois et Reines de Babel*, Paris, Gallimard Jeunesse, 2020.

2- Ouvrages critiques

2.1 Généralités

2.1.1 Au sujet des mondes imaginaires

- 20- Laurent Bazin, « Mondes possibles, lendemains qui chantent ? Projections utopiques dans la littérature de jeunesse contemporaine », *TRANS-*, n°14, 2012.
- 21- Gilles Béhotéguy, « Quêtes à la carte et visites guidées de quelques mondes imaginaires dans le roman pour la jeunesse contemporaine », dans *Cahiers Robinson, Cartes et plans : paysages à construire, espaces à rêver*, n° 28, 2nd semestre 2010.
- 22- Anne Besson (dir.), « Autres Mondes », *Cahiers Robinson* n° 17, mai 2005 (revue du CRELID, Université d'Artois, actes du colloque coorganisé par Anne Besson et Anne-Gaëlle Weber, Université d'Artois, les 28-29 octobre 2004).
- 23- Anne Besson, « A la Croisée des Mondes fictionnels : cycle, littérature de jeunesse et sémiotique des mondes possibles chez Philip Pullmann », dans le cadre du colloque « Autres Mondes », co-organisé par Anne Besson et Anne-Gaëlle Weber pour le CRELID, 28 et 29 octobre 2004, Université d'Artois. Dans *Cahiers Robinson* n° 17, « Autres Mondes », numéro dirigé par Anne Besson, mai 2005, p. 125-144.
- 24- Anne Besson (dir.), *Cahiers Robinson* n°17, « Autres mondes », Les Presses de l'Université d'Artois, 2005.
- 25- Anne Besson, « La carte maîtresse d'un jeu gagnant : l'imaginaire cartographique dans la fantasy contemporaine pour la jeunesse », dans *Cartes et plans : paysages à construire, espaces à rêver, Cahiers Robinson*, Les Presses de l'Université d'Artois, n°28, 2010.
- 26- Anne Besson, *Constellations. Des mondes fictionnels dans l'imaginaire contemporain*, Paris, CNRS Editions, 2015.
- 27- Anne Besson, Nathalie Prince et Laurent Bazin (dir.), *Mondes possibles, mondes fictionnels, mondes numériques*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2016.
- 28- Anne Besson, Nathalie Prince et Laurent Bazin (dir.), « De la pluralité des mondes : le paradigme de l'immersion dans les fictions contemporaines ». In *PubLiJe*, revue en ligne de l'Université du Mans, nouvelle formule, n°1, 2017.
- 29- Anne Besson, « Matérialisation et immatériel : livres et *world building* ». Dans *Nouveaux mondes, nouveaux romans ? Actes du XL^e Congrès de la SFLGC* (éd. Louise Dehondt, Anne Duprat, Irène Gayraud, Catherine Grall, Christian Michel), Bibliothèque comparatiste, 2018, pp. 171-180.
- 30- Anne Besson (dir.), *Dictionnaire de la fantasy*, Paris, Vendémiaire, 2018.
- 31- Anne Besson et Frédéric Manfrin (dir.), « Créations de mondes et imaginaires contemporains », Dans *Revue de la BNF*, n°59, 2019.
- 32- Françoise Lavocat (dir.), *La Théorie littéraire des mondes possibles*, Paris, CNRS Éditions, 2010.

- 33- Hugh Lewis-Jones (dir.), *Atlas des Mondes Imaginaires, de l'île au trésor à la Terre du Milieu*, traduit de l'anglais par Simon Bertrand, Hachette - E/P/A, 2020.
- 34- Alberto Manguel et Gianni Guadalupi, *Dictionnaire des lieux imaginaires*, Arles, Actes Sud, 1998.
- 35- André-François Ruaud, *Cartographie du merveilleux*, Paris, Gallimard, coll. Folio SF, 2001.
- 36- André-François Ruaud, *Panorama illustré de la fantasy & du merveilleux*, Paris, Les Moutons électriques, 2018.
- 37- Gilles A. Tiberghien, *Finis terrae : imaginaires et imaginations cartographiques*, Paris, Bayard, Le Rayon des curiosités, 2007.

2.1.2 Géographie et littérature

- 38- Jean-Marc Besse, *Voir la terre : six essais sur le paysage et la géographie*, Paris, Actes Sud/ENSP, 2000.
- 39- Marc Brosseau, *Des romans-géographes*, Paris, L'Harmattan, coll. « Géographie et cultures », 1996.
- 40- Marc Brosseau, *Tableau de la géographie littéraire*, Pau, Presses Universitaires de Pau et de l'Adour, 2022 [à paraître].
- 41- Michel Collot, *Pour une géographie littéraire*, Paris, José Corti éditions, coll. « Les Essais », 2014.
- 42- Michel Collot, « Tendances actuelles de la géographie littéraire », *Histoire de la recherche contemporaine*, Tome X, n°1, 2021, pp. 37-43.
- 43- Henri Desbois et Philippe Gervais-Lambony, « *Les lieux que nous avons connus...* » *Deux essais sur la géographie, l'humain et la littérature*, Paris, Presses Universitaires de Paris Nanterre, coll. Humanités-Hominités, 2017.
- 44- Lionel Dupuy, *L'imaginaire géographique. Essai de géographie littéraire*. Pau, Université de Pau et des Pays de l'Adour, 2019.
- 45- Alexandre Gefen, *Réparer le monde ; La littérature française face au XXI^e siècle*, Paris, José Corti, coll. les essais, 2017.
- 46- Brian Harley, *Le Pouvoir des cartes*, textes édités par Peter Gould et Antoine Bailly, Paris, Anthropos, 1995.
- 47- Christian Jacob, *L'empire des cartes. Approche théorique de la cartographie à travers l'histoire*, Paris, Albin Michel, 1992.
- 48- Pierre Jourde, *Géographies imaginaires, de quelques inventeurs de mondes au XX^e siècle : Gracq, Borges, Michaux, Tolkien* Paris, J. Corti, 1991.
- 49- Alberto Manguel, *Une histoire de la lecture*, trad. Christine Le Bœuf, Arles, Actes Sud, coll. Babel, 2000.
- 50- Christophe Meunier, *Quand les albums parlent d'Espace : Espaces et spatialités dans les albums pour enfants* (thèse de doctorat en géographie), ENS Lyon, 2014.

- 51- Elisée Reclus, *L'homme et la Terre*, Paris, La Découverte, n°47, 1998.
- 52- Tissier Jean-Louis, « Géographie et littérature, présentation », dans *Bulletin de l'Association de géographes français*, 84^e année, 2007-3 (septembre), *Géographie et littérature / Marginalités spatiales et sociales*, pp. 243-247.
- 53- Bertrand Westphal (dir.), *Géocritique mode d'emploi*, Limoges, Pulim, 2001.
- 54- Bertrand Westphal, *Le Monde plausible. Espace, lieu, carte*. Paris, Les Éditions de Minuit, coll. Paradoxe, 2011.
- 55- Bertrand Westphal et Clément Lévy, *Géocritique : Etat des lieux - Geocriticism : A Survey*, Limoges, Presses Universitaires de Limoges, coll. « Espaces humains », 2017.

2.2 Au sujet de l'œuvre de François Place

2.2.1 Entretiens

- 56- « Le Voyageur immobile », interview de François Place dans *Aimer lire*, Paris, Bayard, 2004, pp. 59-61.
- 57- « Questions à François Place », *Notes bibliographiques*, 2010, n°3, pp. 16-19.
- 58- « François Place » [rencontre], *Virgule*, n°106, 2013, pp. 14-19.
- 59- Entretien avec François Place, *À l'ombre du grand arbre* (blog), publié le 4 mars 2022 par Les livres d'Avril. Lien : <http://alombredugrandarbre.com/?p=19368>
- 60- Brigitte Andrieux et Annick Lorant-Jolly, « Entretien avec François Place », *La Revue des livres pour enfants*, n°254, septembre 2010, p. 108.
- 61- Patrick Borione, « Conversation avec François Place : De l'ethnofiction en plan panoramique », *Hors-cadre[s]*, 2012, n°11, pp. 18-21.
- 62- Denise Dupont-Escarpit, « Nous avons rencontré François Place », *Nous voulons lire !*, n°107, 1994, pp. 73-87.
- 63- Fanny Joly (propos recueillis par), « Sur la route... avec François Place », *Les Nouvelles* (Charte des auteurs et illustrateurs jeunesse), n°30, 2005, pp. 32-33.
- 64- Christine Houyel, « La Lecture littéraire : Exploration des univers de quatre auteurs [Nadine Brun-Cosme, Pef, François Place et Claude Ponti], *L'École des lettres*, 2009, n°4, pp. 51-60 et 63-82.
- 65- Sylvie Lisiecki, « L'album, une littérature graphique. Interview de François Place », *Chroniques de la Bibliothèque nationale de France*, n°45, automne 2008, p. 5.
- 66- Christophe Meunier et François Place, « Entretien avec François Place », 23 janvier 2013, accessible en ligne sur le blog de C. Meunier, « Les territoires de l'album, Espaces et spatialités dans les albums pour enfants » : <https://lta.hypotheses.org/418>
- 67- Pili Munoz, « Rêve d'atlas : rencontre avec François Place », *Lecture jeune*, n°86, 1998, pp. 32-35.

68- François Place, *Lettre aux lecteurs québécois*, 2010. En ligne : <http://www.lebloguedemarieb.com/wp-content/uploads/2010/01/Lettre-François-Place.pdf>.

2.2.2 Articles

- 69- « François Place » [dossier], *Griffon*, 1996, n°154, pp. 1-20.
- 70- « François Place », *Lecture Jeune*, n°134, 2010, pp. 4-6.
- 71- « François Place : Un monde entre les mains », dans *Secrets d'auteurs*, Hors-série n°2 de *La Revue des livres pour enfants*, Paris, Bibliothèque nationale de France / Centre national de la littérature pour la jeunesse, 2015, pp. 126-131.
- 72- Laurent Bazin, « Un univers dans une coquille de noix : pulsion microcosmique et topographie de l'imagination dans *l'Atlas des géographes d'Orbae* de François Place », *Publije*, vol. 2, juin 2011.
- 73- Laurent Bazin, « De la prise de pouvoir à la prise de conscience : construction et déconstruction de l'idéologie coloniale dans l'œuvre illustrée de François Place », *Strenæ*, n° 3, 2012.
- 74- Mathilde Barjolle et Éric Barjolle, « À la découverte de *l'Atlas des géographes d'Orbae* de François Place », *Le Français aujourd'hui*, Armand Colin, n° 133, 2001, pp. 121-128.
- 75- Jean-Yves Bochet, « Si tu nommes un pays, tu racontes une histoire. Entretien avec François Place », *Griffon*, n°154, 1996, pp. 2-7.
- 76- Liliane Cheilan, « Allers-retours entre la carte et le monde : Peeters & Schuiten, François Place », *Cahiers Robinson*, 2010, n°28, pp. 125-136.
- 77- Yvonne Chenouf, « Chants d'honneur : autour de l'œuvre de François Place », *Les Actes de Lecture*, 2009, n°106, pp. 20-30.
- 78- Anne Clerc, « François Place », *Lecture Jeune*, 2010, n°134, pp. 4-6.
- 79- Sylvie Dardaillon et Christophe Meunier, « Des cartes du réel aux cartes de l'imaginaire. Les *Atlas des géographes d'Orbae* de François Place au croisement de trois champs disciplinaires : littérature, histoire, géographie », dans V. Alary et N. Chabrol-Gagne (dir.) *L'album, le parti pris de l'image*, Clermont-Ferrand, PUBP, coll. « Littératures », 2011, pp. 185-193.
- 80- Sylvie Dardaillon et Christophe Meunier, « Représenter l'espace territorialisé, un travail autour de *l'Atlas des géographes d'Orbae* de François Place », sur le site *Les territoires de l'album. Espaces et spatialités dans les albums pour enfants* (Carnet de recherche géographique sur l'album pour enfants), mis en ligne le 19 janvier 2012. Lien : <https://lta.hypotheses.org/63>
- 81- Christa Delahaye, « Les Rêveries géographiques de François Place », dans Jean Tramson (dir.) *Du livre au jeu : points de vue sur la culture de jeunesse. Mélanges pour Jean Perrot*, Paris, L'Harmattan, 2003, pp. 127-140.

- 82- Daniel Delbrassine, « *Le Secret d'Orbæ*, de François Place », *Lectures*, n° 176, mai-juin 2012, pp. 76-78.
- 83- Danielle Dubois-Marcoin, « François Place, ou l'exigence d'une œuvre », *La Revue des Livres pour Enfants*, n°254, septembre 2010, pp. 87-100.
- 84- Danielle Dubois-Marcoin, « De Selma Lagerlöf à François Place, la cartographie des mondes invisibles dans la littérature de jeunesse. Une affaire de contexte historique », dans *Actes de la journée d'étude « Si loin, si proche : voyages imaginaires dans la littérature pour la jeunesse et alentour »*, Bibliothèque de Valenciennes, 23 mai 2007.
- 85- Christine Flament, « François Place, portrait d'artiste avec pinceau », *Les Nouvelles*, n°22, 2003, pp. 28-31.
- 86- Jean Foucault, « François Place, géographe des mondes intérieurs ou le voyageur au pied de la lettre », *Actes du colloque : la littérature de jeunesse à l'aube du III^e millénaire*, Ibbly-Belgique et Département de l'Instruction Publique de la ville de Bruxelles, 25 mars 2002, pp. 33-39.
- 87- Françoise Hedde et Joëlle Turin, « François Place », *Lecture Jeune*, n°68, 1993, pp. 7-9.
- 88- Thierry Lemaître, « Place à son atlas », *Citrouille*, n°28, avril 2001, pp. 11-13.
- 89- Jean-Yves Loude, « Le monde selon Place », *Griffon*, n°154, 1996, pp. 13-16.
- 90- Serge Martin, « François Place : archéologie et cartographie dans et par le racontage », *Carnet de recherche : la littérature à l'école*, 2014.
- 91- Florence Mathevon, « François Place, auteur-illustrateur jeunesse : de l'illustration documentaire à la fiction », *Inter CDI*, n°214, 2008, pp. 18-24.
- 92- Christophe Meunier, « François Place, Traveler of the Imaginary », *Bookbird*, Johns Hopkins University Press, 2014, pp.125-128.
- 93- Christophe Meunier, « *L'Atlas des géographes d'Orbæ* by François Place : The Cartographic Eye as Poetics of the Discovery of Geography », dans *Maps in Children's Literature*, Bergen, 2015.
- 94- François Place, « Dans l'atelier de l'Atlas. Genèse et création de *l'Atlas des géographes d'Orbæ* », dans *Actes de la journée d'étude Si loin, si proche : voyages imaginaires dans la littérature pour la jeunesse et alentour*, Bibliothèque de Valenciennes, 23 mai 2007.
- 95- Jean-François Thémines, « Parcours de petit géographe à partir de *l'Atlas des géographes d'Orbæ* », dans Serge Martin, *Ici et ailleurs avec François Place*, L'Atelier du Grand Tétrás, coll. « Résonance générale – Essais pour la poétique », 2012, pp. 153-163.

2.2.3 Ouvrages

- 96- François Bon, *François Place, illustrateur*, Paris, Casterman, 1994.
- 97- Céline Julien, *Guide de lecture François Place*, Paris, Casterman, 2008.

98- Serge Martin, *Ici et ailleurs avec François Place*, Mont-de-Laval, L'Atelier du Grand Tétrás, coll. Résonance générale – Essais pour la poésie, 2012.